This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580048 6

Chas. C. Emott.

December, 1866.

(Girardin)

NRM

1. Diana (~~[illegible]~~)

College Series of Modern French Plays.
No. I.

LA

JOIE FAIT PEUR;

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR

MME ÉMILE DE GIRARDIN.

With English Notes,

BY FERDINAND BÔCHER,
INSTRUCTOR IN FRENCH AT HARVARD COLLEGE.

BOSTON:
S. R. URBINO, 13, SCHOOL STREET.
NEW YORK: F. W. CHRISTERN. PHILADELPHIA: F. LEYPOLDT.
BALTIMORE: JAMES S. WATERS. CINCINNATI: R. CLARKE & CO.
1865.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
651595
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1913 L

Entered, according to Act of Congress, in the year 1864, by
S. R. URBINO,
In the Clerk's Office of the District Court of the District of Massachusetts.

SECOND EDITION.

10825 (Eng)
305 (Fr.)
7.842
G

PERSONNAGES.

ADRIEN, *fils de Madame des Aubiers.*
NOEL, *vieux domestique.*
OCTAVE, *ami d'Adrien.*
MADAME DES AUBIERS.
BLANCHE, *fille de Madame des Aubiers*
MATHILDE DE PIERREVAL.

La scène se passe aux environs du Havre.

LA JOIE FAIT PEUR...

SCÈNE PREMIÈRE.

Un petit salon : au fond une porte à deux battants, ouvrant sur le théâtre ; de chaque côté de la porte, un canapé ; à droite, dans l'angle, une fenêtre à balcon, avec de grands rideaux ; au premier plan, une cheminée ; une table servant à dessiner est près de la fenêtre ; un fauteuil sur le devant de la scène ; à gauche, au premier plan, une table à tiroir adossée au mur ; dans l'angle, une porte ; sur le devant de la scène, une chaise longue, faisant face à la cheminée, un pouff [1] est devant la chaise longue.

MADAME DES AUBIERS, BLANCHE, OCTAVE, MATHILDE.

Madame des Aubiers est assise sur la chaise longue ; Blanche est près d'elle, assise sur le pouff, faisant face au public ; toutes deux travaillent au même morceau de guipure ; Octave, assis sur le canapé du fond à droite, tient un livre, mais il ne lit pas, il regarde Mathilde avec inquiétude ; celle-ci, assise devant une table, près de la fenêtre, dessine. Les trois femmes sont en deuil. — Un silence ... jeu muet. — Madame des Aubiers, rêveuse, laisse tomber son ouvrage ; elle reste immobile et des larmes coulent de ses yeux. Blanche la regarde tristement, elle se lève, essuie les larmes de sa mère, elle l'embrasse, puis elle va près d'Octave, qui se lève.

BLANCHE. Quel temps affreux, cette nuit ! ... Et tous nos pauvres pêcheurs, partis depuis hier matin !

OCTAVE. Ils sont rentrés dans le port ... Je les ai vus, j'étais sur la jetée.

MATHILDE (*à elle-même, regardant à l'horizon*). Autrefois, au bruit de la tempête, je frissonnais, je pensais à lui, et je tremblais ! ... Aujourd'hui, que m'importent les dangers et la tempête ! ... .

MADAME DES AUBIERS (*à elle-même*). Hélas! plus même d'inquiétude!

OCTAVE. Le vent était si violent qu'il a brisé le grand mât devant la cabane de la Gervaise, votre voisine.

BLANCHE (*bas à Octave*). Chut! ne parlez pas de la Gervaise devant maman. Elle aussi a perdu son fils; voilà deux ans qu'elle n'a eu de ses nouvelles.

OCTAVE (*bas à Blanche*). Ah! la veuve du maître pilote, elle avait un fils?

BLANCHE (*bas à Octave*). On croit qu'il a péri dans le naufrage de *l'Amphitrite*. Ne parlez jamais de cela ici ... le nom seul de la Gervaise fait pleurer maman... cela lui rappelle...

OCTAVE. Je comprends... cher Adrien!... mon ami d'enfance...

MATHILDE. Mourir à vingt-trois ans, après le succès.

OCTAVE. Quand déjà nos savants appréciaient l'importance de ses travaux et de ses découvertes! (*Il va s'asseoir sur le canapé, à gauche.*)

BLANCHE (*qui s'est approchée de Mathilde, regardant le portrait*). Oh! c'est bien lui! c'est son doux regard... son air fier!... Prends garde que maman ne le voie, ce portrait, il est si ressemblant, il lui ferait mal. Mon pauvre frère!... Tu l'aimes donc toujours?

MATHILDE. Enfant!... (*La regardant fixement.*) Quand tu es triste, tu as ses yeux. (*Elle l'embrasse.*) C'est ce mois-ci que nous devions nous marier.

BLANCHE (*à part*). Comme il la regarde!

SCÈNE II.

MADAME DES AUBIERS (*absorbée sur la chaise longue*), OCTAVE (*sur le canapé à gauche*), NOEL (*entrant du fond dont il referme la porte*), BLANCHE, MATHILDE (*dessinant*).

NOEL (*à voix basse, après avoir regardé Madame des Aubiers*). Mademoiselle Blanche...

BLANCHE (*allant à lui vers la porte*). Que veux-tu, Noël?

NOEL. C'est l'architecte, c'est-à-dire le maître maçon qui vient pour le vieux mur qui est tombé... il voudrait parler à madame.

BLANCHE (*bas à Noël*). Bien! (*Elle s'avance vers sa mère, puis revient à Noël*). Apporte-t-il le plan de la grange que je lui ai demandé?

NOEL (*bas*). Oui, il dit que ça ne coûterait presque rien à bâtir, que madame a ici tous les matériaux... Tâchez qu'elle consente... Vous la mènerez voir les ouvriers travailler, ça la forcera à prendre un peu l'air, à marcher... ce sera toujours ça de gagné.

BLANCHE. Elle ne voudra pas. — Si je lui demandais de faire faire en même temps une petite serre pour mes fleurs?

NOEL. Vos quatre orangers?

BLANCHE. J'en aurai d'autres. Mais non, il ne faut pas que je le lui demande, elle verrait bien que c'est une idée pour elle, et elle ne voudrait pas. Il faut qu'elle croie que je le désire... Vois-tu, Noël, il n'y a que l'idée de me faire plaisir qui puisse l'entraîner... il faut bien se dire cela.[4]

NOEL. Oui... Tâchons d'enlever cette affaire-là aujourd'hui, tout de suite.[5]

BLANCHE. Si je priais Mathilde...

NOEL. Elle? Elle n'est bonne à rien... elle ne sait que pleurer.

BLANCHE. Et faire des chefs-d'œuvre.

NOEL. Bah! les chefs-d'œuvre, ça ne console pas.

BLANCHE. Pourtant...

MADAME DES AUBIERS (*tirée de sa rêverie*). Qu'est-ce donc?

BLANCHE (*revenant vers sa mère*). Maman, c'est Noël qui veut absolument que vous parliez au maître maçon pour cette nouvelle grange que vous vouliez faire bâtir, il y a trois mois... avant notre malheur. Je lui dis que vous n'êtes plus disposée à vous occuper d'affaires, que vous ne pouvez penser à cela maintenant. Il ne m'écoute pas... il est fou... il va faire monter cet homme... il dit que ça ne coûtera presque rien.

NOEL (*qui est descendu en scène*). Rien... madame, rien.

BLANCHE. Qu'on pourra même adapter au bâtiment une petite serre pour moi, pour que je m'amuse à soigner des fleurs.

NOEL (*à part*). Très-bien !

BLANCHE. Que cela me distraira. Eh ! mon Dieu ! je n'ai pas besoin de me distraire... Je ne veux pas m'amuser... Et d'ailleurs, je n'aime plus les fleurs. (*Elle a gagné le milieu du théâtre.*)

MADAME DES AUBIERS (*à part*). Chère enfant, toujours en larmes !... Cette vie-là est dangereuse à son âge... Ses belles couleurs se flétrissent. (*Haut.*) Tu aimais tant les fleurs autrefois !

BLANCHE. Oui, alors...

MADAME DES AUBIERS. Alors tu n'étais pas seule à les soigner... Mais au moins il faut garder celles qu'il aimait... c'est un souvenir chéri... Noël a raison, ma fille, je vais parler au maître maçon.

BLANCHE (*bas à Noël*). Tu l'entends !

NOEL. C'est de la bonne malice. (*A part.*) Elle est le démon du bien.

MADAME DES AUBIERS. Noël, va ouvrir la grille du côté de la ferme. (*Noël sort.— A part.*) Allons, du courage. (*Haut.*) Viens, Blanche, il faut que tu donnes ton avis ; c'est pour toi. (*Elle sort avec Blanche.*)

SCÈNE III.

OCTAVE, MATHILDE.

OCTAVE (*se levant et fermant la porte*). Seuls un moment par hasard... (*Il s'approche de Mathilde, qui se lève aussitôt et reste immobile.*) De grâce, écoutez-moi, je vous en supplie ! Laissez-moi promettre à votre père que bientôt vous reviendrez chez lui...

MATHILDE. Je vous l'ai déjà dit, je veux, je dois rester ici.

OCTAVE. Vous devez demeurer chez vos parents, dans votre famille.

MATHILDE. Ma famille est celle-ci... celle de l'homme que je devais épouser.

OCTAVE. Je comprends que vous ayez voulu le pleurer près de sa sœur et de sa mère dans les premiers jours de votre chagrin ; mais après trois mois de deuil, il me semble...

MATHILDE. Eh ! monsieur, si j'étais sa veuve, j'aurais le droit de porter son deuil toute ma vie.

OCTAVE. Alors ce serait différent... les convenances...

MATHILDE (*irritée, passant à gauche*). Eh ! qu'appelez-vous les convenances ? Je pleure avec ceux qui ont la même douleur que moi, voilà pour moi les seules convenances.

OCTAVE. Vos devoirs de fille...

MATHILDE. La mère d'Adrien est pour moi une mère.

OCTAVE. Mais enfin, votre père...

MATHILDE. Mon père est remarié ; il est heureux : il n'a pas besoin de moi, et je suis certaine que sans vos observations... inutiles, mon père n'aurait point songé à me rappeler à Paris.

OCTAVE. Il souffre de vous savoir en proie à un si violent désespoir !... Il vous aime, il est fier de vous, de vos succès. Être au premier rang parmi nos plus fameux artistes, et perdre tout cela dans les larmes et dans l'oisiveté de la douleur !... Votre père a raison... il dit que bientôt l'art lui-même vous fera défaut, que vous ne pourrez plus peindre...

MATHILDE. Eh bien ! je ne peindrai plus.

OCTAVE. Que vous tomberez malade et que vous mourrez...

MATHILDE. Eh bien ! je mourrai.

OCTAVE. Vous n'en avez pas le droit... Votre talent et vos succès vous engagent.

MATHILDE. Eh ! qu'importent à présent mes succès ! Adrien n'est plus là... Mon talent ! Tout ce que je lui demande (*allant à la table où elle dessinait*), c'est la force d'achever son portrait. Oh ! je voudrais le faire bien ressemblant... laisser de lui un beau souvenir... Ce cher portrait ! ce sera mon dernier travail ! Mais... sans lui ! ... Disputer à la mort cette pauvre image perdue... Ah ! c'est affreux ! (*Elle s'accoude sur la table, la tête dans ses deux mains, et pleure.*)

OCTAVE. Quelle idée aussi de partir, de vous quitter,

d'aller courir le monde ! Comment voyage-t-on quand on est aimé ! Mais moi, Mathilde, si vous m'aviez aimé un peu, seulement un peu, je n'aurais jamais eu le courage de vous dire adieu ; non, j'aurais voulu passer ma vie à vous regarder vivre. Je n'aurais pas rêvé la gloire, moi, le vain éclat de mon nom... Votre gloire charmante m'aurait suffi ; je n'aurais rien désiré de plus noble que de vous aider à briller vous-même pour nous ; je n'aurais songé qu'à vous secourir dans vos travaux ; je me serais fait le serviteur de votre génie, et ce rôle modeste et fier m'aurait enivré. Ah ! c'est que moi, je ne suis pas un ambitieux... j'aime ! (*Mathilde a relevé la tête. Elle serre le portrait dans le tiroir de la table.*) Sans doute, lui vous aimait, il avait pour vous une affection sérieuse ; mais s'il vous avait aimée d'amour, d'un véritable amour... (*Mathilde se relève.*) Vous avez beau vous fâcher, je le répète... il ne serait point parti.

MATHILDE. Et moi je ne l'aurais pas aimé ! car c'est son ambition qui me plaisait... cette soif de la renommée, ce besoin de porter dignement un nom déjà illustre dans l'histoire de son pays. Il aimait mieux courir des dangers, braver mille morts que de rester inutile et inconnu près de moi, dites-vous ? Eh bien ! c'est là son mérite à mes yeux, c'est cette audace qui m'a séduite. Adrien ne m'aimait pas ! Voilà ce que vous tenez à me faire comprendre, n'est-ce pas ?... Soit, j'ai compris, et je vous réponds que j'aime mieux cette héroïque indifférence, cet abandon glorieux, que la passion exclusive, la tendresse éternelle que tout autre oserait m'offrir.

OCTAVE. Vous êtes injuste, Mathilde ; je ne mérite pas cette indignation. En quoi vous ai-je donc si cruellement offensée ?

MATHILDE (*avec colère*). Vous m'aimez !

OCTAVE. Est-ce un crime ?

MATHILDE. Oui !... c'est votre ami que je pleure.

OCTAVE. Vous ne le connaissiez pas encore que je vous aimais déjà... Alors vous ne vous fâchiez pas de mon amour.

MATHILDE (*avec insolence*). J'en riais.

OCTAVE. Oh ! vous êtes sans pitié ! Vous voulez donc me désespérer ?...

MATHILDE. Vous voulez bien me consoler!... Vous ne sentez donc pas ce qu'il y a pour moi d'offensant et de méprisant dans votre espérance?... Me parler d'amour quand je pleure, c'est me dire que je suis un cœur sans foi, une femme sans souvenir, sans religion, sans pudeur!... Mais, si je me consolais, je serais une misérable, je me haïrais! Je n'ai plus de valeur que par mon désespoir; je vis pour conserver dans mon âme son souvenir, son image, pour continuer sa pensée; je vis pour l'évoquer, pour le pleurer, pour l'aimer!... Et vous venez... vous osez!... (*Elle traverse la scène.*) Oh! cette idée me révolte!... Vous osez venir me dire, à moi: "Je vous aime, oubliez-le, oublions-le ensemble!" Et vous vous étonnez que je m'indigne!... Oh! mais moi, je m'étonne que je puisse vous écouter encore si longtemps! Il vient ici compter mes larmes et savoir si elles ne commencent pas à se tarir... et il espère, il est capable d'espérer... et il ose rêver qu'il me consolera... parce qu'il m'aime, lui, et qu'il saura bien me prouver qu'Adrien ne m'aimait pas!... Adrien! oh mon Dieu! était-ce là ton ami?

OCTAVE. Calmez-vous, de grâce! j'ai tort... mais je suis si malheureux de vous voir souffrir!...

MATHILDE. Je veux souffrir.

OCTAVE. Le ciel m'est témoin que je donnerais ma vie pour vous sauver de ce désespoir qui vous tuera.

MATHILDE. Je ne veux pas qu'on me sauve, je ne veux pas que l'on s'intéresse à moi, je ne veux pas qu'on m'aime.

OCTAVE. Mathilde!

MATHILDE. Laissez-moi... laissez-moi!

(*Elle sort vivement, la porte reste ouverte, et l'on aperçoit aussitôt Noël dans le fond, un plumeau à la main.*)

SCÈNE IV.

NOEL, OCTAVE.

OCTAVE. Par pitié!... (*Descendant la scène, à droite.*) Faut-il donc l'abandonner!... Ce désespoir, c'est de la démence... Tout ce qu'elle a de force et de génie, elle l'emploie à souffrir!...

NOEL (*posant son plumeau et fermant la porte*). Qu'est-ce donc? Vous la tourmentez.

OCTAVE. Je cherche à la consoler.

NOEL. Puisqu'elle ne veut pas être consolée!...

OCTAVE. Mais, Noël, vous ne voyez donc pas les ravages que le chagrin a déjà causés en elle?... quel changement! quelle pâleur!

NOEL. Qu'est-ce que cela vous fait? Tenez, mon cher enfant, laissez-moi vous parler franchement. Ce n'est pas bien à vous d'aimer mademoiselle de Pierreval. C'était la future d'Adrien, vous devez la respecter!... Ensuite, c'est une femme qui ne vous convient pas, à vous: fils unique de notre plus riche armateur, vous êtes fait pour vivre au Havre,[8] tranquillement, commercialement heureux; pour épouser une bonne petite femme sans génie, qui aura de l'esprit et pas de talents, qui ne fera pas votre portrait, mais qui ne fera pas non plus celui des autres et qui n'aimera que vous. Je m'y connais, celle-là ne vous aimera jamais.

OCTAVE (*allant s'asseoir à droite*). Vous dites vrai, Noël, il faut que je l'oublie.

NOEL. Il y en a tant d'autres! Pourquoi vous obstiner à celle qui ne veut pas de vous?

OCTAVE. Je repartirai ce soir.

NOEL (*mécontent*). Déjà! Pourquoi partir?

OCTAVE. Ma vue lui fait mal.

NOEL (*finement*). Votre vue ne fait pas mal à tout le monde.

OCTAVE. Que voulez-vous dire?

NOEL. Je veux dire qu'il y a des personnes auxquelles votre vue est agréable... à moi, par exemple... à madame... à mademoiselle Blanche... c'est ça une aimable fille!... on ne la loue pas dans les journaux, dans LA VIGIE,[9] mais...

OCTAVE. Oui, je crois qu'elle sera très-belle.

NOEL (*à part*). Sera!... Il lui faut des femmes belles tout de suite... Il ne se doute pas que notre petite Blanche l'aime.

OCTAVE. Elle a déjà beaucoup d'esprit.

NOEL. Et de l'instruction! et si gaie, quand elle n'a pas de chagrin!... Ah! celle-là, si quelqu'un voulait la

consoler, elle ne lui dirait pas des sottises. (*Octave garde le silence. A part.*) Il ne comprend pas... il ne voit rien. Ah! on a bien raison de dire que l'amour est aveugle... il l'est pour toutes choses.

OCTAVE (*se levant*). Noël, je serai à Paris demain.

NOEL. Demain?

OCTAVE. Si mademoiselle de Pierreval était malade, si madame des Aubiers avait besoin de moi, écrivez-moi.

NOEL. Consoler, distraire trois femmes au désespoir, c'est une rude tâche, et maintenant que me voilà seul...

OCTAVE. Vous pouvez compter sur moi; j'ai été élevé dans la maison avec votre cher Adrien, et quoique je ne sois pas de la famille...

NOEL. Oh! il y a plusieurs manières d'être de la famille.

OCTAVE. J'en suis par le cœur, par le choix, par le souvenir.

NOEL (*à part*). Qu'il est bête!

OCTAVE. Adrien me traitait en frère, je serai pour sa mère un fils.

NOEL. Mais, c'est tout ce que je demande.

OCTAVE. Faites que je puisse partir ce soir. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

NOEL (*seul*).

Pauvre garçon, il fait ce qu'il peut... il faut être juste, il est dévoué, et s'il n'avait pas vu notre Blanche toute petite, il y longtemps qu'il en serait fou; mais elle est si jolie! il faudra bien qu'il la regarde. (*Voyant entrer Blanche qui pleure et va s'asseoir sur le canapé à droite.*) C'est elle!... toujours en larmes... c'est décourageant! (*Il va fermer la porte.*)

SCÈNE VI.

NOEL, BLANCHE.

NOEL. Mademoiselle Blanche, qu'est-ce que vous faites donc? Vous m'aviez promis de ne plus pleurer. (*Il va s'asseoir auprès d'elle.*)

BLANCHE. Noël, ç'a été plus fort que moi. Tu sais bien les belles pivoines roses que nous avons plantées il y a deux ans, Adrien et moi?

NOEL. Oui, dans la grande pelouse, là-bas... eh bien?

BLANCHE. Eh bien! Noël, elles sont tout en fleurs et si belles, si belles!... oh! quel malheur!

NOEL (*troublé*). Je ne vois pas de malheur à ça... Allons donc, du courage, morbleu!

BLANCHE (*pleurant*). Tu ne vois pas de malheur!... Mais tu ne comprends donc rien? Mon pauvre frère! ... Nous les avions plantées ensemble... ensemble! et je suis seule à les voir fleurir!...

NOEL (*attendri*). Je comprends... je comprends... mais ça n'est pas plus triste qu'autre chose.

BLANCHE (*se levant et passant à gauche.—Noël se lève aussi*). C'est vrai, mais je les avais oubliées, ces fleurs... je marchais tranquillement dans l'allée des peupliers, où je ne m'étais pas promenée depuis huit jours... Tout à coup, au tournant de l'allée, j'aperçois dans le gazon une touffe énorme de grosses fleurs toutes roses!... d'un si joli rose!... j'ai reconnu que c'était celles que... alors... je ne m'y attendais pas et cela m'a saisie; j'ai pensé que lui... ne les verrait jamais, jamais!... et cela m'a fait tant de mal que je me suis enfuie pour que maman ne me vît pas pleurer.

NOEL (*en colère*). Oh! pour le coup, c'est de l'enfantillage!... Vous deviez bien vous attendre à cela. C'est une chose toute simple, et qui arrive tous les jours. On s'amuse à planter un arbuste avec quelqu'un, et quand le printemps vient, la personne avec qui... on l'a planté n'est... plus là..., on cueille les fleurs... sans elle... tout le monde connaît cela..., il n'y a pas là de quoi pleurer. (*Il pleure et se fâche*). Voyons, voyons! soyez donc plus forte, et songez que si vous n'y prenez garde, un nouveau malheur peut bientôt vous frapper. Oui, ma chère Blanche, je vous l'ai dit, votre mère m'inquiète, sa santé ne se rétablit pas. Elle pleure des nuits entières; elle a, au moindre bruit, des palpitations qui la font rougir et pâlir à tous moments... Il ne faut pas nous faire d'illusion: si nous ne nous entendons pas tous pour la distraire, pour lui rendre un peu le désir de vivre, le chagrin la tuera.

BLANCHE. Que faire, Noël? comment la guérir?

NOEL. Il faut d'abord ne pas sangloter à chaque instant, comme vous faites; il faut lui trouver des occupations... la forcer à sortir.

BLANCHE. C'est ce que j'avais fait, et déjà j'étais bien contente... Elle est avec l'architecte..., ils ont parlé des travaux, les ouvriers viendront lundi. Je me réjouissais déjà de ce qu'elle avait consenti à tout ce que je lui avais demandé, lorsque j'ai aperçu ces malheureuses fleurs, et...

NOEL. Encore! Je ne veux plus qu'on prononce devant moi le nom de ces coquines de fleurs!... Essuyez vite vos yeux et allez rejoindre madame... en courant... cela vous rendra vos couleurs... Et surtout cachez-lui bien que vous avez tant pleuré!... Tâchez de lui sourire un peu, inventez quelque chose d'agréable...; figurez-vous qu'un bon jeune homme, qui a l'air de ne pas penser à vous, vient tout à coup vous demander en mariage.

BLANCHE. Un bon jeune homme?

NOEL. Je ne parle pas de monsieur Octave.

BLANCHE (*souriant*). Monsieur Octave!

NOEL. A la bonne heure! le voilà, ce joli sourire qui était notre joie à tous... Il y a si longtemps qu'on ne l'avait vu! Souriez, souriez comme cela à votre mère...; allez, allez, c'est ce qui peut lui faire le plus de bien...

BLANCHE. Oh! tu es bon, Noël, tu me rends toujours du courage! Nous avions toutes perdu la tête... Tu as été pour nous un sauveur!... si délicat dans tes soins pour ma mère, si ingénieux pour la préparer doucement à ce coup terrible!... Je ne te dis rien, mais je sens bien tout ce que nous te devons. Oui, va, je te connais et je t'aime bien!... Oh! mais voilà que tu pleures à ton tour, je t'y prends! tu ne pourras plus me gronder!...

NOEL (*pleurant*). C'est qu'aussi vous me dites des choses!... (*Se fâchant.*) Allons, allons, ne m'attendrissez pas, ne m'enlevez pas mon énergie.

BLANCHE. Comment! tu ne veux pas que je te dise que je t'aime et que tu es bon?... Eh bien! je te dirai que tu es très-spirituel.

NOEL. Moi?

BLANCHE. Et que, malgré ton air niais et tes boucles d'oreilles...

NOEL. J'ai l'air niais?

BLANCHE. Un peu.

NOEL. Ah!... Eh bien! malgré mon air niais et mes boucles d'oreilles, qu'est-ce que je sais faire?

BLANCHE. Tu sais deviner des choses mystérieuses que personne ne devine... Tu lis dans la pensée, toi!

NOEL (*souriant*). Hein! qu'est-ce que cela signifie? Expliquez-vous.

BLANCHE. Non, non, je ne veux rien..., je ne veux rien dire de plus; je veux seulement te prouver que je te connais, que j'apprécie tout ce que tu fais pour nous et que je t'aime bien.

NOEL. Mais enfin, il faut...

BLANCHE. Assez, assez!... Maman m'attend pour aller à l'église. Adieu! (*Revenant à la gauche de Noël, et tout bas.*) Tu n'en as parlé à personne, Noël, n'est-ce pas?

NOEL (*avec malice*). De quoi donc?

BLANCHE. De tes découvertes.

NOEL. Non...

BLANCHE. Oh! je t'en prie, sois discret...! Si maman se doutait..., elle serait encore plus triste... Et puis, moi, Noël, j'ai ma dignité!...

NOEL. Et puis, enfin, ce n'est peut-être pas vrai.

BLANCHE (*vivement*). Oh! que si.

NOEL (*de même*). Ah!... vous avouez donc?

BLANCHE. Rien..., rien... Adieu, Noël, adieu! (*Elle sort et la porte se referme.*)

SCÈNE VII.

NOEL (*seul*).

La charmante fille! Voilà une femme dans mon genre! C'est comme cela qu'elles me plaisent, les femmes! (*Il va ouvrir la fenêtre.*) Je n'aime pas ces grands caractères à grands sentiments, ça me fait peur. (*Il range la table contre la cheminée.*) Leur fameuse Mathilde qu'ils aiment tous..., moi, elle m'effaroucherait. Ils appellent ça une femme de génie... Eh bien! qu'est-ce que ça me fait, à

moi, une femme de génie !... Je n'en fais aucun cas, je le dis hardiment. (*Il place un fauteuil sur l'avant-scène, à droite.*) Si je lui pardonne son génie, à celle-là, c'est qu'il lui a fait faire un beau portrait de notre cher enfant; quoiqu'elle lui ait donné un air sombre et sévère qu'il n'avait..., qu'il n'a pas; car ils ont beau le pleurer..., moi je ne peux pas encore m'imaginer qu'il soit mort. Quand on me donne tous les détails de sa fin si horrible, qu'on me montre ses habits troués de balles, les lettres qu'on a trouvées sur lui, son portefeuille, ses papiers qui sont là. (*Il indique la porte à gauche.*) Eh bien! je dis encore que cela ne prouve rien. (*Il secoue les coussins de la chaise longue.*) Le rapport du capitaine constate que ces habits recouvraient le corps d'un jeune homme mort depuis plusieurs jours, et dont les traits étaient méconnaissables. Donc, ce n'était pas lui!... Ne peut-il pas avoir prêté ses habits à un camarade, à un compagnon? Peut-être qu'il est chez les sauvages, en danger, en grand danger...; mais mort, non, cela ne se peut pas... Cela lui ressemble si peu de mourir!... de mourir jeune..., lui à qui la mort s'est offerte déjà tant de fois..., lui qui l'a toujours si adroitement évitée!... Quand je me rappelle tous les dangers dont il a été sauvé par miracle, non, je ne peux pas me décider à croire que Dieu l'ait tout à coup abandonné. Un jour, — il avait cinq ans, — nous jouions ensemble, je courais après lui, dans le feu de la course, il perd la tête,[12] s'approche de la fenêtre, saute par-dessus la balustrade et disparaît... Un second étage! ... Je pousse un cri, je m'élance vers la fenêtre, je regarde sur le pavé... je croyais le voir là étendu sans vie ... pas du tout! mon gaillard était accroché par sa blouse à une jalousie du premier étage; il avait passé ses petits pieds dans les bâtons, et, se tenant par les mains, il regardait gaiement en l'air et m'attendait au passage. "Tu ne m'attraperas pas, s'écriait-il, tu ne m'attraperas pas!" Ah! malheureux, quelle frayeur! J'en ai été malade dix semaines... lui n'en a fait que rire. Et le jour où il est tombé dans la rivière, juste dans le filet du père Giraud, qui l'a bien vite repêché avec deux truites!... Et quand ... ah! bah! je n'en finirais pas... c'était toujours comme ça... des miracles qui prouvaient bien que le bon

Dieu avait besoin de lui pour plus tard. Et l'on voudrait me faire accroire que des méchants sauvages, que des gens de rien, des hommes tout nus, auraient osé porter la main sur cet enfant béni? Non... ça ne se peut pas! aussi, moi, je l'attends!... Je le verrais entrer là, tout à coup, que je n'en serais pas même saisi... cela ne me ferait rien du tout. Il me semble à tous moments qu'il va m'apparaître... il me semble que je vais entendre sa voix (*la porte du fond s'ouvre, un jeune homme paraît, il s'arrête et écoute*), sa bonne et belle voix, forte et sonore, et qu'il va me crier comme autrefois, quand il revenait de ses excursions savantes sur les côtes: "Me voilà! me voilà! mon vieux Noël, je n'ai rien mangé depuis vingt-quatre heures, vite une omelette!"

SCÈNE VIII.

NOEL, ADRIEN.

ADRIEN. Me voilà! mon vieux Noël, je n'ai rien mangé depuis vingt-quatre heures, vite une omelette! (*Il pose sa casquette sur le canapé, à droite, puis descend en scène.*)

NOEL (*pétrifié en voyant Adrien*). Ah!

ADRIEN. Qu'as-tu donc?... tu es tout tremblant... Tu ne m'attendais donc pas?... Je t'annonçais... (*Voyant chanceler Noël et le recevant dans ses bras.*) Eh bien! Noël... Noël... reviens à toi. (*Noël le regardant et cherchant à le reconnaître, il lui dit.*) C'est bien moi!

NOEL (*après avoir sangloté*). Oh! mon enfant, que je suis heureux! (*Il l'embrasse.*)

ADRIEN. Mais, Noël, ce saisissement... je ne comprends pas... Mes deux lettres... tu ne les as donc pas reçues?

NOEL. Rien... je n'ai rien reçu.

ADRIEN. Ma lettre a dû arriver hier.

NOEL. Hier!... Depuis qu'on n'attend plus rien de toi, on n'envoie plus chercher les lettres à la ville.

ADRIEN. Mais vos autres lettres?

NOEL. Oh! celles-là, elles viennent quand elles veulent.

ADRIEN. Et ma mère?...

NOEL. Elle vous croit toujours mort.

ADRIEN. Mort!

NOEL. Ah! la malheureuse, quel coup de foudre! Oh! Seigneur!...

ADRIEN. Ainsi, elle n'est donc pas préparée à mon retour?

NOEL. Est-ce que j'y étais préparé, moi?... Mais, j'y pense, quelqu'un t'a peut-être vu entrer ici?... N'as-tu pas rencontré quelqu'un?

ADRIEN. Personne... J'étais même inquiet de ce que vous ne veniez pas tous à ma rencontre.

NOEL. A sa rencontre!... Il est amusant!... Mais cette émotion est trop... un autre à ma place en serait tout éperdu... Heureusement que j'ai de la tête! Voyons, soyons prudent... ces pauvres femmes, elles en mourraient!... il faut les amener, petit à petit, à cette idée... si douce! mais trop douce... Ah! c'est que, vois-tu, elles n'ont pas mon énergie... elles ne pourraient supporter... comme moi...

ADRIEN (*lui prenant les mains*). Mon brave Noël, tu trembles pour ma mère... elle est donc bien malade, que le bonheur de me revoir te paraît si dangereux pour elle?

NOEL. Très-malade... Oh! je ne suis plus inquiet... c'était le chagrin... le bonheur va la guérir; mais, pour cela, il ne faut pas qu'il la tue du premier coup. Oh! ce premier moment sera terrible!... Je ne sais... je cherche... Me voilà aussi tourmenté que le jour où je lui ai appris votre mort. Elle est restée trois heures sans connaissance... et pourtant je l'avais amenée tout doucement...

ADRIEN. Pauvre mère!... Oh! qu'il me tarde de l'embrasser!

NOEL. Tais-toi donc! tu me fais peur.

ADRIEN. Tu crois que la joie?...

NOEL. Je crois qu'à votre vue elle tomberait morte... voilà ce que je crois... Il faut absolument que votre sœur...

ADRIEN. Oui, Blanche nous aidera. Qu'il y a longtemps que je ne l'ai vue! comme elle doit être jolie à présent!

NOEL. Elle était jolie, elle l'est encore ; mais depuis votre mort elle pleure tant ! ...

ADRIEN. Chère petite sœur ! Et mademoiselle de Pierreval ?

NOEL. Elle est ici.

ADRIEN. Mathilde est ici !

NOEL. Depuis votre mort elle n'a pas quitté la famille.

ADRIEN. Oh ! Noël, que je suis heureux ! (*Il lui saute au cou et l'embrasse.*) Elle m'aime donc toujours ?

NOEL. Elle fait votre portrait et elle pleure ! va-t-elle être contente ! ... Oh ! oui ... mais il ne faut pas l'épouvanter non plus, celle-là, c'est un autre genre, elle deviendrait folle. Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! qu'est-ce que je vais faire de mes femmes ? ... comment leur apprendre ? comment les avertir ? ... je m'y perds, je n'y suis plus ... je ...

ADRIEN. C'était pour éviter tout ce trouble, que je t'avais écrit ; en arrivant au Havre, j'ai su que la nouvelle de ma mort était répandue dans le pays, et c'est toi que je chargeais de dire à ma mère ...

NOEL (*écoutant.*) Chut ! ...

ADRIEN. Quel malheur que tu n'aies pas reçu cette lettre !

NOEL. Silence donc ! c'est elle !

ADRIEN. Qui ?

NOEL. Madame !

ADRIEN. Ma mère !

NOEL. C'est son pas fatigué et languissant ... elle s'arrête à moitié de l'escalier ... c'est elle ! ... où le cacher ? ...

ADRIEN. Dans ma chambre. (*Il court vers la petite porte à gauche.*)

NOEL. Madame a la clé ... on n'entre plus dans cette chambre !

ADRIEN. Sur le balcon ...

NOEL. Dehors ! ... on vous verrait. Le verrou ... le verrou ... non ... cela l'inquiéterait, elle insisterait pour entrer ... ah ! barricadons la porte ... vite, vite, aide-moi.

(*Il tire le canapé de droite et le place devant la porte, aidé d'Adrien, il met ensuite un fauteuil devant le canapé.*)

SCÈNE IX.

NOEL (*à genoux sur le canapé*), MADAME DES AUBIERS (*derrière la porte*), ADRIEN (*caché par le vantail de droite de la porte.*)

MADAME DES AUBIERS (*essayant d'ouvrir la porte*). Noël !

NOEL (*bas à Adrien*). Laissons-la appeler.

ADRIEN. Oh ! ma mère !

MADAME DES AUBIERS (*entr'ouvrant la porte*). Noël !

NOEL. Ah ! pardon, madame, je croyais que tout le monde était à l'église, et je profitais de ça pour faire le salon à fond... il en a bon besoin. Madame veut-elle que je dérange le canapé pour ?...

MADAME DES AUBIERS. Non, je venais seulement chercher mon livre de messe, il doit être là sur la cheminée, donne-le-moi, Noël.

NOEL. Oui, madame. (*Tout en maintenant le canapé contre la porte, il fait signe à Adrien qui va prendre sur la cheminée le livre de sa mère, et le couvre de baisers ; au lieu de le remettre à Noël qui l'attend, Adrien tout tremblant, le passe à sa mère derrière la porte.*) Est-ce celui-là, madame ?

MADAME DES AUBIERS. Oui, merci ! (*Elle se retire.*)

NOEL (*s'assure qu'elle est partie, ferme la porte et tombe assis sur le canapé*). Ouf ! je suis en nage ![13]

ADRIEN (*regardant par la fenêtre*). Noël, je la vois ! je la vois !... Oh ! comme elle est pâle !... comme elle est changée, ma pauvre mère ! (*Il pleure.*)

NOEL (*allant à Adrien et l'entraînant loin de la fenêtre*). Et moi aussi, je suis bien changé... mes pauvres cheveux sont presque tout gris.

ADRIEN. Quelle douleur ! comme elle m'aime, ma mère ! Et ne pouvoir la tenir dans mes bras ! l'embrasser ... (*Il lui tend les bras de loin.*)

NOEL (*qui s'est mis devant Adrien, se jetant dans ses bras*). Embrassez-moi toujours, ça vous soulagera. (*Adrien l'embrasse avec passion.*) Tant que vous n'aurez rien de mieux à embrasser, tâchez de vous faire illusion.

(*Il passe à gauche, et Adrien se rapproche de la fenêtre.*) Grâce au ciel, le danger est passé ! (*Arrachant Adrien de la fenêtre.*) Mais cachez-vous donc ! ... si elle se retournait ...

ADRIEN. Cela me fait tant de bien de la suivre des yeux ! ... Noël, tu vas dire que je suis un monstre, mais cela me fait plaisir de me voir pleurer comme ça !

NOEL. Vous n'êtes pas dégoûté ! [14] ... Mais il ne s'agit pas d'être heureux, il faut nous entendre ... nous avons une heure devant nous ... Mais non ! qu'est-ce qui vient là ? ... vite le verrou. (*On frappe à la porte.*)

BLANCHE (*au dehors*). Noël ! ...

NOEL (*bas à Adrien*). C'est votre sœur !

ADRIEN. Blanche !

BLANCHE. Noël ! ...

NOEL. Ah ! bah ! à cet âge-là, on a de la force pour le bonheur ... Laissez-moi seulement la prévenir ... cachez-vous derrière le rideau. (*Il indique la fenêtre.*)

BLANCHE. Ouvre donc !

NOEL. Voilà ! voilà !

SCÈNE X.

BLANCHE, NOEL, ADRIEN (*caché*).

NOEL (*Il retire la canapé, pousse le verrou*). Ah ! c'est vous, mademoiselle. (*Il époussette les meubles en fredonnant.*)

BLANCHE. Pourquoi donc t'enfermes-tu, Noël ?

NOEL. Pourquoi ! ... c'est ... c'est pour empêcher la poussière de sortir.

BLANCHE. La poussière ...

NOEL (*à part*). Qu'est-ce que je dis donc ?

BLANCHE (*allant prendre son ouvrage sur la table à gauche*). Maman est allée à la messe avec Mathilde ... Elles n'ont pas voulu m'emmener ... j'y suis allée ce matin déjà. Je croyais que maman serait trop souffrante et qu'elle ne pourrait pas sortir aujourd'hui ... Oh ! Noël, tu as raison, je la regardais tout à l'heure, elle est bien

atteinte, ce chagrin l'a brisée.[15] (*Elle traverse le théâtre pour aller à la cheminée chercher ses ciseaux.*)

NOEL (*a repris son plumeau et époussette les meubles*). Le chagrin... oui... effectivement le chagrin... (*Il fredonne.*) Peuh! peuh!

BLANCHE (*s'arrêtant*). Mais qu'as-tu donc?

NOEL. Moi?... rien... rien... Peuh! peuh!

BLANCHE (*se retournant*). Je te parle de mes inquiétudes et tu ne m'écoutes pas.

NOEL. Si fait, mademoiselle, si fait... Peuh! peuh!

BLANCHE. En vérité, je crois qu'il chante! Toi, Noël, tu chantes! Mais qu'est-ce qu'il y a donc? (*S'approchant de Noël.*) Noël, tu as l'air tout jeune!... Ce n'est pas naturel... Il est arrivé quelque chose... Mais qu'as-tu donc, Noël?

NOEL. Je suis bouleversé, n'est-ce pas? J'ai la figure à l'envers?[16]... Je vous parais tout drôle, cela doit être. C'est que je viens d'éprouver une émotion, une impression, une commotion violente, et j'ai un peu de peine à me remettre.

BLANCHE. Une émotion heureuse, car tu es tout content et tu chantes!

NOEL. Oui, mademoiselle...

BLANCHE. Heureuse pour toi?

NOEL. Pour moi et pour vous.

BLANCHE. C'est vrai, c'est la même chose, tu n'as pas d'enfant.

NOEL. Je suis mon seul enfant, le fils de mes œuvres.

BLANCHE. Alors, c'est un bonheur qui nous arrive?

NOEL. Oui... oui... un bonheur.

BLANCHE. Lequel?

NOEL. Devinez... cherchez...

BLANCHE. Je n'ai pas besoin de chercher... mon frère?...

NOEL. C'est ça, vous y êtes.

BLANCHE. On a de ses nouvelles?

NOEL. Allez, allez!

BLANCHE. Il n'est pas mort? On s'était trompé? Il est arrivé au Havre?

NOEL. Vous le savez donc?

BLANCHE. Non, je l'ai rêvé...

NOEL. Mademoiselle Blanche, vous avez du courage, de l'énergie, du sang-froid...

BLANCHE. Tu peux tout me dire... Tu le vois, Dieu m'avait préparée à cette joie !

NOEL. Alors... si Dieu vous a préparée, je n'ai plus rien à faire... mais vous ne vous évanouirez pas?

BLANCHE. Moi !... Il est ici?

NOEL. Il est ici.

BLANCHE. Nous allons le revoir?

NOEL. Vous allez le revoir.

BLANCHE (*tombant à deux genoux*). O ma mère !

ADRIEN (*sortant de derrière le rideau, à part*). Pauvre petite sœur !...

BLANCHE (*regardant autour d'elle*). Mais, s'il est ici, où donc est-il?...

ADRIEN (*descendu à droite*). Blanche !

BLANCHE (*toujours à genoux, lui tendant les bras*). Adrien !... viens, viens, je n'ai pas peur.

ADRIEN (*Il court à elle et la relève dans ses bras*). Ma sœur, ma chère Blanche ! quel bonheur ! (*Il la fait passer à sa gauche.*)

BLANCHE. Oh ! maman, maman, quelle joie !... Un mois plus tard, Adrien, tu ne l'aurais plus retrouvée. Et Mathilde ! comme elle va reprendre courage ! Tu nous rends la vie à toutes les trois. Oh ! que Dieu est bon !... Mais regarde-moi... C'est bien lui !... Noël !... Adrien ! ... Ah !... Ils t'avaient donc tué ces vilains sauvages?

ADRIEN. Pas tout à fait... J'avais trois balles dans le corps, j'étais sans connaissance... ils m'ont pris mes habits et ils m'ont laissé là... J'ai été sauvé par miracle.

NOEL. Qu'est-ce que je disais?... un miracle !

ADRIEN. Une femme du pays m'a recueilli chez elle, j'ai été deux mois à me rétablir...

BLANCHE. Pauvre frère !

ADRIEN. Elle me soignait à sa façon ; pour tout traitement, des paroles magiques. C'a été long !

BLANCHE. Et ton uniforme qu'on nous a renvoyé?

ADRIEN. On l'a retrouvé sur mon voleur qui, dans une mêlée où nous avons perdu plusieurs des nôtres, a été tué.

NOEL. C'est bien fait !

BLANCHE. On l'a pris pour toi?...

NOEL. Il était méconnaissable?...

ADRIEN. Il était mort depuis quinze jours! Et comme il avait mon uniforme...

NOEL. Comme on a trouvé sur lui votre passeport...

BLANCHE. Les lettres de ma mère...

NOEL (*à Adrien*). La montre à votre chiffre...

ADRIEN. On a cru que c'était moi.

NOEL. C'est ça!... Permettez donc... Je découvre une chose. (*Il passe entre eux.*)

BLANCHE. Quoi donc?

NOEL. C'est que, depuis trois mois, c'est son voleur que nous pleurons!... Nous pleurons son voleur.

BLANCHE (*riant*). Son voleur!...

ADRIEN. C'est vrai... c'est nouveau!

NOEL. C'est drôle... je trouve cela drôle. (*Ils rient aux éclats.*)

BLANCHE (*les interrompant avec tristesse et allant à son frère*). Ah! c'est mal! Nous rions... et maman qui pleure encore!

ADRIEN. Ne pensons qu'à elle... Je vous conterai mes aventures quand elle sera là.

NOEL. Il faut absolument le cacher. Il ne peut pas rester dans ce salon.

BLANCHE (*tendrement à Adrien.*) C'est le tien... On y était mieux pour penser à toi.

NOEL. Il nous faudrait la clé de cette chambre.

BLANCHE. Maman l'a chez elle. Non... non, je me rappelle, hier elle l'a mise là-dedans. (*Elle va à la table à gauche et cherche dans un pupitre.*) La voilà, nous sommes sauvés! (*Elle ouvre la porte de la chambre.—A Adrien.*) Vite, en prison, et ne bougez pas, monsieur... Vous resterez là jusqu'à ce soir, sans boire ni manger!... (*Venant à Adrien.*) Ah! je parie que tu as faim?

ADRIEN. Non, je suis trop ému.

BLANCHE. Tu vas déjeuner, cela t'occupera.

ADRIEN. Dans une maison où il n'y a que des femmes, il n'y a jamais rien à manger.

BLANCHE. Mais nous ne sommes pas seules.

ADRIEN. Comment?

BLANCHE. Nous avons ici un ami.

ADRIEN (*vivement*). Octave!... Il est avec vous?

BLANCHE. Il ne nous quitte pas.

ADRIEN. Pourquoi donc rougis-tu?

BLANCHE. Je ne rougis pas.

ADRIEN. Tu as rougi... Octave est amoureux de toi!

BLANCHE. Non... Viens.

NOEL (*bas à Adrien*). Ne la taquinez pas, je vous ferai ses confidences.

ADRIEN (*à Noël*). Ah!... J'arrive à temps pour les bénir.

BLANCHE (*à Adrien*). Dépêche-toi, maman va rentrer!

NOEL (*regardant par la fenêtre*). Non, personne encore dans l'avenue...

ADRIEN (*à la porte de sa chambre*). Ah! ma chambre d'écolier!... quelle symétrie! Mes livres, mes cartes, mes herbiers, chaque chose est à sa place... Je ne m'y reconnais plus [18]... Voyez-vous, ce vieux grondeur, comme il a bien vite profité de ma mort pour mettre en ordre mes affaires! Mais, sois tranquille, demain tu t'apercevras que je suis revenu. Et mes études, on les a fait encadrer... Quel honneur! (*Il entre dans sa chambre.*)

BLANCHE. C'est ça... admire-les. (*Elle ferme la porte.*)

ADRIEN. Comment, tu m'enfermes?

BLANCHE. Sois sage... Songe qu'il y va de la vie de maman.[19] Dans sa chambre! En voilà de la joie!

SCÈNE XI.

BLANCHE, NOEL.

NOEL. Quelle aventure! Quand je disais qu'il n'était pas mort... je le connaissais bien!

BLANCHE. Va vite lui chercher á déjeuner.

NOEL. C'est juste.

BLANCHE. Quel bonheur! quel bonheur! comme nous allons nous amuser! Ah! que c'est gentil de n'avoir plus de chagrin! Et cet affreux deuil! oh! la vilaine robe! ... il me tarde de la quitter... je mettrai ce soir ma robe rose! (*Elle saute de joie.*)

NOEL. Comme ça lui va bien, le bonheur ! elle saute comme une petite chèvre ! Mais, mademoiselle, ne sortez donc pas comme ça . . . si madame vous voyait ! . . .

BLANCHE. Oh ! je t'en prie, laisse moi un peu sautir ma joie [20] . . . elle m'étouffe. Oh ! c'est si bon de penser qu'il est là, lui, ce cher enfant que nous avons tant pleuré . . . Il est là ! . . . mon cher petit frère. (*Elle lui envoie des baisers.*) Je le trouve bien embelli . . . c'est un homme.

NOEL. Plus . . . un marin ! Oh ! il a une fameuse tournure, et il est bien mieux que son ami Octave.

BLANCHE. Noël, tu es méchant.

NOEL. Je suis si content . . . je dis des malices . . . c'est ma manière de danser, à moi. Mais quel moyen employer pour apprendre à madame ? . . .

BLANCHE. Moi, je ne cherche pas . . . Dieu m'enverra une inspiration. La seule chose qui m'inquiète c'est que je ne peux plus être triste.

NOEL. Ni moi non plus.

BLANCHE. Nous voilà bien !

NOEL. Vous êtes fraîche comme une rose !

BLANCHE. Et toi, donc ! tu as un regard brilliant qui dit tout.

NOEL. Non, cela ne prouve rien. J'ai quelquefois l'œil très-brillant, d'ailleurs . . . (*On entend sonner.*)

BLANCHE. On vient d'ouvrir la grille.

NOEL (*regardant par la fenêtre.*) C'est madame . . . tenons-nous bien !

BLANCHE. Elle est avec Mathilde.

NOEL. Elles se séparent. Mademoiselle de Pierreval rentre chez elle ; madame est sur le perron . . . elle monte ici . . . Allons, ferme ! voilà le moment du danger . . . je m'en vais.

BLANCHE. Comment, tu me laisses ?

NOEL. Vous le disiez vous-même, je ne sais pas dissimuler . . . je ne suis pas femme. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

BLANCHE (*seule*).

Noël! Que faire? le cœur me bat... Pauvre mère! La voici. Comme elle est triste! (*Elle va du côté de la fenêtre.*) Oh! je voudrais lui sauter au cou et lui dire tout de suite... mais non, elle est si malade... Mon Dieu, inspirez-moi.

SCÈNE XIII.

MADAME DES AUBIERS, BLANCHE.

MADAME DES AUBIERS (*sans voir Blanche*). Que je souffre!... Tant mieux! le supplice sera moins long. (*Elle s'assied sur la chaise longue.*)

BLANCHE (*s'approchant*). Vous voilà, maman... comment êtes-vous? Cette course vous a fatiguée, je le vois.

MADAME DES AUBIERS. Ah! tu étais là?... je ne t'avais pas vue.

BLANCHE. J'étais sur la balcon... Ah! maman, vous êtes pâle... vous avez encore bien pleuré!...

MADAME DES AUBIERS. J'ai prié.

BLANCHE (*à part*). Oh! je ne peux plus la voir pleurer, je n'ai plus de patience...

MADAME DES AUBIERS. Octave était avec nous; je n'ai pu dire à Mathilde ce que je voulais lui faire comprendre. Il faut tant de ménagements avec elle! Ne trouves-tu pas, ma fille, qu'elle est tous les jours plus irritée? N'es-tu pas comme moi inquiète de Mathilde?

BLANCHE (*distraite*). Oui, maman, très-inquiète...

MADAME DES AUBIERS. Il faut absolument qu'elle retourne chez son père... Je n'ai pas le droit de m'emparer de son avenir... Elle doit se consoler, elle... aucun lien ne l'engage. La douleur constante, les regrets éternels n'appartiennent qu'à nous.

BLANCHE (*à part*). Oh! que je voudrais répondre!

MADAME DES AUBIERS. Qu'as-tu donc? Tu n'en veux point à Mathilde, n'est-ce pas? [21]

BLANCHE. Moi? Non, maman.

MADAME DES AUBIERS. Tu n'es pas fâchée que nous soyons allées sans toi à l'église?

BLANCHE (*vivement*). Non, au contraire, je suis bien contente d'être restée à la maison.

MADAME DES AUBIERS (*à part*). Ah! ... Octave! ... cette idée me trouble ... on étouffe ici! ... (*Haut.*) Pourquoi as-tu fermé la fenêtre? Ouvre-la, Blanche.

BLANCHE (*regardant la fenêtre ouverte*). La fenêtre! ... Mais, maman, elle ... Ah! c'est vrai, je l'avais fermée par distraction. (*Elle court à la fenêtre ouverte et fait semblant de l'ouvrir.— A part.*) Comme elle est oppressée! ... Je n'ose encore rien lui dire.

MADAME DES AUBIERS. Il va faire de l'orage, sans doute ... on est suffoqué!

BLANCHE (*à part*). Il fait un temps superbe! ... Oh! mon Dieu! comme elle souffre. (*Elle passe derrière sa mère et se place à sa gauche. Haut.*) Maman ... (*Elle embrasse sa mère.*).

MADAME DES AUBIERS. Cette promenade à la ferme t'a fait du bien. Tu as repris tes couleurs et presque ton gentil sourire ... Mais je te trouve, je ne sais pourquoi, une expression de figure étrange.

BLANCHE. A moi! ...

MADAME DES AUBIERS. Tu me parais à la fois joyeuse et contrariée.

BLANCHE. Vous devinez tout.

MADAME DES AUBIERS. As-tu appris quelque nouvelle qui te réjouisse?

BLANCHE. Maman ... (*A part.*) Quelle idée! ... Si j'osais ...

MADAME DES AUBIERS. Hélas! que pourrions-nous apprendre?

BLANCHE (*à part*). Oui, c'est le meilleur moyen.

MADAME DES AUBIERS (*faisant signe à Blanche de s'asseoir.*) Dis-moi, qu'est-ce que tu as?

BLANCHE (*s'asseyant sur le pouff.*) Eh bien! je suis en colère, je suis furieuse, il y a des choses qui me révoltent.

MADAME DES AUBIERS. Quoi donc?

BLANCHE. C'est qu'il arrive de si grands bonheurs à

des gens qui ne les méritent pas, qui ne les sentent pas! Et que vous, vous ayez tant de chagrins!... vous qui êtes si bonne, si généreuse, si aimée!

MADAME DES AUBIERS. J'avais reçu ma part trop belle, Dieu me l'a reprise. Mais de qui veux-tu parler?

BLANCHE. De cette mauvaise mère... moi je trouve que c'est une mauvaise mère.

MADAME DES AUBIERS. Je ne sais pas de qui tu veux parler.

BLANCHE. De Gervaise... de Gervaise qui avait forcé son fils à partir, à s'engager, parce qu'il voulait se marier malgré elle. C'était une cruauté indigne... elle méritait bien de le pleurer toujours!

MADAME DES AUBIERS. Eh bien?

BLANCHE. Elle a reçu enfin des nouvelles...

MADAME DES AUBIERS (*se levant*). Des nouvelles de son fils?

BLANCHE. Il n'a point péri dans le naufrage de *l'Amphitrite*, comme on le croyait.

MADAME DES AUBIERS. Oh! mon Dieu! un tel bonheur! est-ce possible? (*Elle retombe sur la chaise longue.*)

BLANCHE. Il est à Brighton, on l'attend au Havre.

MADAME DES AUBIERS (*exaltée*). Qu'a-t-elle donc fait au monde, cette mère, pour que cette récompense lui soit donnée?

BLANCHE. Rien... et c'est ce qui m'indigne! Elle ne savait pas même pleurer son enfant.

MADAME DES AUBIERS. Ah! Ne dis pas cela, ma fille!

BLANCHE. On l'aurait crue déjà consolée, elle était si calme, si résignée...

MADAME DES AUBIERS. C'est qu'elle espérait! Gervaise n'avait jamais reçu, elle, la nouvelle officielle de la mort de son fils, elle pouvait toujours se flatter qu'un jour...

BLANCHE. Oui, c'est ce que je dis, elle pouvait encore espérer... Les aventures de voyage sont si singulières!

MADAME DES AUBIERS. L'heureuse femme!

BLANCHE. Mais alors, maman,— c'est une idée folle, mais nous... nous peut-être aussi, nous pouvons espérer.

MADAME DES AUBIERS. Espérer!

BLANCHE. Oh ! maman, maman, quelle joie si tout à coup nous allions apprendre que...

MADAME DES AUBIERS. C'est impossible, impossible, on a eu toutes les prouves de sa fin horrible... Mon pauvre enfant !

BLANCHE. On a trouvé le corps d'un jeune homme qui avait les habits d'Adrien, c'est vrai ; mais on a dit, on a avoué qu'on n'avait pas pu le reconnaître.

MADAME DES AUBIERS. Oui, mais...

BLANCHE. Mais... mais... si... si quelqu'un... qui sait ?... si quelqu'un avait emprunté son uniforme ?

MADAME DES AUBIERS. Un officier ne prête pas son uniforme ; et d'ailleurs, l'acte est positif, le gouvernement a reçu la nouvelle.

BLANCHE. On peut bien se tromper.

MADAME DES AUBIERS. Mais, ma pauvre folle, Adrien m'aurait écrit.

BLANCHE. Ce n'est pas par une lettre que Gervaise a appris le retour de son fils, c'est par un voyageur.

MADAME DES AUBIERS. Son fils ne lui écrivait jamais, c'était un cœur insouciant ; mais mon fils à moi, si dévoué, si religieux dans ses soins...

BLANCHE. Eh bien ! moi, depuis que je sais que Gervaise a appris le retour de son fils, je ne peux pas m'empêcher d'espérer, de rêver le retour du nôtre... Je ne peux pas croire que Dieu fasse une si grande injustice en sa faveur, et qu'il vous oublie. Oh ! maman, songe donc comme tu serais heureuse si on venait... là... tout à coup, te dire : On a vu votre fils...

MADAME DES AUBIERS (*exaltée*). Tais-toi... tais-toi ! ... j'en mourrais !... Ne me donne pas ces cruelles idées, elles sont inutiles, et elles me font trouver mon désespoir encore plus amer.

BLANCHE (*à part, en s'éloignant*). Elle me décourage ... elle ne me seconde en rien... elle repousse toute espérance, même en rêve. Et ce Noël qui me laisse tout le mal... Pourtant il faut bien lui apprendre... (*Haut.*) Vous me quittez, maman ?

MADAME DES AUBIERS (*agitée, et se disposant à sortir*). Oui, je vais chez Mathilde.

BLANCHE. Chez Mathilde ?

MADAME DES AUBIERS. Il faut absolument obtenir d'elle qu'elle retourne à Paris. Je vais... je dois... (*Arrivée à la porte, elle descend vers Blanche.*) Tu dis que c'est au Havre qu'on attend le fils de Gervaise?

BLANCHE. Oui, maman, au Havre... Il peut être ici demain.

MADAME DES AUBIERS. Quelle joie! Comment pourra-t-elle supporter cette émotion!... Oh! à sa place, je n'aurais... (*Éclatant.*) Oh! je n'aurais jamais un pareil bonheur!... Son fils!... son fils!... Comment vit-elle dans une pareille attente? Elle doit compter les heures, les minutes, cette femme!... Blanche, je reviens. (*Elle sort vivement.*)

SCÈNE XIV.

BLANCHE (*seule*).

Le coup a porté... L'idée va germer et grandir... D'abord elle comprendra qu'une mère peut retrouver son fils... et puis, je lui dirai: Cette mère si heureuse, ce n'est pas Gervaise... maman, c'est toi!

SCÈNE XV.

NOEL, BLANCHE.

NOEL (*avec un panier qu'il pose au fond, à gauche*). Mademoiselle, où va donc madame?

BLANCHE. Elle va chez Mathilde.

NOEL. Mais non, elle a pris le chemin du port.

BLANCHE. Seule?

NOEL. Non, j'ai fait signe à Louise, qui la suit en cachette.

BLANCHE. Souffrante comme elle est aujourd'hui!

NOEL. Elle n'a pas l'air malade, elle marche vite et d'un pas empressé, comme quelqu'un qui va chercher une bonne nouvelle... J'ai cru que vous lui aviez dit quelque chose.

BLANCHE. Et c'est le chemin du port qu'elle a pris?

NOEL. Oui, celui qui rejoint le rempart, et que nous prenons quand nous allons chez Gervaise.

BLANCHE. Elle est allée chez elle ; je m'en doutais !

NOEL. Et que va-t-elle faire là?

BLANCHE. Noël, elle va apprendre comment on retrouve son fils.

NOEL. Comment cela?

BLANCHE. Je lui ai fait un conte.

NOEL. Un conte !

BLANCHE. Je lui ai dit le bonheur qui nous arrive.

NOEL. Déjà?

BLANCHE. Mais je lui ai fait croire que c'est à la Gervaise que ce grand bonheur était arrivé.

NOEL (*fâché*). C'est ingénieux ! Elle va découvrir que c'est un mensonge.

BLANCHE. Tant mieux !

NOEL. Vous serez confondue.

BLANCHE. Tant mieux !

NOEL. Elle comprendra bien vite qu'il y a un mystère là-dessous.

BLANCHE. Et elle cherchera...

NOEL (*comprenant*). Ah ! j'y suis ! ... et elle devinera !

BLANCHE. Elle n'osera pas deviner ... c'est trop beau ! mais elle pensera que nous avons reçu quelques avis, qu'on nous a donné quelques nouvelles. Deviner qu'il est là, vivant ! ... Ah ! mon Dieu ! mais il meurt de faim, ce cher prisonnier, porte-lui vite à manger.

NOEL. J'ai là mon panier.

BLANCHE. C'est bien ! Entre vite.

NOEL. Faites le guet. (*Il entre dans la chambre d'Adrien.*)

BLANCHE. Sois tranquille. — C'est vrai, si quelqu'un, si Mathilde nous surprenait ... ah ! quelle attaque de nerfs ! ... Et Noël qui a tant peur des nerfs de Mathilde ! ...

NOEL (*sortant de la chambre, effaré*). Mademoiselle ... mademoiselle ...

BLANCHE. Eh bien?

NOEL. Votre frère ...

BLANCHE. Eh bien ! . . . mon frère ? . . .
NOEL. Dans sa chambre il n'y a plus rien.
BLANCHE. Adrien . . .
NOEL. Vous l'aviez enfermé à double tour . . .
BLANCHE. Ah ! je devine . . . il est chez Mathilde.
NOEL. Par où serait-il passé ?
BLANCHE. Par la fenêtre.
NOEL. Encore !
BLANCHE. Et ma mère qui doit aller chez elle ! . . . Elle va le voir . . .
NOEL. Allons, bon ! à peine de retour, voilà déjà les tourments !
BLANCHE. Et que veux-tu, puisqu'il l'aime !
NOEL. Oui, il l'aime, il l'a revue, et déjà il ne pense plus à nous. Oh ! l'amour . . . l'amour ! . . .

SCÈNE XVI.

NOEL, ADRIEN, BLANCHE.

ADRIEN (*debout sur la fenêtre*). L'amour a des ailes.
BLANCHE (*allant à Adrien*). Ah ! te voilà !
NOEL (*de même*). Ah ! vous voilà !
BLANCHE. Quelle imprudence !
NOEL. Quelle folie ! (*Ils le ramènent en scène.*)
BLANCHE. Sauter par la fenêtre ! . . . mais maman pouvait te voir !
NOEL. Mais vous pouviez vous casser le cou !
ADRIEN. Tomber par la fenêtre . . . j'y suis habitué, c'est ce que je fais le mieux.
NOEL. Joli talent !
ADRIEN. Je n'y tenais plus ! [22] . . . elle était en face de moi . . .
BLANCHE. Nous n'avons pas le temps de t'écouter. (*Elle le pousse vers la petite porte.*)
ADRIEN (*revenant à Noël.*) Elle pleurait . . .
NOEL. La folie est faite, n'en parlons plus . . . rentrez vite.
ADRIEN. Comme elle est embellie ! la voir en deuil . . . de moi ! cela m'a monté la tête.[23]

BLANCHE. Mais va-t'en donc !

ADRIEN (*résistant.*) Je te le dis, Blanche, si tous les maris qu'on pleure pouvaient voir leurs veuves en deuil d'eux-mêmes...

NOEL. Eh bien ! qu'est-ce qu'ils feraient ?

ADRIEN. Ils ressusciteraient tout de suite.

NOEL. Et leurs veuves en mourraient. Rentrez vite.

ADRIEN. Mais comme vous m'aimez tous ! mais je vaux donc quelque chose ?

BLANCHE. Tu ne vaux rien... Cache-toi ; si maman...

ADRIEN. Eh bien ! quand elle me verrait... je suis sûr que la joie...

BLANCHE. La suffoquerait.

ADRIEN (*passant à gauche*). Je veux voir ma mère.

BLANCHE. Noël, tu l'entends, il veut la voir.

NOEL. C'est d'une extravagance !...

BLANCHE. Tu ne la verras pas.

NOEL (*lui barrant la porte du fond*). Dussé-je employer la force, vous ne la verrez pas !

BLANCHE. Sans cœur !

NOEL. Mauvais fils !

BLANCHE. Mauvais frère !

NOEL. Brutal !

BLANCHE. Marin !

NOEL. Savant !

ADRIEN. Oh ! mais c'est odieux ! Si on me maltraite comme cela, je m'en vais. J'aime mieux les sauvages.

NOEL (*écoutant*). Prenez garde.

BLANCHE. Mon petit frère, de grâce, encore un moment !

ADRIEN. Allons, puisqu'il le faut.

NOEL. On vient !

BLANCHE (*poussant Adrien dans la chambre*). Il était temps !

SCÈNE XVII.

NOEL, BLANCHE, OCTAVE.

BLANCHE (*voyant entrer Octave, bas*). Ah ! ce n'est pas elle.

NOEL (*bas*). Voilà du répit.

OCTAVE. Mademoiselle Blanche...

BLANCHE (*bas*). Quelle peur!

NOEL (*bas*). J'en frissonne.

OCTAVE. Je vous dérange... Pardon! Je vais...

BLANCHE. Non, non, restez, au contraire... Nous avons cru que c'était maman, et de vous voir...

NOEL. Oui, ça nous paraît drôle.

OCTAVE (*étonné*). Qu'y a-t-il?

BLANCHE. C'est que nous avons à vous apprendre une nouvelle que... qui doit...

NOEL (*bas à Blanche*). N'allez-vous pas faire des façons avec celui-là![24]... Est-ce qu'il va aussi s'évanouir et palpiter comme ces dames?

OCTAVE (*à part*). Qu'ont-ils donc? Ils ont l'air de se concerter.

BLANCHE (*bas à Noël*). Il sera si fâché de n'être pas tout à fait heureux du retour de son ami!

NOEL (*bas*). Ah çà! je le lui pardonne. (*A part.*) Je me suis dit tant de fois: Pourquoi n'est-ce pas lui?

OCTAVE. Eh bien! cette nouvelle?

BLANCHE. C'est un bonheur, un grand bonheur qui nous arrive.

OCTAVE. Un bonheur! Lequel?

BLANCHE. A vous aussi... Vous l'aimiez tant!... Vous avez partagé notre douleur... Aujourd'hui, c'est notre joie qu'il faut partager.

OCTAVE. Votre joie... Est-ce qu'Adrien?...

BLANCHE. Il n'est pas mort.

OCTAVE. Ah!... mon cher Adrien!...

BLANCHE (*bas à Noël*). Tu vois, il est heureux!

NOEL. C'est d'un bon cœur!

BLANCHE (*de même*). J'ai raison de l'aimer.

OCTAVE (*à Blanche*). Quel prodige! Mais votre mère?

BLANCHE. Il n'y a plus à craindre que pour elle... car maintenant ici tout le monde sait...

OCTAVE. Tout le monde?... Mathilde?...

BLANCHE. Elle a revu Adrien, il n'y a plus de danger pour elle.

OCTAVE (*avec amertume*). Ah!... ils se sont revus!...

BLANCHE (*bas à Noël*). Voilà la jalousie qui lui reprend et qui va tout gâter.

NOEL (*de même*). N'ayez pas peur ... l'impossible arrange tout.

OCTAVE (*avec agitation*). Blanche, vous êtes une noble enfant, je me fie à vous ... ne dites à personne qu'en quittant cette maison j'étais instruit du retour d'Adrien ... pour des raisons que je ne puis vous expliquer.

BLANCHE. Je ne vous demande pas votre secret; je le sais.

OCTAVE. Mon secret ! ...

BLANCHE. C'est si dangereux de regarder aimer !

OCTAVE. Blanche ! ...

NOEL (*au fond*). J'entends madame ...

OCTAVE. Adieu.

BLANCHE. Ne me quittez pas ... Songez-y donc, il faut bien lui apprendre ... Aidez-moi.

OCTAVE. Il vaut mieux ...

BLANCHE. Je vous en prie ! ...

SCÈNE XVIII.

BLANCHE, NOEL, MADAME DES AUBIERS, OCTAVE.

MADAME DES AUBIERS (*observant Blanche et Octave, qui sont immobiles, puis passant à droite, à part*). Mais pourquoi m'a-t-elle trompée ? ... Blanche, la vérité même ... Elle m'a fait un mensonge ... Pourquoi ? ... c'est impossible ! ... je ne veux pas espérer ... j'ai peur ! (*Haut.*) Noël, laisse-nous. (*Noël sort.*)

SCÈNE XIX.

BLANCHE, OCTAVE (*un peu au fond*), MADAME DES AUBIERS.

MADAME DES AUBIERS (*à Blanche*). Tu as peut-être été inquiète de moi, Blanche, de ma longue absence ? ... Je t'avais dit que j'allais chez Mathilde, et puis, en des-

cendant l'escalier, l'idée m'est venue d'aller voir Gervaise, tu te rappelles, que tu m'avais dit être si joyeuse : je l'ai trouvée plus triste que jamais.

BLANCHE. Gervaise !

MADAME DES AUBIERS. Elle n'a reçu aucune nouvelle de son fils... Ah ! c'était un trop grand bonheur ! Je savais bien qu'il ne pouvait arriver à personne !... Pleurer son fils, et le revoir tout à coup devant soi, vivant... Entendre sa voix qu'on croyait éteinte à jamais... le tenir dans ses bras serrés, serrés !... pour qu'il ne s'échappe plus... (*Avec exaltation.*) Oh ! cette joie-là, je savais bien qu'il n'était donné à personne de la connaître, de la savourer !

BLANCHE (*à Octave bas*). Oh ! voyez, regardez-la, comme elle a la fièvre !

MADAME DES AUBIERS (*à part*). Je m'exalte trop, ils ne me diront rien. (*Elle s'assied à droite.*)

BLANCHE (*à Octave, bas*). Vous comprenez quelle prudence il faut !

MADAME DES AUBIERS. Qui t'avait fait ce conte-là, ma fille ?

BLANCHE. C'est Noël, maman. Un paysan lui a donné ce matin cette nouvelle comme certaine.

MADAME DES AUBIERS. Est-ce que cet homme donnait des détails ? Est-ce qu'il nommait précisément la Gervaise ?

BLANCHE. Je ne sais pas s'il l'a nommée. (*Mouvement de madame des Aubiers.*)

MADAME DES AUBIERS. Ah ! ah !...

OCTAVE (*bas à Blanche*). Prenez garde !

BLANCHE. Je sais seulement que d'après tout ce qu'il a raconté, Noël n'a pu douter qu'il ne s'agît de Gervaise.

OCTAVE (*à madame des Aubiers*). Je retourne au Havre ce soir ; et si vous le désirez, madame, je vous enverrai les renseignements.

MADAME DES AUBIERS (*vivement*). Vous partez, Octave ? (*A part.*) Comme il est triste !... (*Haut.*) N'avez-vous pas promis à monsieur de Pierreval de lui ramener sa fille ?

OCTAVE. Oui, madame, mais...

MADAME DES AUBIERS. Avez-vous réussi? ... con sent-elle?

OCTAVE. Non, madame, elle s'obstine à rester.

MADAME DES AUBIERS. Ah! ... Et vous, vous partez?

OCTAVE. Veuillez me permettre de prendre congé de vous ... Adieu, madame. (*Il sort.*)

BLANCHE (*à part*). Il s'en va ... c'était trop de bonheur! (*Elle s'assied sur le canapé au fond, à gauche. Elle pleure.*)

SCÈNE XX.

MADAME DES AUBIERS, BLANCHE.

MADAME DES AUBIERS (*à part, avec joie*). Comme il est embarrassé, honteux auprès de moi! ... il a l'air de me demander pardon de n'être pas heureux. Il n'y a que le retour d'un rival qui puisse le décourager ainsi ... Oui, c'est cela! Lui, il me cache son chagrin ... eux me cachent leur joie! Oh! je veux tout savoir! ... je pourrai supporter ce bonheur, mais je ne peux plus supporter cette espérance folle ... c'est leur joie que je veux. (*Apercevant Blanche, qui essuie ses yeux.*) Elle est tout en larmes ... Malheureuse! je me suis trompée! (*Elle tombe sur un fauteuil, à droite.*)

BLANCHE (*accourant vers elle*). Maman, vous êtes souffrante ... maman ... oh! comme tes mains sont froides! Tu es malade ... veux-tu que? ...

MADAME DES AUBIERS (*avec égarement*). Blanche, pourquoi pleures-tu?

BLANCHE (*effrayée*). Mais depuis le ... le départ de mon frère, je ne peux plus dire adieu à quelqu'un sans pleurer.

MADAME DES AUBIERS (*regardant son deuil*). Ah! je suis folle! je demande pourquoi on pleure! ... Mais à qui as-tu dit adieu?

BLANCHE (*avec embarras*). A Octave? ..

MADAME DES AUBIERS (*à part*). Ah! c'est vrai elle l'aime ... je l'avais oublié! ... Pauvre enfant! ... il part ... elle pleure! ... (*Avec joie.*) Mais c'est pour cela ... pour cela seulement qu'elle pleure! ... (*Haut.*) Blanche ... non ... (*A part.*) Non je lui ai fait peur, elle ne

651595

dira rien... je veux toute seule... (*Elle se lève.*) Je veux, en relisant encore les rapports qui m'apprennent cette mort affreuse... Oui, je veux les relire. (*Elle va à la table à gauche, elle regarde dans le pupitre. — Haut.*) Eh bien! où est donc la clé de cette chambre?... je l'avais mise là... Est-ce toi qui as repris cette clé?

BLANCHE. Laquelle, maman?

MADAME DES AUBIERS. La clé de cette chambre, celle de... ton frère?

BLANCHE. La clé... vous la gardez toujours dans votre secrétaire... ce n'est pas moi, maman.

MADAME DES AUBIERS. Qu'as-tu donc? Tu as l'air de te justifier.

BLANCHE. Me justifier!

MADAME DES AUBIERS (*à part*). C'est elle qui l'a prise!... Pourquoi? J'ai eu tort de renvoyer Noël... Noël mentira aussi; mais je devinerai bien. (*Haut.*) Je veux cette clé, Blanche, va la demander à Noël. (*A part.*) Non, elle le préviendrait. (*Appelant.*) Noël!

BLANCHE. Je vais le chercher.

MADAME DES AUBIERS (*vivement*). Non... il m'a entendu. (*Bas.*) Elle voulait le prévenir. (*Elle va à Blanche. — Haut.*) Ma fille, tâche de retenir Octave quelques moments; j'ai à lui demander un service... Oui, tâche d'obtenir qu'il ne parte que demain; je tiens beaucoup à ce qu'il reste aujourd'hui.

BLANCHE. Oui, maman.

MADAME DES AUBIERS. Va, ma fille, va. (*A part.*) Si je puis me contraindre, je saurai tout.

BLANCHE (*bas à Noël, qui entre.*) Je n'ai rien dit encore; sois prudent! (*Blanche sort.*)

SCÈNE XXI.

NOEL, MADAME DES AUBIERS.

MADAME DES AUBIERS (*à Noël*). Ferme la porte. Eh bien! Noël, on a des nouvelles de mon fils!

NOEL (*stupéfait*). Ah! madame, qui est-ce qui vous a dit une chose pareille?

MADAME DES AUBIERS. C'est Blanche.

NOEL. Mademoiselle Blanche a eu tort de vous dire ça... Ce n'est peut-être qu'un faux bruit qui vous donnera une fausse joie.

MADAME DES AUBIERS. Comment?

NOEL. Oui, il y a quelque chose... (*Madame des Aubiers chancelle. Il la fait asseoir sur le fauteuil, à droite.*) Et si vous étiez tranquille, si vous pouviez être tranquille, je vous dirais tout.

MADAME DES AUBIERS. Oh! Noël... vois comme je suis calme!

NOEL. Vous n'en avez pas trop l'air: au premier mot que je vous dis vous tombez...

MADAME DES AUBIERS. Je t'en prie, je t'en supplie... c'est un bonheur impossible; mais depuis une heure que Blanche m'a jeté cette idée en espérance, je l'ai comprise, acceptée... je...

NOEL (*avec une fausse bonhomie*). Alors, je peux vous dire la vérité.

MADAME DES AUBIERS. Oui, mon bon Noël, mon vieil ami... toute la vérité... Eh bien?...

NOEL. Voilà ce que c'est: un voyageur a débarqué ce matin au Havre, et ce voyageur a raconté, par hasard, qu'il avait rencontré dans ses voyages un jeune voyageur... avec qui il avait voyagé... et que ce jeune voyageur se nommait Adrien des Aubiers... Alors, on lui a dit que nous avions appris sa mort, qu'il avait péri à... vous savez... Mais non, a-t-il dit, c'est depuis cette affaire que nous avons voyagé ensemble, et il n'y a pas quinze jours que je l'ai laissé vivant et très-bien portant...

MADAME DES AUBIERS (*ivre de joie*). Où?

NOEL. Où?

MADAME DES AUBIERS. Oui.

NOEL. A... (*A part.*) Il me faudrait un nom de pays.

MADAME DES AUBIERS (*exaspérée*). Mais où donc, Noël, où donc l'a-t-il laissé?

NOEL (*effrayé*). En Perse!

MADAME DES AUBIERS (*en colère, se levant et passant à gauche*). Ah! tu es absurde!... En Perse... il y a quinze jours... c'est impossible!

NOEL. Mais, dame ! aussi c'est votre faute... vous me grondez, madame !... Vous en devinez plus qu'il n'y en a, vous me faites perdre la tête.[25]

MADAME DES AUBIERS. Noël !... Dieu ! quelle idée ! ... Oh ! mon pauvre cœur !... ci cela était !... on l'attend ?...

NOEL. Non, madame, non, ma parole d'honneur, on ne l'attend pas !...

MADAME DES AUBIERS. Alors, il m'a écrit ?

NOEL. Il ne vous a pas écrit.

MADAME DES AUBIERS. Il t'a écrit à toi ?

NOEL. Non, madame, pas lui... mais il m'est impossible de vous confier la lettre.

MADAME DES AUBIERS. Pourquoi ?

NOEL. Parce que je ne l'ai point reçue.

MADAME DES AUBIERS (*exaltée*). Ah ! tu me fais mourir !... C'est par charité qu'il me torture ainsi... Pauvre homme... tu as raison, cette joie m'écrase. (*Elle tombe accablée sur le fauteuil.*)

NOEL. Madame...

MADAME DES AUBIERS. Laisse-moi... laisse-moi...

NOEL (*à part*). Que faire ?... Faut-il ?... je vais les appeler. (*Il va à la fenêtre.*)

MADAME DES AUBIERS (*se levant*). Mais si on les avait trompés... s'il me fallait perdre cet espoir ! Non, Blanche ne me l'aurait pas donné... la nouvelle est certaine. Oh ! oui, j'en crois ma joie !... Cette joie délirante qui m'enivre est un pressentiment, c'est une preuve ! ... Dieu ne permettrait pas cette sublime joie a une mère dont l'enfant serait au cercueil... Si je l'éprouve, cette joie, c'est que mon fils est vivant... Oui, il vit, je le sais, je le sens !

SCÈNE XXII.

MADAME DES AUBIERS, MATHILDE, NOEL. (*Mathilde entre vivement et s'arrête.*)

MADAME DES AUBIERS (*à part*). Mathilde ! Celle-là va se trahir... Elle a changé de coiffure... c'est la

coiffure qu'aime Adrien... Elle l'attend! (*Elle va à Mathilde.— Haut.*) Mathilde!

MATHILDE (*n'osant la regarder.*) Cette espérance si douce vous agite... calmez-vous. Moi, je n'ose croire tout ce qu'ils disent... ces renseignements sont peut-être...

MADAME DES AUBIERS. Pourquoi détournes-tu les yeux?

MATHILDE. Votre vue me serre le cœur... cette émotion si vive...

MADAME DES AUBIERS. Je suis plus forte qu'on le pense, Mathilde, me voilà bien préparée à ce bonheur.— Tu attends Adrien?

MATHILDE. L'attendre!... Oh! non, pas encore.

MADAME DES AUBIERS (*avec inspiration.*) Mais... le bonheur se trahit dans tout ton être... oui, oui, l'éclat de tes yeux... ce rayonnement... Adrien t'a regardée!... Il est ici!

MATHILDE. Calmez-vous... non... non!

MADAME DES AUBIERS. Tu mens!...

MATHILDE. Je vous jure...

MADAME DES AUBIERS. Tu mens!... Tu l'as revu!

MATHILDE. Qui peut vous faire croire?...

MADAME DES AUBIERS. Regarde donc comme tu es belle!

MATHILDE. Eh bien! je l'ai revu. Mais vous ne pourrez le revoir que demain.

MADAME DES AUBIERS. Je ne t'écoute plus. (*Octave et Blanche paraissent au fond, et viennent à elle pour la calmer.*) Je n'écoute plus rien... Adrien! mon enfant! ... je sais que tu es là... Viens, viens donc... Adrien!

ADRIEN (*ébranlant la porte de sa chambre, mais ne paraissant pas encore.*) Ma mère!

MADAME DES AUBIERS. Ah!... sa voix!... (*Elle tombe dans les bras de ceux qui l'entourent.*)

(*A ce moment, Adrien ouvre la porte de sa chambre; à la vue de sa mère il s'arrête.*)

SCÈNE XXIII.

ADRIEN, OCTAVE, MADAME DES AUBIERS, BLANCHE, MATHILDE, NOEL.

ADRIEN. Je n'ose.

MATHILDE (*allant à Adrien.*) Courage!...

MADAME DES AUBIERS. Mon Dieu!... (*Adrien s'élance vers sa mère, qui le repousse du geste avec un effroi plein de tendresse. Adrien tombe à genoux, madame des Aubiers le contemple un instant, éperdue de joie, puis elle prend la tête de son fils dans ses mains, et elle l'embrasse avec passion.*) C'est toi! c'est toi!... (*Tombant à genoux.*) Oh! laissez-le-moi, mon Dieu! laissez-le-moi!

BLANCHE. Maman!

MADAME DES AUBIERS (*pressant sa fille et son fils dans ses bras*). Les voilà encore deux!...Je les tiens encore tous les deux!... (*On la relève. Elle tend la main à Mathilde.*) Ma fille!

ADRIEN (*tendant la main à Octave*). Mon ami! mon frère!

OCTAVE (*à Noël*). Quelle joie! Et moi qui avais peur de n'être pas heureux!

ADRIEN. Mathilde! Octave!... Quelle bonne vie nous allons mener à nous cinq!... (*Regardant Noël.*) A nous six, mon vieux Noël.

NOEL (*qui est venu à l'extrême gauche*). Merci, mon enfant! Vous n'avez pas besoin de me faire ma part dans votre bonheur, je sais bien la prendre... Mais cette joie est trop forte...

MADAME DES AUBIERS. Moi, je la supporte.

NOEL. Grâce à nous!... mais moi, à force de préparer les autres, je me suis épuisé... Ah! (*Il tombe sur le pouff.*)

BLANCHE (*courant à lui*). Ah! mon Dieu! il se trouve mal?

NOEL. Non, non.

MADAME DES AUBIERS. Rassurez-vous... vous le voyez bien, mes enfants, on ne meurt pas de joie!

là v.

NOTES.

1. *Pouff.* — A cricket. — See Note 1 to *Les Petits Oiseaux.*

2. *La Gervaise.* — The definite article, used before the names of women, generally denotes disrespect. Sometimes, as in this case, it merely serves to designate a woman belonging to the lower classes of society. Formerly the use of the article before proper names was much more frequent than at present, especially before the names of artists; as, La Champmeslé, La Malibran.

3. *Maître pilote.* — Head pilot in the French navy; nearly the same as the master of an English man-of-war. — BURN'S *Naval and Military French and English Dictionary.*

4. *Il faut bien se dire cela.* — It must be admitted.

5. *Tâchons d'enlever cette affaire-là aujourd'hui, tout de suite.* — Let us try to carry that point to-day, immediately. *Enlever* is here used in a sense akin to its military meaning; as, *enlever un vaisseau*, to carry a ship by boarding.

6. *L'art lui-même vous fera défaut.* — Art itself will abandon you.

7. *Vous avez beau vous fâcher.* — You need not get angry. For the explanation of *beau* used in the sense of "in vain," see Note 11 to *La Maison de Penarvan.*

8. *Au Havre.* — *Havre* literally means *haven, harbor;* hence the use of the article in *Le* Havre, *du* Havre, *au* Havre. Its ancient name was *Le Havre de Grâce*, from a small chapel of Notre Dame de Grâce, which stood on its site. — *Talents*, a few lines lower, means *accomplishments.* It has always this meaning in the plural, unless used elliptically for men of talent.

9. *La Vigie.* — Literally, "the look-out;" here it is the name of a newspaper.

10. *Cela m'a saisie.* — That startled me. The same word occurs again, in nearly the same sense, near the end of Scene VII.; and a few lines farther, in the beginning of the next scene, the noun *saisissement* is used in the sense of *shock.*

11. *Oh! que si.* — O, yes it is. *Si* is a much more emphatic affirmative than *oui.* — See Note 48 to *Les Petits Oiseaux.* — In Scene X. Noël says, "*Si fait,*" yes indeed.

12. *Il perd la tête.* — He becomes excited — loses all presence of mind.

13. *Je suis en nage.* — I am all in a perspiration. The expression *être en nage* is a corrupted form of *être en age*, and has nothing to do with *nager*, to swim. *Age*, like the Provençal *aigue*, is merely a more ancient form of the word *eau*, nearer in form to the Latin primitive *aqua;* so that *être en nage* is etymologically the same as *être en eau.*

14. *Vous n'êtes pas dégouté.* — Always used ironically for, You are not hard to please; you are not too particular.

15. *Elle est bien atteinte, ce chagrin l'a brisée.* — It was a heavy blow; this sorrow has shattered her.

16. *Je suis tout bouleversé, n'est-ce pas? J'ai la figure tout à l'envers?* — I am all unsettled — am I not? I look all out of sorts. *A l'envers* means literally inside out, or upside down.

17. *Quinze jours.* — A fortnight. — See Note 20 to *La Bataille de Dames.*

18. *Je ne m'y reconnais plus.* I don't know where I am any more. — *Études*, a few lines below, means drawings.

19. *Songe qu'il y va de la vie de maman.* — Think or remember that mother's life depends upon it.

20. *Sortir ma joie.* — Express my joy. *Sortir* is now seldom used in this its primitive signification, to cause to gush forth.

21. *Tu n'en veux point à Mathilde, n'est-ce pas?* — You are not vexed with Mathilde — are you?

22. *Je n'y tenais plus.* — I could not stand it any longer; or, I could not hold out any longer.

23. *Cela m'a monté la tête.* — That excited me — turned my head.

24. *N'allez-vous pas faire des façons avec celui-là!* — Are you going to stand upon ceremony with him?

25. *Vous en devinez plus qu'il n'y en a, vous me faites perdre la tete.* — You guess more (make more of it) than there is; you drive me mad.

26. *Mon Dieu.* — This ever-recurring exclamation has already been spoken of in Note 8 to *La Maison de Penarvan.* It has by no means the force which it would seem to have if literally translated into English. *Heavens!* or even *Goodness!* or any such exclamation may be used to render it. The English language is not free from such expletives; and the innocent *O, dear!* or *Dear me!* is etymologically very nearly allied to *Mon Dieu!* — although it may be almost universally uttered without recalling any idea of its origin or primitive signification.

Remark. — Throughout this play no diæresis is placed over the name Noel whenever it is printed in capitals. This is the general, though not universal, usage. Many grammarians object to the use of the diæresis over the *e* in *Noël, poëme, poëte,* which they write *Noel, poème, poète.*

College Series of Modern French Plays.
No. II.

LA

BATAILLE DE DAMES;

OU,

UN DUEL EN AMOUR.

COMÉDIE.

PAR

MM. SCRIBE ET LEGOUVÉ

With English Notes,

By FERDINAND BÔCHER,
INSTRUCTOR IN FRENCH AT HARVARD COLLEGE.

BOSTON:
S. R. URBINO, 13 SCHOOL STREET.
NEW YORK: F. W. CHRISTERN. PHILADELPHIA: F. LEYPOLDT.
BALTIMORE: JAMES S. WATERS. CINCINNATI: R. CLARKE & CO.
CHICAGO: S. C. GRIGGS & CO.
1865.

Entered, according to Act of Congress, in the year 1864, by
S. R. URBINO,
In the Clerk's Office of the District Court of the District of Massachusetts.

THIRD EDITION.

PERSONNAGES.

La Comtesse D'Autreval, *née Kermadio.*

Léonie de la Villegontier, *sa nièce.*

Henri de Flavigneul.

Gustave de Grignon.

Le Baron de Montrichard.

Un Sous-Officier de Dragons.

Un Domestique.

La scène se passe au château d'Autreval, près de Lyon, en octobre, 1817.

BATAILLE DE DAMES

OU

UN DUEL EN AMOUR.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon d'été élégant. — Deux portes latérales sur le premier plan. — Cheminée au plan de gauche. — Une porte au fond. — Guéridon à gauche. — Petite table et canapé à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, CHARLES, *en livrée élégante et tenant à la main des lettres et des journaux, est debout devant un chevalet placé à gauche du public.* LÉONIE *entre par la porte du fond.*

CHARLES, (*regardant le tableau posé sur le chevalet.*) C'est charmant!... charmant!... une finesse! une grâce!...

LÉONIE, (*qui vient d'entrer, apercevant Charles.*) Qu'est-ce que j'entends? (*Après un instant de silence et d'un ton sévère.*) Charles!... Charles!...

CHARLES, (*se retournant brusquement et s'inclinant.*) Mademoiselle!!

LÉONIE. Que faites-vous là?

CHARLES. Pardonnez-moi, mademoiselle, je regardais le portrait de madame votre tante, notre maîtresse... car je l'ai reconnu tout de suite... tant il est ressemblant!

LÉONIE. Qui vous demande votre avis? Les lettres? les journaux?

CHARLES. Je suis allé ce matin à Lyon à la place

du cocher, qui n'en avait pas le temps, et j'ai rapporté des lettres pour tout le monde. Pour mademoiselle, d'abord !

LÉONIE, (*vivement.*) Donnez!...(*Poussant un cri.*) Ah!...de Paris!!.. d'Hortense.. mon amie d'enfance ! (*Parcourant la lettre.*) Chère Hortense !.. elle s'inquiète des "troubles de Lyon!...des complots "qui nous environnent. Quant à la cour...il est diffi-"cile que cela aille bien...en l'an de grâce 1817, sous "un roi qui fait des vers latins et qui ne donne jamais de bal." (*S'interrompant.*) Elle me demande: *Si je me marie*...Ah bien oui...est-ce qu'on a le temps de songer à cela?...Les jeunes gens s'occupent de politique et non pas de demoiselles !

CHARLES. Deux lettres pour madame... (*Lisant l'adresse.*) Madame la comtesse d'Autreval, née Kermadio...(*Haut.*) et timbrée d'Auray, pleine Vendée[3].. (*Léonie regarde Charles en fronçant le sourcil.*) C'est tout simple!...une excellente royaliste comme madame!

LÉONIE. Encore!...

CHARLES, (*posant d'autres lettres sur la table.*) Celles-ci pour le frère de madame la comtesse...et pour monsieur Gustave de Grignon...ce jeune maître des requêtes...[4] qui est ici depuis huit jours.

LÉONIE, (*avec humeur.*) Il suffit!...Les journaux?...

CHARLES, (*les présentant.*) Les voici!

LÉONIE. Dans un joli état...

CHARLES. C'est que le cocher et la femme de chambre voulaient les lire avant madame et mademoiselle, ce qui est leur manquer de respect..et je me suis opposé...

LÉONIE, (*l'interrompant.*) C'est bien! je ne vous en demande pas tant.

CHARLES. Je ne croyais pas que mademoiselle me blâmerait de mon zèle...

LÉONIE, (*sèchement.*) Ce qui souvent déplaît le plus, c'est l'excès de zèle.

CHARLES, (*souriant.*) Comme disait monsieur de Talleyrand![5]

LÉONIE, (*se retournant avec étonnement.*) Voilà qui est trop fort!...et si monsieur Charles se permet..

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Quoi donc?...qu'y a-t-il, ma chère Léonie?

LÉONIE. Ce qu'il y a, ma tante!...ce qu'il y a?... M. Charles qui cite M. de Talleyrand!

LA COMTESSE, (*souriant.*) Un homme qui a porté malheur à tous ceux qu'il a servis!...mauvaise recommandation pour un domestique...Rassure-toi... Charles aura lu cela quelque part..sans comprendre!..

CHARLES, (*s'inclinant respectueusement.*) Oui, madame, et je ne pensais pas que cela offusquât[6] mademoiselle.

LÉONIE. *Offusquât*...un subjonctif à présent..

LA COMTESSE, (*à Charles, qui veut s'excuser.*) Pas un mot de plus!...vous parlez trop...Je connais vos bonnes qualités votre dévouement pour moi...mais vous oubliez trop souvent votre situation; ne me forcez pas à vous la rappeler. Votre place, d'ailleurs, n'est pas ici!...je vous ai pris uniquement pour soigner les jeunes chevaux de mon frère...allez à votre service! (*Charles la salue respectueusement, lui remet les deux lettres qui sont à son adresse et sort par la porte du fond.*)

SCÈNE III.

LÉONIE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, (*tout en décachetant ses lettres.*) Jusqu'à M. Charles, jusqu'aux domestiques qui veulent se donner de l'importance!...

LÉONIE. Oh! mais...une importance dont vous n'avez pas idée...

LA COMTESSE, (*ouvrant une des lettres.*) En

vérité...dis-moi donc cela? (*Vivement.*) Non, non...tout à l'heure!...laisse-moi d'abord parcourir mon courrier!

LÉONIE. C'est trop juste! je viens de lire le mien. (*La Comtesse, à droite du spectateur, lit avec émotion et à part la lettre qu'elle vient de décacheter, tandis que Léonie, près de la table à gauche, parcourt les journaux.*)

LA COMTESSE. C'est d'elle!...Pauvre amie?... comme elle tremblait en écrivant!

"Ma chère Cécile, soyez bénie mille fois! Je re-
"prends espoir depuis que je sais mon fils auprès de
"vous. Votre château, situé a deux lieues de la
"frontière, lui permet d'attendre sans danger l'issue
"de ce procès fatal...et d'ailleurs qui pourrait soup-
"çonner que le château de la comtesse d'Autreval
"recèle un homme accusé de conspiration contre le
"roi? Du reste, que vos opinions politiques se ras-
"surent.." (*S'interrompant.*) Est-ce que mon cœur
"a des opinions politiques?...(*Reprenant.*) Henri
"n'est pas coupable; un malheureux coup de tête qu'il
"vous racontera lui a seul donné une apparence de
"conspirateur; mais cette apparence suffirait mille fois
"pour le perdre, s'il était pris. D'un autre côté, l'on
"assure qu'on ne veut pas pousser plus loin les
"rigueurs, et l'on dit, mais est-ce vrai? que le maréchal
"commandant la division vient de partir pour Lyon
"avec une mission de clémence..."

LÉONIE, (*à droite, poussant un cri.*) Ah! qu'est-ce que je lis!

LA COMTESSE. Qu'est-ce donc?

LÉONIE, (*montrant le journal.*) Encore une condamnation à mort!

LA COMTESSE. Ah mon Dieu!

LÉONIE. "Le conseil de guerre, séant à Lyon, a
"condamné hier le principal chef du complot bonapar-
"tiste, M. Henri de Flavigneul, un jeune homme de
"vingt-cinq ans!"

LA COMTESSE. Qui heureusement s'est évadé avec l'aide de quelques amis, m'a-t-on dit.

LÉONIE. Oui! oui!...je me rappelle maintenant...

cette évasion qui excitait l'enthousiasme de M. Gustave de Grignon.

La Comtesse. Notre jeune maître des requètes.

Léonie. Il n'avait qu'un regret, c'est de n'avoir pas été chargé d'une pareille expédition; c'est beau!... c'est brave!...

La Comtesse. Il a de qui tenir![8] Sa mère, qui avait comme moi traversé toutes les guerres de la Vendée, sa mère avait un courage de lion!

Léonie. C'est pour cela que M. de Grignon parle toujours, à table, d'actions héroïques.

La Comtesse. Et le curieux, c'est que son père était, dit-on, peureux comme un lièvre!

Léonie. Vraiment!...c'est peut-être pour cela que l'autre jour il est devenu tout pâle quand la barque a manqué[9] chavirer sur la pièce d'eau!

La Comtesse, (*riant.*) A merveille!...vous allez voir qu'il est à la fois brave et poltron!

Léonie. Je le lui demanderai.

La Comtesse. Y penses-tu?

Léonie. Aujourd'hui, en dansant avec lui, car nous avons un bal et un concert pour votre fête...et j'ai déjà pensé à votre coiffure, un azalea superbe que j'ai vu dans la serre et qui vous ira à merveille!

La Comtesse. Coquette pour ton compte...je le concevrais! mais pour ta tante!...

Léonie. C'est tout naturel!...vous c'est moi! tellement que quand on fait votre éloge, ce qui arrive souvent, je suis tentée de remercier. (*Se mettant à genoux près du canapé à droite où est assise la comtesse.*) Aussi jugez de ma joie quand ma mère m'a permis de venir passer un mois ici, auprès de vous... Il me semblait que rien qu'en vous regardant, j'allais devenir parfaite...Vous souriez...est-ce que j'ai mal parlé?...

La Comtesse. Non, chère fille, car c'est ton cœur qui parle...Si je souris, c'est de tes illusions! c'est de ta candeur à me dire: Je vous admire!

Léonie. C'est si vrai! A la maison l'on me raille parfois et l'on répète sans cesse: Oh! quand Léonie a dit...*Ma tante*, elle a tout dit! On a raison...la

mode que vous adoptez, la robe que je vous vois, me semblent toujours plus belles qu'aucune autre... On dit même, vous ne savez pas, ma tante? on dit que j' mite votre démarche et vos gestes... c'est bien sans le savoir. Et quand vous m'embrassez en m'appelant : Ma chère fille! je suis presque aussi heureuse que si j'entendais ma mère!

LA COMTESSE, (*l'embrassant.*) Prends garde!... prends garde... il ne faut pas me gâter ainsi... j'aurai trop de chagrin de te voir partir... Ce sera ma jeunesse qui s'en ira!

LÉONIE. Mais vous êtes très-jeune, à vous toute seule, ma tante!

LA COMTESSE. Certainement... d'une jeunesse de... Voyons? devine un peu le chiffre...

LÉONIE. Je ne m'y connais pas, ma tante!

LA COMTESSE. Je vais t'aider... Trente...

LÉONIE. Trente...

LA COMTESSE. Allons, un effort...

LÉONIE. Trente et un!

LA COMTESSE. On ne peut pas être plus modeste!... J'achèverai donc... trente-trois! Oui, chère fille, trente-trois ans! L'année prochaine, je n'en aurai peut-être plus que trente-deux... mais maintenant .. voilà mon chiffre! Hein!... quelle vieille tante tu as là!...

LÉONIE. Vielle!... chaque matin je ne forme qu'un vœu, c'est de vous ressembler!

LA COMTESSE. Ce que tu dis là n'a pas le sens commun; mais c'est égal,[10] cela me fait plaisir... Eh bien, voyons, mon élève, car j'ai promis à ta mère de te faire travailler... as-tu dessiné ce matin?

LÉONIE. J'étais descendue pour cela dans ce salon, et devinez qui j'ai trouvé tout à l'heure devant mon chevalet, et regardant votre portrait?...

LA COMTESSE. Qui donc?...

LÉONIE. Monsieur Charles.

LA COMTESSE. Eh bien?...

LÉONIE. Eh bien, ma tante, figurez-vous qu'il disait : C'est charmant!

LA COMTESSE. Et cela t'a rendue furieuse!...

LÉONIE. Certainement !... Un domestique ! est-ce qu'il doit savoir si un dessin est joli ou non ?...

LA COMTESSE, (*riant.*) Oh ! petite marquise !...[11]

LÉONIE. Ce n'est pas tout ! croiriez-vous, ma tante, qu'il chante ?

LA COMTESSE. Eh bien, s'il est gai, ce garçon !... Est-ce que Dieu ne lui a pas permis de chanter comme à toi !

LÉONIE. Mais... c'est qu'il chante très-bien ! voilà ce qui me révolte !

LA COMTESSE. Ah !... ah !... conte-moi donc cela !

LÉONIE. Hier, je me promenais dans le parc. En arrivant derrière la haie du bois des Chevreuils, j'entends une voix qui chantait les premières mesures d'un air de Cimarosa,[12] mais une voix charmante, une méthode pleine de goût.. Je m'approche.. c'était monsieur Charles !

LA COMTESSE. En vérité !

LÉONIE, (*avec dépit.*) Vous riez, ma tante ; eh bien ! moi, cela m'indigne... je ne sais pas pourquoi, mais cela m'indigne ! Comment distinguera-t-on un homme bien né d'un valet de chambre, s'ils sont tous deux élégants de figure, de manières... car, remarquez, ma tante, qu'il est tout à fait bien de sa personne, et lorsque à table il vous sert, qu'il vous offre un fruit, c'est avec un choix de termes, un accent de bonne compagnie qui me mettent hors de moi... parce qu'il y a de l'impertinence à lui à s'exprimer aussi bien que ses maîtres : cela nous déconsidère, cela nous... (*Avec impatience.*) Enfin, ma tante, je ne sais comment vous exprimer ce que je ressens ; mais moi, qui suis bienveillante pour tout le monde, j'éprouve pour cet insolent valet une antipathie qui va jusqu' à l'aversion, et si j'étais maîtresse ici, bien certainement il n'y resterait pas !

LA COMTESSE, (*gaiement.*) Là... là... calmons-nous ! avant de le chasser, il faut permettre qu'il s'explique, ce garçon. (*Elle sonne.*)

LÉONIE. Est-ce pour lui que vous sonnez, ma tante ?

LA COMTESSE. Précisément ! (*A un domestique qui entre.*) Charles est-il là ?

LE DOMESTIQUE. Oui, madame la comtesse.

LA COMTESSE. Qu'il vienne. (*Le domestique sort.*)

LÉONIE. Mais ma tante...qu'allez-vous lui dire ?

LA COMTESSE. Sois tranquille !

LÉONIE. Je ne voudrais pas qu'il crût que c'est à cause de moi que vous le grondez!

LA COMTESSE, (*gaiement.*) Pourquoi donc ? ne trouves-tu pas qu'il t'a manqué de respect ?...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLES.

CHARLES. Madame m'a appelé ?...

LA COMTESSE. Oui. Approchez-vous, Charles ; vous me forcerez donc toujours à vous adresser des reproches. Pourquoi vous êtes-vous permis...

LÉONIE, (*bas à la comtesse.*) Il ne savait pas que j'étais là...

LA COMTESSE, (*à Léonie.*) N'importe. ... (*A Charles.*) Pourquoi vous êtes-vous permis de vous approcher de mon portrait, du dessin de ma nièce, et de dire...qu'il était charmant..

CHARLES. J'ai dit qu'il était ressemblant, madame la comtesse.

LA COMTESSE. C'est précisément ce mot qui est de trop : approuver c'est juger ; et on n'a le droit de juger que ses égaux.

CHARLES. Je demande pardon à mademoiselle de l'avoir offensée...à l'avenir, je ne ferai plus que penser ce que j'ai dit.

LA COMTESSE. C'est bien...

LÉONIE, (*à part.*) Du tout, c'est mal ! voilà encore une de ces réponses qui m'exaspèrent...

LA COMTESSE, (*à Charles.*) Avez-vous préparé la petite ponette de mon frère, comme je vous l'avais dit ?

CHARLES. Oui, madame.

LA COMTESSE. Eh bien, chère Léonie, le temps est beau, va mettre ton habit de cheval, et tu essaieras la ponette dans le parc.

LÉONIE. Avec vous, chère tante ?...

La Comtesse. Non, avec mon frère...et Charles vous suivra.

Léonie. Mais...

La Comtesse. Il est fort habile cavalier, et son habileté rassure ma tendresse pour toi !

Léonie. J'y vais, chère tante...(*En s'en allant.*) Ah ! je le déteste !

SCÈNE V.

La Comtesse, Henri *sous le nom de Charles.*

La Comtesse. Eh bien, méchant enfant, vous ne serez donc jamais raisonnable ?...

Henri. Grondez-moi, vous grondez si bien !

La Comtesse. Vous ne me désarmerez pas par vos cajoleries !...Vous exposer sans cesse à être découvert ou par Léonie ou même par un de mes gens.. aller chanter un air de Cimarosa dans le parc ; et le bien chanter, encore...

Henri. Ce n'est pas ma faute ; je me rappelais toutes vos inflexions.

La Comtesse. Taisez-vous !..vos flatteries me sont insupportables...ingrat !...je ne vous parle pas seulement pour moi qui vous aime en sœur...mais pour votre pauvre mère...

Henri. Vous avez raison !...voyons, que dois-je faire ?

La Comtesse. D'abord répondre quand j'appelle Charles...et ne pas dire...quoi ? quand quelqu'un dit Henri.

Henri. La vérité est que je n'y manque jamais.

La Comtesse. Puis, ne plus vous extasier devant les dessins de ma nièce, et ne pas répondre comme tout à l'heure...je ne ferai plus que penser ce que j'ai dit ! Hypocrite !...il ne peut pas se décider à ne pas être charmant...Enfin, ne pas vous exposer, comme vous l'avez fait ce matin encore malgré ma defense, en allant à Lyon...Mais, malheureux enfant ! vous ne savez donc pas qu il s'agit de vos jours...[13]

Henri, (*gaiement.*) Bah !

La Comtesse. Tout est à craindre depuis l'arrivée du baron de Montrichard.

Henri. Le baron de Montrichard !

La Comtesse. Oui...le nouveau préfet...il a la finesse d'une femme, il est rusé comme un diplomate, et avec cela actif, persévérant..et penser que c'est à moi peut-être qu'il doit sa nomination !...

Henri. Vous, comtesse ; vous avez fait nommer un homme comme lui, dévoué pendant vingt ans, corps et âme, au consulat et à l'empire...

La Comtesse. C'est pour cela ! il est toujours dévoué corps et âme à tous les gouvernements établis, et il les sert d'autant mieux qu'il veut faire oublier les services rendus à leurs prédécesseurs...aussi va-t-il vouloir signaler son installation par quelque action d'éclat.

Henri. C'est-à-dire en faisant fusiller deux ou trois pauvres diables qui n'en peuvent mais...[14]

La Comtesse. Non, il n'est pas cruel ; au contraire ! je sais même qu'il avait demandé une amnistie générale ; mais l'idée de découvrir un chef de conspirateurs va le mettre en verve ! il déploiera contre vous toutes les ressources de son esprit...votre signalement sera partout...je le sais...le premier soldat pourrait vous reconnaître...

Henri. Eh bien...vous l'avouerai-je ?...il y a dans ces périls, dans cette vie de conspirateur poursuivi...je ne sais quoi qui m'amuse comme un roman ! rien ne me divertit autant que d'entendre prononcer mon nom dans les marchés, que d'acheter aux crieurs des rues ma condamnation, que d'interroger un gendarme qui pourrait me mettre la main sur le collet...et de lui parler de moi...Eh bien, monsieur le gendarme, cet Henri de Flavigneul, est-ce qu'il n'est pas encore pris ? — Non, vraiment, c'est un enragé qui tient à la vie, à ce qu'il paraît...Dites-moi donc un peu son signalement, si vous l'avez ?...

La Comtesse. Mais vous me faites frémir !..Oh ! les hommes ! toujours les mêmes !..n'ayant jamais que leur vanité en tête ; vanité de courage ou vanité d'esprit...Eh bien, tenez, pour vous punir, ou pour vous enchanter peut-être...qui sait ?...voyez cette lettre :

de votre mère...savourez les traces de larmes qui la couvrent...dites-vous que si vous étiez condamné, elle mourrait de votre mort...ajoutez que si je vous voyais arrêté chez moi, je croirais presque être la cause de votre perte et que j'aurais tout à la fois le désespoir du regret et le désespoir du remords..allons, retracez vous bien toutes ces douleurs...c'est du dramatique aussi cela...c'est amusant comme un roman...Ah! vous n'avez pas de cœur!

HENRI. Pardon!...pardon!..j'ai tort!...oui, quand notre existence inspire de telles sympathies, elle doit nous être sacrée; je me défendrai...je veillerai sur moi...pour ma mère...et pour...(*Lui prenant la main.*) et pour ma sœur!

LA COMTESSE. A la bonne heure! voilà un mot qui efface un peu vos torts...Pensons donc à votre salut... cher frère...et pour que je puisse agir, racontez-moi en détail ce coup de tête, dont me parle votre mère et qui vous a changé, malgré vous, en conspirateur.

HENRI. Le voici. Vous le savez, ma famille était attachée, comme la vôtre, à la monarchie, et mon père refusa de paraître à la cour de l'empereur.

LA COMTESSE. Oui: il avait la manie de la fidélité, comme moi!

HENRI. Mais le jour où j'eus quinze ans: "Mon "fils, me dit-il, j'avais prêté serment au roi, j'ai dû le "tenir et rester inactif. Toi, tu es libre, un homme doit "ses services à son pays; tu entreras à seize ans à "l'école militaire, et à dix-huit dans l'armée." Je répondis en m'engageant le lendemain comme soldat et je fis la campagne de Russie et d'Allemagne. C'est vous dire mon peu de sympathie pour le gouvernement que vous aimez...et cependant, je vous le jure, je n'ai jamais conspiré...et je ne conspirerai jamais! parce que j'ai horreur de la guerre civile, et que, quand un Français tire sur un Français, c'est au cœur de la France elle-même qu'il frappe! Il y a un mois pourtant, au moment où venait d'éclater la conspiration du capitaine Ledoux, j'entre un matin à Lyon; je vois rangé sur la place Bellecour[15] un peloton d'infanterie, et avant que j'aie pu demander quelle exécution s'apprêtait...

arrive une voiture de place[16] suivie de carabiniers à cheval; j'en vois descendre, entre deux soldats, un vieillard en cheveux blancs, en grand uniforme, et je reconnais...qui?...mon ancien général! Le brave comte Lambert, qui a reçu vingt blessures au service de notre pays!...Je m'élance, croyant qu'on l'amenait sur cette place pour le fusiller! non! c'était bien pis encore...pour le dégrader! ..Le dégrader!...Etait-il coupable? je l'ignore...mais quelque crime politique qu'ait commis un brave soldat, on ne le dégrade pas, on le tue! Aussi, quand je vis un jeune commandant arracher à ce vieillard sa décoration, je ne me connus plus moi-même, je m'élancai vers mon ancien général, et, lui remettant la croix que j'avais reçue de sa main, je m'écriai : Vive l'Empereur!

La Comtesse. Malheureux!

Henri. Ce qui arriva, vous le devinez; saisi, arrêté comme un chef de conspiration, je serais encore en prison, ou plutôt je n'y serais plus, si un des geôliers, gagné par vous, ne m'avait donné les moyens de fuir, ici... chez une royaliste, mon ennemie, ici, où j'ai le double bonheur d'être sauvé, et d'être sauvé par vous. Voilà mon crime!

La Comtesse. Dites votre gloire, Henri; j'étais bien résolue ce matin à vous sauver, mais maintenant.. qu'ils viennent vous chercher auprès de moi!

SCÈNE VI.

Les Précédents, Léonie *en habit de cheval.*

Léonie. Me voici, ma tante...Suis-je bien?

La Comtesse, (*l'ajustant.*) Très-bien, chère enfant; ta cravate un peu moins haute...(*A Henri.*) Charles, allez voir si mon frère est prêt! (*Henri sort.*)

La Comtesse, (*à Léonie, tout en l'ajustant.*) Qui t'a donné cette belle rose?

Léonie. Monsieur de Grignon!

La Comtesse. Je ne l'ai pas encore vu d'aujourd'hui, notre cher hôte.

LÉONIE. Il monte..je l'ai laissé au bas du perron, admirant le cheval de mon oncle!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DE GRIGNON.

DE GRIGNON, (*au fond.*) Quel bel animal! quel feu! quelle vigueur! qu'on doit être heureux de se sentir emporté sur cet ouragan vivant!

LA COMTESSE, (*qui l'entend.*) Le curieux, c'est qu'il le croit!

DE GRIGNON, (*descendant*[17] *la scène et apercevant la comtesse et Léonie qu'il salue.*) Ah! mademoiselle!.. madame la comtesse!...

LA COMTESSE. Bonjour, mon hôte!...Ah! ca,[18] vous aurez donc toujours la manie de l'héroïsme! je vous entendais là, tout à l'heure, vous extasier sur le bonheur de s'élancer sur un cheval indompté. Je parie que vous regrettez de n'avoir pas monté Bucéphale...

DE GRIGNON, (*avec enthousiasme.*) Vous dites vrai, madame! c'est si beau...c'est...si...oh!...

LA COMTESSE. Vous ne trouvez pas le second adjectif...je vais vous rendre le service de vous interrompre; tenez, il y a là des journaux et des lettres!

DE GRIGNON. Pour moi?

LA COMTESSE. Oui, là...sur la table.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI.

HENRI. Monsieur de Kermadio est aux ordres de mademoiselle...

LA COMTESSE, (*à Léonie.*) Je vais te mettre à cheval...(*A de Grignon qui va pour la suivre.*) Lisez votre lettre, lisez, je remonte à l'instant. Viens, Léonie...(*Elles sortent suivies par Henri.*)

SCÈNE IX.

De Grignon, (*seul.*)

(*Il la suit des yeux.*) Quel est le mauvais génie qui m'a mis au cœur une passion insensée pour cette femme?...une femme qui a été héroïque en Vendée, une femme qui adore le courage! Aussi, pour lui plaire, il n'est pas d'action intrépide que je ne rêve...pas de péril auquel je ne m'expose ..en imagination!...Dès que je pense à elle, rien ne m'effraie...je me crois un héros...moi! un maître des requêtes, qui par état n'y suis pas obligé;...et quand je dis un héros...c'est que je le suis...en théorie! Par malheur, il n'en est pas tout à fait de même dans la pratique...C'est inconcevable! c'est inouï! il y a là un mystère qui ne peut s'expliquer que par des raisons de naissance!...C'est dans le sang! Je tiens à la fois de ma mère, qui était le courage en personne, et de mon père, qui était la prudence même!...Les imbéciles me diront à cela...Eh bien! monsieur, restez toujours le fils de votre père; n'approchez pas du danger...(*Avec colère.*) Mais, est-ce que je le peux, monsieur? est-ce que ma mère me le permet, monsieur? Est-ce que, s'il pointe à l'horizon quelque occasion d'héroïsme, le maudit démon maternel qui s'agite en moi ne précipite pas ma langue à des paroles compromettantes? Est-ce que ma moitié héroïque ne s'offre pas, ne s'engage pas?...Comme tout à l'heure, à la vue de ce beau cheval fougueux et écumant que je brûlais d'enfourcher...parce qu'un autre était dessus ..; et si l'on m'avait dit, montez-le!...alors mon autre moitié, ma moitié paternelle, l'aurait emporté, et adieu ma réputation!...Ah! c'est affreux! c'est affreux! être brave...et nerveux!...et penser que pour comble de maux, me voilà amoureux fou d'une femme dont la vue m'anime...m'exalte!. .Elle me fera faire quelque exploit, quelque sottise, j'en suis sûr...Jusqu'à présent je m'en suis assez bien tiré...Je n'ai eu à dépenser que des paroles...mais cela ne durera peut-être pas...et alors...repoussé, méprisé par elle...(*Avec résolution.*) Il n'y a qu'un moyen d'en sortir!...c'est de l'épouser!... Une fois marié, je suis père; une fois père, j'ai le

droit d'être prudent avec honneur!...Que dis-je?...le droit!...c'est un devoir...un père de famille se doit à sa femme et à ses enfants. Un bonapartiste insulte le roi devant moi...je ne peux pas le provoquer...je suis père de famille! Qu'il arrive une inondation, un incendie, une peste, je me sauve...je suis père de famille! Il faut donc se hâter d'être père de famille le plus tôt possible! (*Se mettant à la table à gauche et écrivant.*) Et pour cela risquons ma déclaration bien chaude, bien brûlante...comme je la sens...Plaçons-la ici...sous ce miroir;...elle la verra...elle la lira...et espérons!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE, (*soutenant Léonie et entrant avec elle par le fond.*)

LA COMTESSE, (*dans la coulisse.*) Louis!...Joseph!...

DE GRIGNON. Elle appelle...(*Il va au fond au moment où la comtesse entre, et l'aide à soutenir Léonie qu'ils placent tous les deux sur le canapé à droite.*)

DE GRIGNON. Qu'y a-t-il donc?...

LA COMTESSE. Un accident; mais elle commence à reprendre ses sens.

DE GRIGNON. Elle n'est pas blessée?

LA COMTESSE. Non, grâce au ciel, mais je crains que la secousse, l'émotion...Sonnez donc, mon ami, je vous prie...

DE GRIGNON. Que désirez-vous?

LA COMTESSE. Qu'on aille à l'instant à Saint-Andéol chercher le médecin.

DE GRIGNON. J'y vais moi-même et je le ramène.

LA COMTESSE. J'accepte; vous êtes bon!

DE GRIGNON, (*à part.*) J'aime autant ne pas être là quand elle lira mon billet...(*Haut.*) Je pars et je reviens. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LÉONIE, (*assise.*)

LÉONIE, (*encore sans connaissance.*) Ma tante!... ma tante!...si vous saviez...je n'y puis croire encore...J'étais si en colère...c'est-à-dire si ingrate!... ce pauvre jeune homme à qui je dois la vie!

LA COMTESSE. Qu'est-ce que cela signifie?

LÉONIE, (*revenant à elle.*) C'est une aventure si étonnante...ou plutôt...si heureuse! Imaginez-vous, ma tante, que Charles...(*Se reprenant.*) non monsieur Henri...non...je disais bien!...Charles...ce pauvre Charles...

LA COMTESSE, (*vivement.*) Tu sais tout!

LÉONIE, (*avec joie.*) Eh oui, sans doute!

LA COMTESSE, (*avec effroi.*) O ciel!

LÉONIE, (*vivement et se levant du canapé.*) Je me tairai, ma tante, je me tairai, je vous le jure...Je vous aiderai à le protéger, à le défendre...j'y suis bien forcée maintenant...ne fût-ce que par reconnaissance...

LA COMTESSE, (*avec impatience.*) Mais tout cela ne m'explique pas...

LÉONIE, (*avec joie.*) C'est juste...il me semble que tout le monde doit savoir...et il n'y a que moi...c'est-à-dire nous deux...Voilà donc que nous galopions dans le parc avec mon oncle, quand tout à coup son cheval prend peur, la ponette en fait autant et m'emporte du côté du bois. Déjà ma jupe s'était accrochée à une branche; j'allais être arrachée de ma selle, et traînée peut-être sur la route, quand Charles.. monsieur Charles, se précipite à terre, se jette hardiment au-devant de la ponette, l'arrête d'une main, me retient de l'autre, et me dépose à moitié évanouie sur le gazon.

LA COMTESSE. Brave garçon!

LÉONIE. Et malgré cela j'étais d'une colère...

LA COMTESSE. Tu lui en voulais de te sauver?

LÉONIE. Non pas de me sauver, mais de me sauver avec si peu de respect! Imaginez-vous, ma tante, qu'il me prenait les mains pour me les réchauffer...qu'il me faisait respirer un flacon...je vous demande si un domestique doit avoir un flacon...et qu'il répétait sans

cesse comme il aurait fait pour son égale...Pauvre enfant! pauvre enfant!...Je ne pouvais pas répondre, parce que j'étais évanouie...mais j'étais très en colère en dedans. Et lorsqu'en ouvrant les yeux, je le trouvai à mes genoux ..presque aussi pâle que moi, et qu'il me tendit la main en me disant: Eh bien, chère demoiselle, comment vous trouvez-vous?...mon indignation fut telle que je répondis par un coup de crayache dont je frappai la main qu'il osait me tendre...puis je fondis en larmes...sans savoir pourquoi...

La Comtesse, (*avec un commencement d'inquiétude.*) Eh bien, après?

Léonie. Après?...Jugez de ma surprise, de ma joie, quand je le vis se relever en souriant...découvrir sa tête avec une grâce charmante, et me dire après m'avoir saluée: Que votre légitime orgueil ne s'alarme pas de ma témérité, mademoiselle; celui qui a osé tendre la main à mademoiselle de Villegontier, ce n'est pas Charles, le valet de chambre, c'est M. Henri de Flavigneul, le proscrit.

La Comtesse. Ah! le malheureux! il se perdra!

Léonie. Se perdre, parce qu'il m'a confié son secret!

La Comtesse. Qui me dit que tu sauras le garder?

Léonie. Vous croyez mon cœur capable de le trahir!...

La Comtesse. Le trahir!...Dieu me garde d'un tel soupçon!...mais c'est ta bonté même, ce sont tes craintes qui le trahiront!

Léonie, (*avec élan*). Ah! ne redoutez rien...je serai forte...il s'agit de lui![19]

La Comtesse, (*vivement*). De lui!

Léonie, (*avec abandon*). Pardonnez-moi!...Je ne puis vous cacher ce qui se passe dans mon âme...Mais pourquoi vous le cacher, à vous? Eh bien, oui, une force, une joie ineffable remplissent mon cœur tout entier...J'étais si malheureuse depuis quinze jours;[20] je ne pouvais m'expliquer à moi-même ce que je ressentais...ou plutôt je ne l'osais pas: c'était de la honte, de la colère...je me sentais entraînée vers un abîme, et cependant j'y tombais avec joie.

La Comtesse, (*avec anxiété.*) Que veux-tu dire?..

LÉONIE. Je comprends tout maintenant... Si j'étais aussi indignée contre lui...et contre moi, ma tante, c'est que je l'aimais !...

LA COMTESSE, (*avec explosion.*) Vous l'aimez !...

LÉONIE. Qu'avez-vous donc ?...

LA COMTESSE, (*froidement.*) Rien ! rien !...Vous l'aimez !...

LÉONIE. Vous semblez irritée contre moi, chère tante...

LA COMTESSE, (*de même.*) Irritée !...moi..non !.. je ne suis pas irritée...Pourquoi serais-je irritée ?

LÉONIE. Je l'ignore !...peut-être...est-ce de ma confiance trop tardive...Je vous aurais dit plus tôt mon secret si je l'avais su plus tôt !

LA COMTESSE. Qui vous reproche votre manque de confiance ?...Laissez-moi...j'ai besoin d'être seule !...

LÉONIE, (*avec douleur.*) Oh ! mais...vous m'en voulez ! ..

LA COMTESSE, (*avec impatience.*) Mais non, vous dis-je...

LÉONIE. Vous ne m'avez jamais parlé ainsi ! vous ne me dites plus...*toi !*

LA COMTESSE, (*avec émotion.*) Tu pleures ?...Pardon, chère enfant, pardon ! Si je t'ai affligée, c'est que moi-même...je souffrais ... oh ! cruellement ! ... je souffre encore...Laisse-moi seule un moment...je t'en prie !...(*Elle regarde Léonie, puis l'embrasse vivement.*) Va-t'en ! va-t'en !...

LÉONIE, (*en s'en allant.*) A la bonne heure,[21] au moins. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, (*seule.*)

Elle l'aime ! Pourquoi ne l'aimerait-elle pas ?...N'est-elle pas jeune comme lui ? riche et noble comme lui ?.. Pourquoi donc souffré-je tant de cette pensée ? Pourquoi, pendant qu'elle me parlait...ressentais-je contre elle un sentiment de colère...d'aversion, de...Non, ce n'est pas possible ! depuis quinze jours ne veillais-je

pas sur lui comme une amie...ne lui parlais-je pas comme une mère?...ce matin, ne l'ai-je pas remercié de ce qu'il m'appelait ma sœur?...Ah! malgré moi le voile tombe!...ce langage maternel n'était qu'une ruse de mon cœur pour se tromper lui même...je ne cherchais dans ces titres menteurs de sœur ou de mère qu'un prétexte, que le droit de ne lui rien cacher de ma tendresse...Ce n'est pas de l'intérêt...de l'amitié...du dévouement...c'est de l'amour!...J'aime!...(*Avec effroi.*) J'aime!...moi! et ma rivale, c'est l'enfant de mon cœur, c'est un ange de grâce, de bonté...Ah! tu n'as qu'une résolution à prendre! renferme, renferme ta folle passion dans ton cœur comme une honte, cache-la, étouffe-la!...(*Après un moment de silence.*) Je ne peux pas! Depuis que ce feu couvert a éclaté à mes propres yeux, depuis que je me suis avoué mon amour à moi-même...il croît à chaque pensée, à chaque parole!...je le sens qui m'envahit comme un flot qui monte!...(*Avec résolution.*) Eh bien! pourquoi le combattre? Léonie aime Henri, c'est vrai...mais lui, il ne l'aime pas encore...il aurait parlé, s'il l'aimait... elle me l'aurait dit s'il avait parlé...(*Avec joie.*) Il est libre! eh bien, qu'il choisisse!...Elle est bien belle déjà...on dit que je le suis encore...Qu'il prononce!.. (*Avec douleur.*) Pauvre enfant!...elle l'aime tant!... Ah Dieu! je l'aime mille fois davantage! Elle aime, elle, comme on aime à seize ans, quand on a l'avenir devant soi et que le cœur est assez riche pour guérir, se consoler, oublier et renaître!...mais à trente ans notre amour est notre vie tout entière...Allons! il faut lutter avec elle!...luttons...non pas de ruse ou perfidie féminine...non! mais de dévouement, d'affection, de charme...On dit que j'ai de l'esprit, servons-nous-en[22]...Léonie a ses seize ans, qu'elle se défende!... et si je triomphe aujourd'hui...ah! je réponds de l'avenir...je rendrai Henri si heureux que son bonheur m'absoudra du mien! (*Après un moment de silence.*) Mais triompherai-je? sais-je seulement s'il m'est permis de lutter?...qui me l'apprendra? Quand on a un grand nom, du crédit, de la fortune...ceux qui nous entourent nous disent-ils la vérité?...(*Elle prend sur*

la table à gauche un miroir.) Ma main tremble en prenant ce miroir...ce n'est pas le trouble de la coquetterie...non! c'est mon cœur qui fait trembler ma main...je ne me trouverai jamais telle que je voudrais être...ne regardons pas!...(*Après un moment d'hésitation, elle regarde, fait un sourire et dit ensuite.*) Oui...mais il en a trompé tant d'autres! (*Elle remet le miroir sur la table et aperçoit la lettre que de Grignon avait mise dessous.*) Quelle est cette lettre?... A madame la comtesse d'Autreval. .(*Regardant la signature.*) De M. de Grignon! Eh bien...lisons!... (*Au moment où elle ouvre la lettre, de Grignon paraît au fond.*

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, DE GRIGNON.

DE GRIGNON, (*au fond.*) Elle tient ma lettre!

LA COMTESSE, (*lisant.*) Qu'ai-je lu?

DE GRIGNON, (*aufond.*) Elle ne semble pas trop irritee!

LA COMTESSE, (*continuant de lire.*) Oui...oui... c'est bien le langage d'un amour vrai...l'accent de la passion...le cri du cœur!

DE GRIGNON, (*à part.*) Elle se parle à elle-même...

LA COMTESSE, (*tenant toujours la lettre.*) Il m'aime!...on peut donc m'aimer encore!...il demande ma main!...on peut donc songer à m'épouser encore!

DE GRIGNON, (*s'avancant.*) Ma foi...je me risque! (*Il fait un pas en se mettant à tousser.*)

LA COMTESSE, (*se retournant et l'apercevant.*) Est-ce vous qui avez écrit cette lettre?

DE GRIGNON. Cette lettre...celle que tout à l'heure...(*A part.*) Ah! mon Dieu!...

LA COMTESSE, (*vivement.*) Répondez...est-ce vous?

DE GRIGNON. Eh bien! oui, madame.

LA COMTESSE, (*de même.*) Et ce qu'elle contient est bien l'expression de votre pensée?

DE GRIGNON. Certainement.

LA COMTESSE. Vous m'aimez?...vous me demandez ma main?

DE GRIGNON. Et pourquoi pas ?

LA COMTESSE. Vous, à vingt-cinq ans !

DE GRIGNON. Eh ! qu'importe l'âge ! tout ce que je sais, tout ce que je peux vous dire... c'est que vous êtes jeune et belle... ce que je sais, c'est que je vous aime.

LA COMTESSE, (*avec joie.*) Vous m'aimez ?

DE GRIGNON. Et dussiez-vous ne pas me le pardonner... dussiez-vous m'en vouloir !

LA COMTESSE, (*de même.*) Vous en vouloir ! mon ami, mon véritable ami... ainsi, c'est bien certain, vous m'aimez ? vous me trouvez belle ?... Ah ! jamais paroles ne m'ont été si douces... et si vous saviez... si je pouvais vous dire...

DE GRIGNON. Ah ! je n'en demande pas tant... l'émotion... le trouble où je vous vois suffiraient à me faire perdre la raison.

(*On entend en dehors à droite le bruit d'un orchestre.*)

LA COMTESSE. Qu'est-ce que cela ?

DE GRIGNON. Ah ! mon Dieu ! j'oubliais... une surprise... une fête... la vôtre.

LA COMTESSE. Ma fête !... je n'y pensais plus.

DE GRIGNON. Mais nous y pensions, nous et votre nièce... et là, dans le grand salon, vos amis, les habitants du village... tous vos gens...

LA COMTESSE. Mes gens !

DE GRIGNON. Bal champêtre et concert.

LA COMTESSE. Un bal ! un concert !... (*A part.*) Il sera là. (*Haut.*) Oh ! merci, mon ami, venez, venez, nous danserons...

DE GRIGNON. Oui, madame.

LA COMTESSE. Nous chanterons...

DE GRIGNON. Oui, madame.

LA COMTESSE. Pour eux !... avec eux !...

DE GRIGNON. Oui, madame.

LA COMTESSE, (*à part.*) Il sera là !... il nous entendra... il nous jugera... (*A de Grignon.*) Venez, mon ami, je suis si heureuse.

DE GRIGNON. Et moi donc !

LA COMTESSE. Venez, venez ! (*Ils sortent par la porte à droite.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

(Même décor.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DE GRIGNON, *sortant de l'appartement à droite, puis* MONTRICHARD, *entrant par le fond.*

DE GRIGNON. C'est étonnant!.... depuis l'aveu qu'elle m'a fait, elle ne me regarde plus!... Et pourtant ...quand je me rappelle son trouble de ce matin, sa physionomie...tout me dit que je suis aimé...tout... excepté elle!...Ah! c'est qu'une lettre passionnée... des paroles brûlantes ne suffisent pas pour la connaissance de mon amour...il faudrait des preuves réelles ...des actions...(*Remontant le théâtre et voyant M. de Montrichard qui entre précédé d'un maréchal des logis de dragons, auquel il parle bas.*) Quel est cet étranger?

MONTRICHARD, (*au dragon.*) Que mes ordres soient exécutés de point en point! Rien de plus, rien de moins! ...vous entendez.

LE DRAGON, (*saluant et se retirant.*) Oui, monsieur le préfet.

MONTRICHARD, (*s'avançant et saluant de Grignon.*) Madame la comtesse d'Autreval, monsieur?

DE GRIGNON. Elle est au salon, environnée de tous ses amis, dont elle reçoit les bouquets...C'est sa fête[23] ...mais dès qu'elle saura que M. le préfet du département...

MONTRICHARD. Vous me conaissez, monsieur?

DE GRIGNON. Je viens d'entendre prononcer votre nom, (*Faisant quelques pas vers le salon.*) et je vais...

MONTRICHARD. Ne vous dérangez pas, de grâce! rien ne me presse! Quand on est porteur de fâcheuses nouvelles...

DE GRIGNON. Ah! mon Dieu!

MONTRICHARD. La comtesse, que je connais depuis longtemps, a toujours été parfaite pour moi, et, dernièrement encore, le ministre ne m'a pas laissé ignorer qu'elle avait parlé en ma faveur.

De Grignon. Elle est fort bien en cour! et je conçois qu'il vous soit pénible...

Montrichard. Pour la première visite que je lui fais...

De Grignon. De lui apporter une mauvaise nouvelle.

Montrichard, (*froidement.*) Plusieurs, monsieur.

De Grignon, (*effrayé.*) Et lesquelles?

Montrichard. Lesquelles?...mais d'abord une qui est assez grave, le feu vient de prendre à l'une des fermes de madame la comtesse.

De Grignon. Vous en êtes sûr?

Montrichard. Nous l'avons aperçu de la grande route où nous passions, et comme je ne pouvais détacher aucun des gens de mon escorte...pour des motifs sérieux...

De Grignon. Ah!

Montrichard. Oui, fort sérieux! J'ai dirigé sur la ferme tous les paysans que j'ai rencontrés sur mon chemin, ordonnant qu'on m'envoyât au plus tôt des nouvelles de l'incendie. (*Il remonte le théâtre.*)

De Grignon, *sur le devant du théâtre.* Un incendie!...quelle belle occasion d'héroïsme!...Si j'y allais! ...Quel effet sur la comtesse, quand elle demandera où donc est M. de Grignon? et qu'on lui répondra il est au feu...pour vous...pour vous, comtesse!...(*A Montrichard.*) Monsieur, cette ferme est-elle loin d'ici?...

Montrichard. A une demi-lieue à peine, et si l'on pouvait y envoyer une pompe à incendie...

De Grignon, (*avec chaleur.*) Une pompe!...j'y vais moi-même...Il y en a une à la ville voisine, et je cours...

Montrichard. Très-bien, monsieur, très-bien!... Mais attendez...on ne vous la confierait peut-être pas sans un ordre de moi, et si vous le permettez...

De Grignon. Si je le permets!...

(*Montrichard se met à la table de gauche et cherche autour de lui ce qu'il faut pour écrire; ne le trouvant pas, il tire un carnet de sa poche et trace quelques lignes au crayon.*)

De Grignon, (*se promenant pendant ce temps avec agitation.*) Est-il un plus beau rôle que celui de sauveur dans un incendie!...marcher sur des poutres enflammées!...disparaître au milieu des tourbillons de fumée et de feu .au moment le plus terrible...quand la toiture va s'écrouler...Voir tout à coup à une fenêtre un vieillard, une femme qui tend vers vous les bras, en s'écriant: Sauvez-moi! sauvez-moi!...Alors, s'élancer au milieu des cris de la foule: Vous allez vous perdre!...N'importe!...C'est une mort certaine!...N'importe!...(*S'interrompant et s'adressant à Montrichard.*) Le fermier a-t-il des enfants?...

Montrichard, (*écrivant toujours.*) Trois...je crois...

De Grignon, (*avec joie.*) Trois enfants...quel bonheur...(*A Montrichard.*) En bas âge?...

Montrichard, (*écrivant toujours.*) Oui...

De Grignon, *à part.*) Tant mieux! c'est plus facile à sauver!...Puis, rendre trois enfants à leur mère!... Et comme la comtesse me recevra, quand je reviendrai escorté par tous les hommes de la ferme...porté sur un brancard de feuillages...les vêtements brûlés...le visage noirci...Ah! ma tête s'exalte...Donnez...donnez, monsieur!...J'y vais...j'y cours!

Montrichard, (*lui remettant le billet.*) A merveille!...(*A part.*) Quel enthousiasme dans ce jeune homme!...(*A de Grignon, qui a fait un pas pour s'éloigner.*) Veuillez en même temps vous informer de ce pauvre garçon de ferme que nous avons rencontré sur la route, et qu'on rapportait blessé du lieu de l'incendie.

De Grignon, (*commençant à avoir peur.*) Ah!... ah!...blessé!...légèrement, sans doute...

Montrichard. Hélas! non...la peau lui tombait du visage comme s'il avait été brûlé vif...

De Grignon. Ah!...la peau...lui...tombait...

Montrichard. Le plus dangereux...c'est une poutre qui lui a enfoncé trois côtes...

De Grignon. Enfoncé trois côtes!...voyez vous cela!...En voulant porter secours?...

MONTRICHARD. Oui, monsieur. Mais partez, partez!...

DE GRIGNON, (*immobile et restant sur place.*) Oui... monsieur...le temps de faire seller un cheval...par mon domestique...qui en même temps pourrait bien y aller lui-même...car enfin...cela le regarde... dès qu'il s'agit de porter une lettre...il s'en acquittera mieux que moi...il ira plus vite...

UN BRIGADIER DE GENDARMERIE[24] (*entre dans ce moment, et s'adressant à M. de Montrichard.*) Monsieur le préfet, un exprès arrive, annonçant que le feu est éteint!

MONTRICHARD. Tant mieux!

DE GRIGNON, (*vivement.*) Éteint!...Quelle fatalité!...au moment où j'y allais! (*A Montrichard.*) Car j'y allais, vous l'avez vu, je partais...

LE BRIGADIER, (*bas à Montrichard.*) Le sous-lieutenant a placé à l'extérieur tous nos hommes, comme vous l'aviez indiqué...mais il a de nouveaux renseignements dont il voudrait faire part à monsieur le préfet.

MONTRICHARD, (*à part*). Très-bien...Je tiens à les connaître et à les vérifier avant de voir la comtesse... (*Haut à de Grignon.*) Veuillez, monsieur, ne pas parler de mon arrivée à madame d'Autreval, car un devoir imprévu m'oblige à vous quitter; mais je reviens à l'instant. (*Il sort.*)

DE GRIGNON, (*se promenant avec agitation.*) Malédiction!... Il n'y eut jamais une occasion pareille!... un incendie que j'aurais trouvé éteint! de l'héroïsme et pas de danger! Ah! si jamais j'en rencontre un autre! ... Voici la comtesse!... Toujours rêveuse, comme ce matin... Mais est-ce à moi qu'elle pense?... (*S'approchant d'elle.*) Madame...

SCÈNE II.

DE GRIGNON, LA COMTESSE (*sortant de l'appartement à droite.*

LA COMTESSE, (*distraite.*) Ah! c'est vous, mon cher de Grignon!...

De Grignon, (*à part.*) Elle a dit mon cher de Grignon!...

La Comtesse, (*qui a l'air préoccupé et regarde dans la salle de bal.*) Eh! pourquoi donc n'êtes-vous pas dans la salle de bal? Un bal champêtre au milieu du salon: le château et la ferme... grands seigneurs et femmes de chambre.

De Grignon. J'étais ici... m'occupant de vos intérêts... Une de vos fermes où le feu avait pris... mais il est éteint, par malheur pour moi....

La Comtesse, (*distraite.*) Comment cela?

De Grignon, (*avec chaleur.*) J'aurais été si heureux de m'exposer pour vous!... car, sachez-le bien, je vous aime plus que moi-même...plus que me vie.

La Comtesse, (*riant, mais rêveuse.*) C'est beaucoup!

De Grignon. Vous en doutez?

La Comtesse. Vous m'aimez bien, je le crois; mais plus que la vie... non!.. Vous n'assistiez seulement pas à notre concert.

De Grignon, (*avec enthousiasme.*) J'y étais madame! j'ai entendu votre admirable duo avec votre nièce... Quel enthousiasme général!... vos gens eux-mêmes, qui écoutaient de l'antichambre... étaient ravis... transportés... un surtout... votre nouveau domestique...

La Comtesse, (*vivement.*) Charles...

De Grignon. Oui, Charles... il criait brava[25] encore plus fort que moi...

La Comtesse, (*avec affectation.*) Ah! ce cher de Grignon, que j'accusais... que je méconnaissais!...

De Grignon, (*à part.*) Je l'ai ramenée enfin au même point que ce matin.

La Comtesse. Ainsi, vous et Charles, vous m'applaudissiez?...

De Grignon, (*apercevant Henri qui entre par le fond.* Mais certainement... Et tenez, il pourrait vous le dire lui-même, car le voici qui vient de ce côté...

La Comtesse, (à *part.*) Lui!... (*Vivement*, à *de Grignon.*) Mon ami... j'ai eu des torts avec vous...

je veux les réparer... Allez m'attendre dans le salon, et nous ouvrirons le bal ensemble...

De Grignon, (*avec ivresse.*) J'y cours... madame...j'y cours! (*S'éloignant par la droite.*) Cela va bien! cela va bien!

SCÈNE III.

La Comtesse, *puis* Henri.

Henri. C'est vous, enfin, comtesse; je vous cherchais de tous côtés...

La Comtesse, (*émue.*) Et pourqnoi donc, Henri?

Henri, (*avec exaltation.*) Pourquoi? pour vous dire tout ce que j'ai dans l'âme! le dire si je le puis .. car comment exprimer ce que j'ai ressenti... puisque personne n'a jamais vu ce que je viens de voir... n'a jamais entendu ce que je viens d'entendre!...

La Comtesse, (*souriant, mais émue.*) Quel enthousiasme! et qui donc a pu le causer?

Henri. Qui? vous et elle!...

La Comtesse. Comment?

Henri. Elle et vous!... vous deux, que je ne veux plus séparer dans ma pensée; vous deux, qui venez de m'apparaître unies, confondues... comme deux sœurs!

La Comtesse, (*riant.*) Ou comme deux roses sur la même tige... ou comme deux étoiles dans la même constellation... Mais cependant, avouez-le, la rose cadette était la plus belle!

Henri. Comment vous le dire, puisque je ne le sais pas moi-même? Aucune n'était la plus belle... car elles s'embellissaient l'une l'autre, car le front pur et angélique de la plus jeune faisait ressortir le front poétique et brillant de l'aînée!... Vous souriez... que serait-ce donc... si je vous racontais mes impressions pendant le duo que vous avez chanté ensemble...

La Comtesse, (*gaiement.*) Racontez... racontez... je suis curieuse de voir comment vous sortirez de cet embarras...

Henri, (*gaiement.*) Je n'en sortirai pas... et mon bonheur est dans cet embarras même...

La Comtesse. C'est fort original ![26]

Henri. Grâce à ma bienheureuse livrée, j'étais mêlé à vos fermiers et à vos gens... Eh bien !... à peine vos premières notes entendues, car c'était vous qui commenciez, à peine votre belle voix touchante eut-elle attaqué ce cantabile admirable, que des larmes coulèrent de tous les yeux...

La Comtesse. Prenez garde !... vous allez être infidèle à la seconde étoile !...

Henri. Vos railleries ne m'arrêteront pas... Ces intelligences incultes... ces oreilles grossières devenaient fines et délicates en vous écoutant... elles ne se rendaient compte de rien, et cependant elles comprenaient tout !...

La Comtesse. Et Léonie ?...

Henri. Elle parut à son tour... et, je vous l'avoue, quand elle commença, une sorte de pitié me saisit pour elle...Pauvre enfant !... me dis-je... comme elle va paraître gauche et inexpérimentée !...

La Comtesse, (*avec plus de vivacité.*) Eh bien ?..

Henri. Eh bien, j'avais raison !... Son inexpérience se trahissait dans chaque note... mais je ne sais comment cette inexpérience avait un charme que je ne puis rendre !...

La Comtesse. Ah !...

Henri. On ne pouvait s'empêcher de sourire en entendant cette voix enfantine après la vôtre... et cependant, ce contraste même lui prêtait quelque chose de naïf... de frais...

La Comtesse. Prenez garde !... voici la première étoile qui pâlit à son tour...

Henri, (*avec chaleur.*) Non !... non !... car les voici toutes deux réunies ! car l'ensemble du duo commence, car votre voix émouvante et passionnée se mêle à son chant timide et pur... Oh ! alors.. alors !.. il sortit de ce mélange je ne sais quelle impression qui tenait de l'enchantement. Ce n'étaient plus seulement vos deux voix qui se confondaient, c'étaient vos deux personnes... vous ne formiez plus qu'un seul être ! charmant... complet... représentant à la fois la jeune fille et la femme, tout semblable enfin à un rameau de cet

arbre fortuné qui croît sous le ciel de Naples, et porte sur une même branche et des fleurs et des fruits !

LA COMTESSE, (*à part.*) J'espère !

HENRI, (*poussant un cri.*) Ah ! mon Dieu !

LA COMTESSE. Qu'avez-vous ?

HENRI. Une contredanse que j'ai promise.

LA COMTESSE. A qui ?

HENRI. A Catherine, votre fermière, vis-à-vis mademoiselle Léonie, votre nièce, contredanse que j'oubliais près de vous.

LA COMTESSE, (*avec joie.*) Est-il possible !

HENRI. Heureusement l'orchestre n'a pas encore donné le signal... et je cours...

LA COMTESSE. Oui, mon ami... il ne faut pas faire attendre... madame Catherine la fermière... Allez !...allez !...

(*Pendant qu'Henri sort par la porte de droite, après avoir baisé la main de la comtesse qui le suit des yeux, Léonie entre doucement par la porte du fond, et s'approchant de la comtesse.*)

LÉONIE. Ma tante !...

LA COMTESSE. Toi ! Je te croyais invitée pour cette contredanse...

LÉONIE. Oui.

LA COMTESSE. Eh bien ! tu n'y vas pas ?

LÉONIE. C'est qu'auparavant j'aurais un conseil à vous demander.

LA COMTESSE. Comment ?...

LÉONIE. Je vais vous dire... Pendant que je chantais... j'ai vu des larmes dans ses yeux...à lui ! et c'est déjà un bon commencement... Cela prouve que je ne lui déplais pas... n'est-ce pas, ma tante ?

LA COMTESSE. Sans doute...

LÉONIE. Mais c'est qu'il m'a priée de lui faire vis-à-vis, et j'ai une grande peur que ma danse ne vienne détruire le bon effet de mon chant...j'ai envie de ne pas danser.

LA COMTESSE. Y penses-tu ?

LÉONIE. J'ai tant de défauts en dansant... Hier encore, vous me le disiez vous-même... trop de raideur dans les bras...les épaules pas assez effacées[27]...

La Comtesse, (*avec franchise.*) Et malgré cela tu étais charmante.

Léonie, (*vivement.*) Vraiment?...

La Comtesse, (*s'oubliant.*) Que trop!

Léonie. Ah! tant mieux! (*Avec contentement.*) Je vais danser, ma tante, je vais danser; (*Gaiement.*) et puis je tâcherai de me corriger... et la première fois que je danserai avec lui... ce qui ne tardera pas, je l'espère... (*S'arrêtant.*)

La Comtesse. Eh bien!...qui te retient?...

Léonie. Un autre conseil que j'aurais encore à vous demander... un conseil... pour lui plaire... (*Elle regarde autour d'elle avec inquiétude.*) Nous avons le temps encore...

La Comtesse, (*à part.*) Moi, lui apprendre?... Eh bien oui! Si Henri me choisit après cela... c'est bien moi qu'il aimera.

Léonie, (*à demi-voix.*) C'est pour ma coiffure... Si je plaçais comme vous, quelque ornement dans mes cheveux... une fleur... ou plutôt... (*Montrant un bracelet.*) ce bracelet des perles.

La Comtesse, (*vivement.*) Enfant! qui ne sais pas que la plus belle couronne de la jeunesse, c'est la jeunesse elle-même, et qu'en voulant parer un front de seize ans, on le dépare...

Léonie. Eh bien... je ne mettrai rien... Merci, ma tante... adieu, ma tante!... (*Elle fait un pas pour s'éloigner.*) Ah! j'oubliais... S'il me parle en dansant.. que lui dirai-je?... j'ai peur de rester court, et de lui paraître sotte par mon silence... Ah! ma tante, conseillez-moi; donnez-moi un sujet de conversation..

La Comtesse. Moi!

Léonie. Vous avez tant d'esprit, et votre esprit lui plaît tant!

La Comtesse, (*vivement.*) Il te l'a dit?

Léonie. Pendant plus d'un quart d'heure; ainsi il me semble que des paroles inspirées par vous garderaient quelque chose de votre grâce à ses yeux...

La Comtesse, (*à part.*) Quelle singulière pensée lui vient là?

Léonie, (*vivement.*) J'y suis! oui... oui... voilà

mon sujet!... je suis certaine de lui plair ...je parlerai...

La Comtesse. De quoi?...

Léonie. De vous!... Sur ce chapitre-là, je réponds de mon éloquence!

La Comtesse, (*avec effusion.*) Ah! bonne et tendre nature... je veux...

Léonie. J'entends la voix de monsieur Henri...

La Comtesse. Henri!... (*A part.*) Quand il est là je ne vois plus que lui!

Léonie. Il m'attend... il me semble qu'il m'appelle ... Adieu, ma tante... adieu!... (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE IV.

La Comtesse, (*seule, regardant dans la salle du bal.*)

Elle le rejoint... la contredanse commence... il est vis-à-vis d'elle... comme il la regarde!... Il oublie que c'est à lui de danser. — Ils traversent... il lui donne la main... Mais que vois-je?... elle pâlit... la consternation se peint sur son visage? Que dis-je? sur tous les visages! Henri s'élance dans la cour, et Léonie revient éperdue...

SCÈNE V.

La Comtesse, Léonie (*rentrant.*)

La Comtesse. Qu'as-tu? au nom du ciel, qu'as-tu?

Léonie, (*éperdue.*) Des soldats... des dragons...

La Comtesse. Des soldats!

Léonie. Ils entourent le château, et des gendarmes viennent d'entrer dans la cour.

La Comtesse. Ciel!

Léonie. Ils viennent l'arrêter!

La Comtesse. C'est impossible! venir l'arrêter chez moi, comtesse D'Autreval!... c'est impossible, te dis-je. Du calme! du calme!

Léonie. Du calme!... vous pouvez en avoir vous, ma tante... vous ne l'aimez pas!

La Comtesse. Tu crois? (*A part.*) Oh! s'il est en péril, il verra bien laquelle de nous deux l'aime le plus!

(*Apercevant Henri qui entre et courant à lui.*)

SCÈNE VI.

Les Précédents, Henri (*entrant par le fond.*)

La Comtesse, (*l'apercevant.*) Eh bien?

Henri, (*gaiement.*) Eh bien?... ce sont effectivement des dragons qui me cherchent, de vrais dragons.

La Comtesse. Qui vous l'a appris?

Henri. L'officier lui-même, que j'ai interrogé adroitement.

Léonie. Comment avez-vous osé?...

Henri, (*gaiement.*) Il me semble que cela m'intéresse assez pour que je m'en informe...

La Comtesse. Mais, enfin, que vous a-t-il dit?

Henri. Qu'il venait pour arrêter M. Henri de Flavigneul... C'est assez clair, ce me semble.

Léonie. Perdu!

Henri. Est-ce que le malheur peut m'atteindre entre vous deux?...

La Comtesse. Il dit vrai; à nous deux de le sauver!

Henri. Permettez! à nous trois... car je demande aussi à en être. Voyons... cherchons quelque bon déguisement, bien original. .

La Comtesse. Toujours du roman!...

Henri. En connaissez-vous un plus charmant?... (*A la comtesse.*) Ne me grondez pas; je me mets sous vos ordres.

La Comtesse. Sachons d'abord quels sont nos ennemis...

Henri. Oui, mon général...

La Comtesse. Comment se nomme l'officier des dragons?

Henri. Je l'ignore, mon général, mais il est accompagné du nouveau préfet, le terrible baron de Montrichard...

Léonie, (*éperdue.*) Terrible!..oh! je meurs d'épouvante!

La Comtesse, (*passant près d'elle.*) Mais ne pleure donc pas ainsi, malheureuse enfant !

Léonie. Je ne peux pas m'en défendre ![28]

La Comtesse. Eh ! crois-tu donc que la frayeur ne m'oppresse pas comme toi ? mais je pense à lui, et ma douleur même me donne du courage...

Henri, (*à la comtesse qui remonte vers le fond.*) Qu'elle est belle !

Léonie, (*essuyant ses yeux, mais pleurant toujours.* Oui ma tante... oui !... je vais essayer...

Henri, (*à Léonie.*) Qu'elle est touchante !... Ah ! mon danger, je te bénis !... (*A la comtesse.*) Fâchez-vous... accusez-moi... je dirai toujours... ô mon danger, je te bénis !... Sans lui, vous verrais-je toutes deux à mes côtés, me plaignant, me défendant... Ah ! vienne la sentence elle-même... je ne la regretterai pas... puisque, grâce à elle, je puis vous inspirer... (*A Léonie.*) à vous tant de terreur... (*A la comtesse.*) à vous, tant de courage !

La Comtesse. Vous êtes insupportable avec vos madrigaux... pensons au baron... S'il ose venir ici, c'est qu'il sait tout... c'est qu'on nous a trahis...

Henri, (*avec insouciance.*) Eh ! qui donc ?... est-ce que ma tête est mise à prix ? est-ce que ma capture vaut une trahison ?

La Comtesse. Il y a des gens qui trahissent pour rien.

Henri, (*souriant.*) Il y a donc encore du désintéressement !...

La Comtesse. Taisez-vous ? on vient.

SCÈNE VII.

Les Précédents, un Domestique.

Le Domestique. Monsieur le baron de Montrichard, qui s'est déjà présenté chez madame la comtesse, fait demander si elle veut bien lui faire l'honneur de le recevoir ?

La Comtesse. Certainement, avec plaisir. (*Le domestique sort.*) Le baron !... et rien de décidé encore !

LÉONIE, (*à Henri.*) Fuyez, monsieur, fuyez.

LA COMTESSE. Au contraire!...qu'il reste!

HENRI. Vous avez une idée?

LA COMTESSE. Non pas encore! mais il faut que vous restiez! que M. de Montrichard vous voie... vous voie comme domestique. On soupçonne plus difficilement ceux qu'on a vus d'abord sans les soupçonner...

HENRI. Comme c'est vrai!

LÉONIE. Que vous êtes heureuse, ma tante, d'avoir tant de présence d'esprit!... comment faites-vous donc?

LA COMTESSE, (*avec force.*) Je meurs d'angoisse, ma fille! Allons, éloigne-toi... il faut que je sois seule avec le baron...

HENRI. Seule?.. oh! non pas!.. je veux savoir ce que vous lui direz...

LA COMTESSE. Vous... bien entendu... (*A Léonie.*) Va!... (*Léonie sort.*)

LE DOMESTIQUE, (*annonçant.*) Monsieur le baron de Montrichard!

HENRI, (*à part.*) C'est original!

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, HENRI, (*se tenant au fond à l'écart,*) MONTRICHARD.

LA COMTESSE, (*allant vivement à Montrichard.*) Ah!... monsieur le baron... que je suis heureuse de vous voir!...

MONTRICHARD. Je venais d'abord, madame, vous adresser mes remerciements...

LA COMTESSE. Pour votre préfecture? eh bien, je les mérite; vous aviez, un adversaire redoutable... ... mais j'ai tant cabalé... tant intrigué... car vous m'avez fait faire des choses dont je rougis... que j'ai fini par l'emporter...

MONTRICHARD. Que de grâces à vous rendre, madame!... Et qui donc a pu me valoir un si honorable patronage?

LA COMTESSE. Votre mérite, d'abord! oh! je vous connais de plus longue date que vous ne le croyez...

nous avons fait la guerre l'un contre l'autre, en Vendée...

MONTRICHARD. Et vous m'avez protégé, quoique ennemi ?

LA COMTESSE. Mieux encore... à titre d'ennemi.. Je vous conterai cela un de ces jours.. car vous me restez... Charles... (*Henri ne répond pas.*) Charles.. délivrez M. le baron de son chapeau... (*Mouvement du baron.*) oh ! je le veux !... (*A Henri.*)..Charles.. allez chercher des rafraîchissements pour monsieur le baron.. (*Henri sort en riant.*)

MONTRICHARD. Vous me comblez...

LA COMTESSE. Oui... je veux vous rendre la reconnaissance très-difficile ![29]

MONTRICHARD. Vraiment, madame !... eh bien, jugez de ma joie, je crois que je viens de trouver le moyen de m'acquitter vis-à-vis de vous !

LA COMTESSE. Vous commencez déjà... (*Mouvement de surprise du baron.*) en me donnant le plaisir de vous recevoir...

MONTRICHARD. Je ferai mieux encore... je viens vous offrir à vous, madame, qui êtes si dévouée à la bonne cause, l'occasion de rendre un signalé service à Sa Majesté !

LA COMTESSE. Donnez-moi la main, baron ; voilà le mot d'un vrai royaliste ! et ce service, c'est...

MONTRICHARD. De faire arrêter le chef de la grande conspiration bonapartiste...

LA COMTESSE. Bravo !... Ce chef est donc un homme important... connu...

MONTRICHARD. Connu ?... oui ! du moins de vous, à ce que je crois, madame la comtesse.

LA COMTESSE, (*riant.*) De moi... je connais un conspirateur !... Ah ! le nom de ce traître, qui m'a trompée ?...

MONTRICHARD. M. Henri de Flavigneul !...

LA COMTESSE, (*avec bonhomie.*) M. de Flavigneul !... ce tout jeune homme, qui a l'air si doux... oh ! je n'aurais jamais cru cela de lui !... je l'ai vu en effet quelquefois chez sa mère... mais c'en est fait ! (*Riant.*), je dis comme le farouche Horace : Il est bo-

napartiste, je ne le connais plus![30] je crois que je fais le vers un peu long, mais Corneille me le pardonera... Ah! ça, mais où est-il ce M. de Flavigneul?

MONTRICHARD. Il se cache.

LA COMTESSE. Il se cache!

MONTRICHARD. Dans un château...

LA COMTESSE. Voisin?

MONTRICHARD. Très-voisin...

LA COMTESSE. Où vous allez le surprendre...

MONTRICHARD. Voilà le difficile!.. et il me faudrait votre aide pour cela, madame...

LA COMTESSE. Mon aide!...

MONTRICHARD. Oui! Imaginez-vous que ce château appartient à une femme du plus haut rang, du plus pur royalisme... une femme d'esprit, de cœur, et de plus ma bienfaitrice...

LA COMTESSE, (*ironiquement.*) Comme moi?...

MONTRICHARD. Précisément... Vous concevez mon embarras... pour lui dire d'abord, que je la soupçonne, puis, que je viens faire chez elle une invasion domiciliaire... et ma foi, madame, je vous l'avouerai... j'ai compté sur vous pour la prévenir.

LA COMTESSE, (*éclatant de rire.*) Ah! la bonne folie!... Ainsi vous croyez que moi!... je recèle un conspirateur...

MONTRICHARD. Hélas!..je ne le crois pas; j'en suis sûr!

LA COMTESSE. Et c'est pour cela que vous avez amené tout cet attirail de dragons? que vous avez déployé ce luxe de gendarmerie?

MONTRICHARD. Mon Dieu, oui! et je ne m'éloignerai qu'après avoir arrêté l'ennemi du roi... Il faut bien que je vous prouve ma reconnaissance, comtesse...

LA COMTESSE, (*changeant de ton,*) Eh bien... moi, monsieur le baron, je vous prouverai comment une femme offensée se venge!

MONTRICHARD. Vous venger...

LA COMTESSE. D'un procédé inqualifiable[31]...d'une sanglante injure pour une fervente royaliste comme moi... (*Allant au canapé.*) Veuillez vous asseoir, baron...asseyez-vous... et écoutez-moi!...

HENRI, (*se rapprochant pour écouter, et à part.*) Qu'est-ce qu'elle va lui dire?

LA COMTESSE, (*à Henri.*) Qu'est-ce que vous faites là?... vous écoutez, je crois... achevez donc votre service! (*A Montrichard.*) Vous rappelez-vous, monsieur le baron, qu'il y a, hélas!... dix-huit ans, un jeune magistrat plein de talent et de zèle, fut envoyé au château de Kermadio, pour y arrêter trois chefs vendéens..[32]

MONTRICHARD. Si je me le rappelle, madame, ce magistrat? c'était moi!

LA COMTESSE, (*avec moquerie.*) Vous!... vous étiez alors procureur de la république, ce me semble...

MONTRICHARD. Vous croyez?...

LA COMTESSE. J'en suis sûre.

MONTRICHARD. C'est possible.

LA COMTESSE. Or donc, puisque c'était vous, monsieur le baron, vous souvenez-vous qu'une petite fille de treize ou quatorze ans?...

MONTRICHARD. Fit évader les trois chefs vendéens à ma barbe,[33] et avec une adresse...

LA COMTESSE. Épargnez ma modestie, monsieur le baron; cette petite fille, c'était moi!

MONTRICHARD. Vous?... madame?...

LA COMTESSE. Douze ans après, en Normandie... où vous étiez je crois fonctionnaire sous l'empire...

MONTRICHARD, (*avec embarras.*) Madame!...

LA COMTESSE. Eh! mon Dieu! qui n'a pas été fonctionnaire sous l'empire!... Vous rappelez-vous ces compagnons du général Moreau qui allèrent rejoindre une frégate anglaise...

MONTRICHARD. Sous prétexte d'un déjeuner, d'une promenade en rade!...

LA COMTESSE. Où je vous avais invité... Ne vous fâchez pas... Vous voyez, comme je vous le disais, que nous avons déjà combattu l'un contre l'autre sur terre et sur mer... aujourd'hui, nous voici de nouveau en presence, vous, cherchant toujours, moi, cachant encore, du moins à ce que vous croyez... Rien de changé à la situation, sinon que vous êtes aujourd'hui préfet de la royauté. Mais ce n'est là qu'un détail. Eh bien! ba-

ron, suivez mon raisonnement... ou M. de Flavigneul est ici, ou il n'y est pas!

MONTRICHARD. Il y est, madame!

LA COMTESSE. A moins qu'il n'y soit pas.

MONTRICHARD. Il y est!

LA COMTESSE. Décidément?... Eh bien! vous savez comme je cache, cherchez?... (*Elle se lève.*)

MONTRICHARD. (*Il se lève.*) Vous verrez comme je cherche...cachez!... Ah! madame la comtesse, vous me prenez pour le novice de 98, ou pour l'écolier de 1804, mais j'étais jeune alors, je ne le suis plus!

LA COMTESSE. Hélas!... je le suis moins!

MONTRICHARD. L'ardent et crédule jeune homme est devenu homme!

LA COMTESSE. Et la jeune fille est devenue femme! Ah! monsieur le baron, vous venez m'attaquer... chez moi! dans mon château! Pauvre préfet! quelle vie vous allez mener! je ris d'avance de toutes les fausses alertes que je vais vous donner. Vous serez en plein sommeil!... debout! le proscrit vient d'être aperçu dans une mansarde. Vous serez assis devant une bonne table, car vous êtes fort gourmet, je me le rappelle.. à cheval! M. de Flavigneul est dans la forêt... Allons, parcourez le château, fouillez, interrogez... et surtout de la défiance? défiez-vous de mes larmes! défiez-vous de mon sourire!... quand je parais joyeuse, pensez que je suis inquiète... à moins que je ne prévoie cette prévoyance, et que je ne veuille la déconcerter par un double calcul... ah! ah! ah!

HENRI, (*à part.*) Par le ciel, cette femme est ravissante!

LA COMTESSE, (*à Henri.*) Servez des rafraîchissements à M. le baron... Prenez des forces, baron... prenez... vous en aurez besoin... (*Voyant qu'Henri rit encore et n'apporte rien.*) Eh bien! que faites-vous là avec vos bras pendants et votre mine bêtement réjouie... Servez donc?... (*A Montrichard en s'en allant.*) Adieu! baron... ou plutôt au revoir!... car si vous devez rester ici jusqu'à capture faite... vous voilà chez moi en semestre... (*Lui faisant la révérence.*) ce dont je me félicite de tout mon cœur... Adieu! baron, adieu! (*Elle sort par la porte du fond.*)

SCÈNE IX.

HENRI, MONTRICHARD.

MONTRICHARD (*se promenant pendant qu'Henri le suit en tenant un plateau de rafraîchissements.* Démon de femme! voilà le doute qui commence à me prendre... on m'a trompé peut-être... M. de Flavigneul n'est pas ici...

HENRI, (*le suivant,*) Monsieur le baron désire-t-il?

MONTRICHARD, (*se promenant toujours.*) Tout à l'heure!... S'il y était... la comtesse aurait-elle ce ton insultant et railleur?

HENRI, (*lui offrant toujours à boire.*) Monsieur le baron...

MONTRICHARD. Tout à l'heure, vous dis-je!... (*A lui-même.*) Mais s'il n'y est pas...mon expédition va me couvrir de ridicule... sans compter que le crédit de la comtesse est considérable et qu'elle peut me perdre... Si je repartais?... oui, mais il est ici! si une heure après mon départ la comtesse fait passer la frontière à M. de Flavigneul, me voilà perdu de réputation... Ah! j'en ai la tête toute en feu!

HENRI. Si monsieur le baron voulait des rafraîchissements?

MONTRICHARD. Va-t'en.

HENRI. Oui, monsieur le baron!

MONTRICHARD. Attends... Quelle idée!...oui! (*A Henri.*) Venez ici et regardez-moi? (*Il boit. Après l'avoir examiné.*) Vous ne me semblez pas aussi niais que vous voulez le paraître...

HENRI. Monsieur le baron est bien bon!

MONTRICHARD. L'air vif, l'air fin...

HENRI, (*à part.*) Où veut-il en venir?

MONTRICHARD, (*après un moment de silence.*) Votre maîtresse vous a bien maltraité tout à l'heure...

HENRI. Oui, monsieur le baron.

MONTRICHARD. Est-ce qu'elle vous soumet souvent à ce régime-là?

HENRI. Tous les jours, monsieur le baron.

MONTRICHARD. Et combien vous donne-t-elle de

surcroît de gages, pour ce supplément de mauvaise humeur ?

HENRI. Rien du tout, monsieur le baron.

MONTRICHARD. Ainsi mal mené et mal payé ? (*Changeant de ton.*) Mon garçon, veux-tu gagner vingt-cinq louis ?

HENRI. Moi, monsieur le baron, comment ?

MONTRICHARD. Le voici !... (*Mystérieusement.*) M. Henri de Flavigneul doit être caché dans ce château.

HENRI. Ah !

MONTRICHARD. Si tu peux le découvrir et me le montrer... je te donne vingt-cinq louis.

HENRI, (*riant.*) Rien que pour vous le montrer? monsieur le baron...

MONTRICHARD. Pourquoi ris-tu ?

HENRI. C'est que c'est de l'argent gagné !

MONTRICHARD. Est-ce que tu sais quelque chose ?

HENRI. Un peu, pas encore beaucoup, mais c'est égal !... ou je me trompe fort ou je vous le montrerai..

MONTRICHARD. Bravo !... tiens, voilà un louis d'avance !

HENRI. Merci, monsieur le baron.

MONTRICHARD. Et maintenant va-t'en, de peur qu'on ne nous soupçonne de connivence... la comtesse est si fine !...

HENRI. Oui, mousieur le baron... (*Revenant.*) Monsieur le baron ?... si je tâchais de me faire attacher par madame à votre service, nous pourrions plus facilement nous parler...

MONTRICHARD. Très-bien !... je vois que je ne me suis pas trompé en te choisissant...

HENRI. Merci, monsieur le baron. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

MONTRICHARD, (*seul.*)

Et d'un allié dans la place ![34] ce n'est pas maladroit ce que j'ai fait là... cela vous apprendra à gronder vos gens devant moi, madame la comtesse... Mais, voyons ? il n'est pas de citadelle, si forte qu'elle soit, qui n'ait un

côté faible, et vous n'êtes pas ici, madame, la seule que l'on puisse attaquer... (*Tirant un portefeuille*) Quels sont les habitants de château?... (*Lisant.*) M. de Kermadio, frère de la comtesse, personnage muet; M. de Grignon... ce doit être un parent de M. de Grignon, le président de la cour prévôtale, un homme de notre bord..il pourra m'être utile... (*Continuant de lire.*) Ah! arrêtons-nous là?... Mademoiselle Léonie de Villegontier... nièce de la comtesse... et une nièce non mariée!... elle doit avoir seize ou dix-sept ans au plus... on se marie très-jeune dans notre classe... et... M. de Flavigneul... quel âge a-t-il? vingt-cinq ans, à ce que l'on dit; sa figure?... je n'ai pas encore son signalement, mais j'attends; d'ailleurs il doit être beau, un proscrit est toujours beau! donc, si M. de Flavigneul est ici, mademoiselle Léonie le sait... si elle le sait, elle doit lui porter de l'intérêt... peut-être mieux, et mon arrivée doit la faire trembler... or à seize ans, quand on tremble, on le montre... ce n'est pas comme la comtesse! quelle femme! en vérité je crois qu'on en deviendrait amoureux si l'on avait le temps... Une jeune fille s'avance vers ce salon? la figure romanesque, le front rêveur, les yeux baissés... ce doit être elle... Oh! si je pouvais prendre ma revanche!... essayons?

SCÈNE XI.

MONTRICHARD, LÉONIE.

LÉONIE, (*l'apercevant.*) Pardonnez-moi, monsieur le baron... je croyais ma tante dans ce salon, je venais..

MONTRICHARD. Elle sort à l'instant, mademoiselle, mais je serais bien malheureux si son absence me faisait traiter par vous en ennemi!

LÉONIE. Moi, vous traiter en ennemi! comment, monsieur?...

MONTRICHARD. En vous éloignant... Mon Dieu!.. je conçois votre défiance..

LÉONIE. Ma défiance?

MONTRICHARD. Sans doute, vous croyez que je viens ici pour vous ravir quelqu'un qui vous est cher!

LÉONIE, (*à part.*) Il veut me sonder, mais je vais être fine.. (*Haut.*) Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur.

MONTRICHARD. Ce que je veux dire est bien simple, mademoiselle. Il y a une heure, quand vous m'avez vu arriver ici.. suivi d'hommes armés...vous avez dû me prendre pour votre adversaire. Je l'étais en effet, puisque je croyais M. de Flavigneul dans ce château, et que je venais pour l'arrêter... mais maintenant tout est changé!

LÉONIE. Comment?

MONTRICHARD. Je sais.. j'ai la certitude que M. de Flavigneul n'est pas ici.

LÉONIE. Ah!

MONTRICHARD. Et je pars!

LÉONIE, (*vivement.*) Tout de suite?

MONTRICHARD, (*souriant.* Tout de suite ... tout de suite!... Savez-vous, mademoiselle, que votre empressement pourrait me donner des soupçons...

LÉONIE, (*commençant à se troubler.*) Comment, monsieur?

MONTRICHARD. Certainement! A vous voir si heureuse de mon départ... je pourrais croire que je me suis trompé... et que M. de Flavigneul est encore ici..

LÉONIE, (*avec agitation.*) Moi, heureuse de votre départ! au contraire, monsieur le baron; et certainement si nous pouvions vous retenir longtemps, très-longtemps...

MONTRICHARD, (*souriant.*) Permettez, mademoiselle, voilà que vous tombez dans l'excès contraire! Tout à l'heure, vous me renvoyiez un peu trop vite, maintenant vous voulez me garder un peu trop longtemps... ce qui, pour un homme soupçonneux, pourrait bien indiquer la même chose...

LÉONIE, (*avec trouble.*) Je ne comprends pas... monsieur le baron.

MONTRICHARD, (*souriant.*) Calmez-vous, mademoiselle, calmez vous! ce sont là de pures suppositions.. car je suis certain que M. de Flavigneul n'est pas ou n'est plus dans ce château.

LÉONIE. Et vous avez bien raison!

MONTRICHARD. Aussi, par pure formalité, et pour acquit de conscience... (*Souriant.*) Je ne veux pas avoir dérangé tout un escadron pour rien... (*L'observant.*) je vais faire fouiller les bois environnants par les dragons.

LÉONIE, (*tranquillement.*) Faites, monsieur le baron.

MONTRICHARD, (*à part.*) Il n'est pas dans les bois.. (*A Léonie.*) Visiter les combles, les placards, les Cheminées du château...

LÉONIE, (*de même.*) C'est votre devoir, monsieur le baron.

MOTRICHARD, (*à part*) Il n'est pas caché dans le château!... (*A Léonie.*) Enfin, interroger, examiner, car il y a aussi les déguisements... (*Léonie fait un mouvement. A part.*) Elle tressaille!... (*Haut.*) Interroger donc, toujours par pur scrupule de conscience.. les garçons de ferme... (*A part.*) Elle est calme! (*A Léonie, et l'observant.*) Les hommes de peine, les domestiques... (*A part.*) Elle a tremblé. (*Haut.*) Et enfin... ces formalités remplies, je partirai avec regret, puisque je vous quitte, mesdames, mais heureux cependant de ne pas être forcé d'accomplir ici mon pénible devoir..

LÉONIE, (*avec agitation.*) Comment, monsieur le baron, quel devoir?

MONTRICHARD. Mais, vous ne l'ignorez pas, M. de Flavigneul est militaire, et je devrais l'envoyer devant un conseil de guerre.

LÉONIE, (*éperdue.*) Un conseil de guerre!... mais c'est la mort!...

MONTRICHARD. La mort... non; mais une peine rigoureuse!

LÉONIE. C'est la mort, vous dis-je!... Vous n'osez me l'avouer! mais j'en suis certaine!... La mort pour lui! oh! monsieur, monsieur, je tombe à vos genoux! grâce!... il a vingt-cinq ans! il a une mère qui mourra s'il meurt! il a des amis qui ne vivent que de sa vie! grâce!... il n'est pas coupable, il n'a pas conspiré... il me l'a dit lui-même .. ne le condamnez pas, monsieur, ne le condamnez pas!...

MONTRICHARD, (*à Léonie.*) Pauvre enfant! (*A

part.) Après tout, c'est mon devoir. (*Haut.*) Prenez garde, mademoiselle... vous me parlez comme s'il était en mon pouvoir!... Il est donc ici?...

LÉONIE, (*au comble de l'angoisse.*) Ici!... je n'ai pas dit...

MONTRICHARD. Non, mais quand j'ai parlé d'interroger les domestiques du château, vous avez pâli...

LÉONIE. Moi!...

MONTRICHARD. Vous vous êtes écriée: Il me l'a dit lui-même!...

LÉONIE. Moi!..

MONTRICHARD. A l'instant, vous me disiez: Ne l'arrêtez pas!...

LÉONIE. Moi!... (*Apercevant Henri qui entre, elle pousse un cri terrible et reste éperdue, la tête dans ses deux mains.*)

HENRI, (*à ce cri et apercevant Montrichard, va à lui et vivement à voix basse.*) Je suis sur la trace!

MONTRICHARD, (*bas.*) Et moi aussi.

HENRI. Il est dans le château.

MONTRICHARD. Je viens de l'apprendre.

HENRI. Sous un déguisement.

MONTRICHARD, (*bas.*) Bravo! (*Voyant que Léonie a relevé la tête et le regarde.*) Silence!... (*S'approchant de Léonie.*) Je vous vois si émue, si troublée, mademoiselle, que je craindrais que ma présence ne devînt importune... Je me retire... (*A Henri, en s'éloignant.*) Veille toujours, et qu'il ne sorte pas d'ici.

HENRI, (*bas.*) Il n'en sortira pas... tant que j'y serai...

MONTRICHARD. Bien! (*Montrichard sort.*)

SCÈNE XII.

LÉONIE, HENRI.

HENRI, (*se jetant sur une chaise en riant.*) Ah! ah! ah! quelle scène!

LÉONIE. Ah! ne riez pas, monsieur, ne riez pas!..

HENRI. Ciel! quelle douleur sur vos traits! Qu'avez-vous donc?

LÉONIE. Accablez-moi, monsieur Henri, maudissez-moi !...

HENRI. Vous ?...

LÉONIE. Je suis une malheureuse sans foi et sans courage !

HENRI. Au nom du ciel ! que dites-vous ?

LÉONIE. Vous vous étiez confié à moi, vous m'avez révélé le secret d'où depend votre vie... Eh bien, ce secret, je l'ai livré... je vous ai trahi !

HENRI. Comment ?

LÉONIE. Devant votre juge, ici... à l'instant même !... Oh ! lâche que je suis !... j'ai eu peur... (*Se reprenant vivement.*) peur pour vous, monsieur !...

HENRI, (*surpris.*) Est-il possible ?...

LÉONIE, (*sanglotant.*) Moi !... vous perdre ?... moi, qui donnerais ma vie pour vous sauver !...

HENRI. Qu'entends-je ?...

LÉONIE. Mais je ne survivrai pas à votre arrêt, je vous le jure... Aussi, je vous supplie de ne pas m'en vouloir et de me pardonner... (*Elle se jette à genoux.*)

HENRI, (*voulant la relever.*) Léonie ! au nom du ciel !...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE (*entrant vivement.*)

LA COMTESSE. Que vois-je ?... Et que fais-tu là ?...

LÉONIE. Je lui demande grâce et pardon, car c'est par moi que tout est découvert, par moi que tout est perdu !

LA COMTESSE, (*vivement.*) Perdu !... Perdu ?... non pas ; je suis là, moi !

LÉONIE, (*avec joie.*) Oh ! ma tante !... sauvez-le !..

HENRI. Ne craignez rien, M. de Montrichard m'a pris pour complice !...

LA COMTESSE, (*vivement.*) Ne vous y fiez pas !... Un mot, un geste, une seconde suffisent pour l'éclairer ; mais je suis là !...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, DE GRIGNON, (*puis*) UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.

DE GRIGNON. Qu'est-ce que cela signifie, le savez-vous, comtesse ? qu'est-ce que tous ces bruits de conspiration, de conspirateurs déguisés ?...

LA COMTESSE. Un rêve de M. de Montrichard !

DE GRIGNON. Un rêve ? soit ; mais en attendant on arrête tout le château, toute la livrée !

LA COMTESSE, (*à de Grignon.*) Vous en êtes sûr ?...

DE GRIGNON. Parfaitement ! je viens de voir saisir votre cocher et un de vos valets de pied... mais, tenez, voici un brigadier de gendarmerie...non, de dragons... qui vient sans doute ici avec des intentions...de gendarme...

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.

LE BRIGADIER, (*à Henri.*) Ah ! c'est vous que je cherche, monsieur.

HENRI. Moi ?

LE BRIGADIER. Veuillez me suivre...

HENRI, (*au brigadier.*) Il y a erreur, monsieur, je suis attaché au service particulier de M. le préfet.

LE BRIGADIER. Il n'y a pas erreur ; mes ordres sont précis, veuillez me suivre !...

LA COMTESSE, (*bas à Henri.*) N'avouez rien, je réponds de tout... (*Haut.*) Allez donc, Charles, allez, obéissez.

HENRI. Oui, madame. (*Il va prendre son chapeau sur la cheminée.*)

LA COMTESSE, (*bas, à de Grignon.*) Ici, dans un quart d'heure, il faut que je vous parle, à vous seul.

DE GRIGNON. Moi ?

LA COMTESSE. Silence ! (*Elle se dirige à gauche, vers Léonie.*)

DE GRIGNON, (*à part.*) Un rendez-vous ? De mieux en mieux !

LÉONIE, (*à part.*) Et c'est moi qui le perds!

HENRI, (*au brigadier.*) Je vous suis.

LA COMTESSE, (*à part.*) Perdu par elle! sauvé par moi! (*Elle sort à gauche, avec Léonie; Henri et le brigadier, par le fond; de Grignon, par la droite.*)

ACTE TROISIÈME.

(Même décor.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, LÉONIE (*entrant chacune d'un côté opposé.*)

LA COMTESSE, *à Léonie.*) Eh bien! quelles nouvelles?

LÉONIE. J'ai exécuté toutes vos instructions sans trop les comprendre.

LA COMTESSE. Cela n'est pas nécessaire... La livrée de George, mon valet de pied...

LÉONIE. Je l'ai fait porter, comme vous me l'aviez dit (*Montrant l'appartement à gauche*), là, dans cet appartement; mais monsieur de Montrichard...

LA COMTESSE. Il a appelé tour à tour devant lui tous les domestiques de la maison, les renvoyant après les avoir interrogés.

LÉONIE. Et monsieur Henri?

LA COMTESSE. Il l'a toujours gardé auprès de lui.

LÉONIE, (*effrayée.*) C'est mauvais signe.

LA COMTESSE. Peut-être!

LÉONIE. Signe de soupçon...

LA COMTESSE. Ou de confiance! car Tony, notre petit groom, qui écoute toujours, a entendu, en plaçant sur la table des plumes et de l'encre qu'on lui avait demandées...

LÉONIE. Il a entendu...

LA COMTESSE. Henri disant à voix basse au préfet: "Ne vous découragez pas; je vous assure qu'il est ici, et

" qu'on veut le faire évader sous le costume d'un des " gens de la maison."

LÉONIE. Quelle audace!... Cela me fait trembler...

LA COMTESSE. Et moi, cela me rassure!... On peut mettre cette idée à profit; mais il faut se hâter... Henri est si imprudent!... il finira par se trahir!...

LÉONIE. Et vous voulez le faire évader?

LA COMTESSE. Le faire évader?... Enfant!... où sont les troupes ennemies?

LÉONIE. Une douzaine de gendarmes dans la cour du château.

LA COMTESSE. Bien.

LÉONIE. Une trentaine de dragons en dehors, autour des fossés et devant la grande porte.

LA COMTESSE. Très-bien.

LÉONIE. Par exemple,[35] ils ont oublié de garder la porte des écuries et remises qui donne sur la campagne.

LA COMTESSE, (*souriant.*) Tu crois!... Je reconnais bien là monsieur de Montrichard..

LÉONIE. Vous en doutez... ma tante? (*La conduisant vers la porte à gauche qui est restée ouverte.*) Par la croisée de cette chambre qui donne sur la grande route, regardez... pas un seul soldat!

LA COMTESSE. Non! mais à vingt pas plus loin, ne vois-tu pas le bouquet de bois?... Il doit y avoir là une embuscade.

LÉONIE. Comment supposer... (*Poussant un cri.*) Ah! mon Dieu! j'ai vu au-dessus d'un buisson le chapeau galonné d'un gendarme...

LA COMTESSE. Quand je te le disais...

LÉONIE. Ah! je comprends!... on voulait l'engager à fuir de ce côté...

LA COMTESSE. Pour mieux le saisir... précisément... Merci, monsieur le baron; le moyen est bon, et il pourra nous servir!

LÉONIE. Comment?

LA COMTESSE. Fie-toi à moi... J'entends M. de Grignon... va dire à Jean, le palefrenier, de mettre les chevaux à la calèche...

LÉONIE. Mais, ma tante...

LA COMTESSE. Va, ma fille, va!

(*Léonie sort par la porte de gauche.*)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, DE GRIGNON, (*entrant mystérieusement sur la pointe des pieds.*

DE GRIGNON. Me voici, madame, fidèle au rendez-vous que vous m'avez donné!... (*Il va prendre une chaise.*)

LA COMTESSE, (*avec amabilité.*) Je vous attendais...

DE GRIGNON, (*avec joie.*) Vous m'attendiez!...

LA COMTESSE. Et tout en vous attendant, je rêvais...

DE GRIGNON. A qui?

LA COMTESSE. A vous!...

DE GRIGNON. Est-il possible!...

LA COMTESSE. Oui, à ce caractère chevaleresque, à ce besoin de danger, qui vous tourmente...

DE GRIGNON. J'en conviens!

LA COMTESSE. Et comme rien n'est plus contagieux que l'imagination, et que, grâce au baron de Montrichard, j'ai l'esprit tout plein de conspirateurs et d'arrestations, j'étais là à faire des châteaux en Espagne[36]... de catastrophes... je me figurais un pauvre proscrit condamné à mort...

DE GRIGNON. Et vous étiez le proscrit.

LA COMTESSE. Non, au contraire, c'est à moi qu'il venait demander asile.

DE GRIGNON. C'est bien aussi...

LA COMTESSE. Il m'apprenait qu'il avait une mère, une sœur...

DE GRIGNON. Comme c'est vrai!

LA COMTESSE. Et soudain voilà des soldats qui entourent le château en m'ordonnant de leur livrer mon hôte...

DE GRIGNON, (*se levant.*) Le livrer... jamais!

LA COMTESSE. Comme nous nous entendons!... Ils me menaçaient presque de la mort!...

DE GRIGNON. Qu'importe la mort! surtout si celle que l'on aime est là pour vous encourager, pour vous bénir... Ah! comtesse, quand je fais de tels rêves, avec vous pour témoin, mon cœur bat, ma tête s'exalte...

La Comtesse, (*souriant.*) Peut-être parce que c'est un rêve!...

De Grignon. Quoi! vous doutez qu'en réalité... Mais que faut-il donc pour vous convaincre? Ce matin, j'ai failli,[27] pour vous, me jeter au milieu des flammes... ce soir, je voudrais vous voir dans un péril mortel pour vous en arracher ou le partager avec vous...

La Comtesse. Quelle chaleur!...

De Grignon. Ah! vous ne le connaissez pas ce cœur qui vous adore, vous ne savez pas de quel sacrifice, de quel devouement l'amour le rendrait capable... Oui... je n'adresse au ciel qu'une prière, c'est qu'il m'envoie une occasion de mourir pour vous!

La Comtesse. Eh bien! le ciel vous a entendu.

De Grignon. Comment?

La Comtesse. Cette occasion que vous imploriez, il vous l'envoie!

De Grignon. Hein?

La Comtesse. Charles, mon valet de chambre, que vous avez vu arrêter, n'est pas Charles: c'est M. Henri de Flavigneul.

De Grignon. Quoi!...

La Comtesse. M. Henri de Flavigneul, condamné à mort comme conspirateur.

De Grignon. Ciel!

La Comtesse. Et vous pouvez le sauver!...

De Grignon. Comment?...

La Comtesse. En vous mettant à sa place.

De Grignon. Pour être fusillé!...

La Comtesse. Non!... cela n'ira pas jusque-là; mais, pendant quelques instants seulement, il faut consentir à passer pour lui, à vous faire arrêter pour lui...

De Grignon. Ah! permettez, madame, permettez... j'ai dit tout pour vous!... Mais pour un inconnu... pour un étranger...

La Comtesse. Pour un proscrit!...

De Grignon. J'entends bien!

La Comtesse. Dont je suis la complice... dont je dois défendre les jours au péril des miens, et vous hésitez...

De Grignon. Du tout! du tout! Vous comprenez

bien que si je tremble... car je tremble.. c'est pour vous... rien que pour vous... car pour moi... cela m'est bien indifférent...

LA COMTESSE. Je le savais bien... aussi je compte sur votre héroïsme... et moi! je tâcherai qu'il soit sans péril!

DE GRIGNON. Sans péril!

LA COMTESSE. Je crois pouvoir en répondre.

DE GRIGNON. Sans péril!... (*Avec enthousiasme.*) Mais je veux qu'il y en ait... moi!... je veux le braver pour vous!... Parlez, que faut-il faire?

LA COMTESSE. Prendre un habit de livrée qui est là.

DE GRIGNON, (*avec intrépidité.*) Je le ferai... Après?

LA COMTESSE. Monter sur le siége de ma calèche au lieu de mon cocher.

DE GRIGNON. J'y monterai!... Après!

LA COMTESSE. Prendre les guides et me conduire...

DE GRIGNON. Je vous conduirai!... Après?

LA COMTESSE. Jusqu'à deux cents pas d'ici... où des gendarmes se jetteront sur nous...

DE GRIGNON, (*avec un commencement d'effroi.*) Des gendarmes!

LA COMTESSE. Et vous arrêteront.

DE GRIGNON, (*avec peur.*) Moi, de Grignon!...

LA COMTESSE. Non pas, vous, de Grignon... mais vous, Henri de Flavigneul... et quoi qu'on vous dise, quoi qu'on vous fasse...

DE GRIGNON. Quoi qu'on me fasse...

LA COMTESSE. Vous avourez; vous soutiendrez que vous êtes Henri de Flavigneul... On vous emprisonnera...

DE GRIGNON. Moi.. de Grignon...

LA COMTESSE. Vous, de Flavigneul... et pendant ce temps le véritable Flavigneul passera la frontière... et sauvé par vous, par votre héroïsme...

DE GRIGNON. Et moi, pendant ce temps-là?

LA COMTESSE. Vous! en prison... je vous l'ai dit.

DE GRIGNON. En prison! (*A part.*) Des fers... des cachots... (*Haut.*) Permettez...

LA COMTESSE. Je vous expliquerai... On vient... vite, vite, la livrée est là.

De Grignon. Oui, madame... je vais...
La Comtesse. Eh bien ; où allez-vous ?
De Grignon. Je vais prendre la livrée...
La Comtesse. Ce n'est pas de ce côté !...
De Grignon. C'est juste... c'est le salon !...
La Comtesse. C'est par ici !
De Grignon. C'est vrai !... Je n'y vois plus !...
La Comtesse. Attendez...
De Grignon. Quoi donc !
La Comtesse. Prenez cette lettre.
De Grignon. Pourquoi ?
La Comtesse. Pour la mettre dans votre habit.
De Grignon. L'habit de livrée !...
La Comtesse. Précisément.
De Grignon. Dans quel but ?...
La Comtesse. Vous le saurez !... allez toujours !...
De Grignon. Oui, madame !
La Comtesse. Et au premier coup de sonnette...
De Grignon. Oui, madame !
La Comtesse. Soyez prêt à paraître.
De Grignon. En livrée !
La Comtesse. Sans doute !... On vient... allez donc... allez vite !...
De Grignon, (*sortant par la porte à gauche.*) Oui... madame ! Ah ! mon père ! ma mère ! où m'avez-vous poussé !.

SCÈNE III.

La Comtesse, Léonie.

Léonie. Ma tante, ma tante... M. de Montrichard monte pour vous parler !
La Comtesse. Déjà ?... Pourvu qu'Henri ne soit pas trahi encore...
Léonie. Voici le baron.
La Comtesse, (*lui montrant la table.*) Là, comme moi, à ton ouvrage.

SCÈNE IV.

MONTRICHARD, LA COMTESSE ET LÉONIE *assises à droite et travaillant.*

MONTRICHARD, (*parlant en dehors à un dragon.*) Continuez vos recherches; mais suivez surtout le domestique qui était avec moi...

LÉONIE, (*bas à la comtesse.*) Entendez-vous? il soupçonne M. Henri...

LA COMTESSE, (*avec trouble.*) C'est vrai! (*Se remettant.*) Allons, du sang-froid!

LE BARON, (*s'approchant de la comtesse et de Léonie et les saluant.*) Mesdames...

LA COMTESSE. Ah! c'est vous, baron? vous venez vous reposer auprès de nous de vos fatigues; vous devez en avoir besoin... Léonie... un fauteuil à M. le baron...

MONTRICHARD, (*prenant lui-même un siége.*) Ne prenez pas cette peine, mademoiselle.

LA COMTESSE, (*gaiement.*) Eh bien, où en êtes-vous de vos recherches? Avez-vous fait déjà enfoncer bien des armoires dans le château? avez-vous bien fouillé... interrogé?... Mais à propos d'interrogatoire, comment appelez-vous cet examen de conscience que vous avez fait subir à ma nièce?...

MONTRICHARD. Mademoiselle ne m'a appris que ce que je savais déjà, que M. de Flavigneul est caché ici sous un déguisement.

LA COMTESSE. Voyez-vous cela... un déguisement de femme peut-être... C'est peut-être ma nièce ou moi?

MONTRICHARD. Riez, riez... madame la comtesse, mais vous ne me donnerez pas le change[38]...

LA COMTESSE. Je m'en garderais bien![39]... Savez-vous que vous avez fait là une belle trouvaille? Ah ça! comment allez-vous faire maintenant pour découvrir le coupable parmi les vingt-cinq ou trente personnes du château...

MONTRICHARD. Le cercle se resserre, madame la

comtesse; et si mes soupçons ne me trompent pas, d'ici à peu de temps...

LÉONIE, (*bas à la comtesse.*) Il sait tout, ma tante!..

(*La comtesse lui prend la main pour la faire taire.*)

MONTRICHARD, (*continuant.*) Dès que j'aurai un signalement que j'attends, je pourrai, j'espère, ne plus vous importuner de ma présence.

LA COMTESSE. Ne vous gênez pas, baron; et si vos soupçons se trompent... ce qui leur arrive quelquefois... veuillez vous installer ici sans façon, sans cérémonie, comme chez vous...

MONTRICHARD. Moi!...

LA COMTESSE. Certainement: et pour vous laisser toute liberté dans vos recherches, je vous demanderai la permission d'aller passer quelques jours à la ville, où des affaires m'appellent.

LÉONIE, (*étonnée.*) Vous, ma tante! ..

LA COMTESSE. Tais-toi donc...

MONTRICHARD, (*à part.*) Ah! elle veut s'éloigner... (*Haut.*) Vous partez?

LA COMTESSE. Oui vraiment; et à moins que je ne sois prisonnière dans mon propre château... et que M. le préfet ne me permette pas d'en sortir... (*Tout le monde se lève.*)

MONTRICHARD. Quelle pensée, madame!... C'est à moi d'obéir, à vous de commander!

LA COMTESSE. Vous êtes trop bon. J'avais d'avance usé de la permission en demandant mes chevaux... Sont-ils attelés?

LÉONIE. Oui, ma tante.

LA COMTESSE, (*sonnant.*) Eh bien! pourquoi ne vient-on pas m'avertir?... (*Elle sonne toujours.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, DE GRIGNON, *en grande livrée, sortant de la porte à gauche.*

DE GRIGNON. La voiture de madame la comtesse est avancée.

LA COMTESSE. C'est bien... Appelez ma femme de chambre, et partons!

MONTRICHARD. Permettez... permettez, madame... (*A de Grignon.*) Restez... Approchez... approchez... J'ai interrogé tout à l'heure votre valet de pied...

LA COMTESSE. En vérité!

MONTRICHARD. Et il me semble que ce n'était pas celui-là.

LA COMTESSE. J'en ai deux, monsieur le baron.

MONTRICHARD. Deux! Ah! mais monsieur est-il bien sûr d'avoir toujours porté la livrée?

LÉONIE, (*vivement à Montrichard.*) Oh! certainement.

DE GRIGNON, (*bas à la comtesse.*) Il m'a déjà vu ce matin en bourgeois.[40]

LA COMTESSE, (*bas.*) Tant mieux!

MONTRICHARD. Ce doit être un domestique nouveau... très-nouveau...

LA COMTESSE, (*avec embarras.*) Qui peut vous le faire croire?

MONTRICHARD. Un vague souvenir que j'ai, de l'avoir aperçu sous un autre costume.

LA COMTESSE. En effet, il me sert quelquefois comme valet de chambre.

MONTRICHARD. Ah!... expliquez-moi donc alors certains signes que je crois remarquer et qui m'étonnent... son trouble...

LÉONIE. Du tout!...

DE GRIGNON, (*à part.*) Dieu! que j'ai peur d'avoir peur!

MONTRICHARD. Une certaine noblesse de traits... n'est-il pas vrai, mademoiselle?

DE GRIGNON, (*à part.*) Je me trahis moi-même... Je dois avoir l'air si noble en domestique.

LA COMTESSE. Je vous assure, monsieur le baron...

LÉONIE. Oh! oui, nous vous assurons...

MONTRICHARD. Alors, c'est différent; et puisque vous m'assurez toutes deux que ce garçon est votre valet de pied... je ne l'interrogerai pas... non... je l'arrête... (*Il remonte au fond.*)

De Grignon, (*bas.*) Ah! comtesse...

La Comtesse, (*bas.*) Tout va bien! nous sommes sauvés. La lettre... tirez la lettre de votre poche...

De Grignon, (*bas.*) Comment?

La Comtesse, (*bas.*) Et, rendez-la moi.

Montrichard, (*à la comtesse.*) Eh bien!... (*Redescendant,*) que dites-vous de mon idée?

La Comtesse, (*avec un embarras feint.*) Je dis, je dis, monsieur le baron, que c'est pousser assez loin la raillerie... et que vous ne me priverez pas d'un serviteur qui m'est utile...

Montrichard. C'est que j'ai dans la pensée qu'il peut m'être fort utile aussi...

La Comtesse, (*se rapprochant de de Grignon.*) Vous ne le ferez pas!

Montrichard. Pourquoi donc?

La Comtesse, (*avec un embarras croissant et se rapprochant toujours de de Grignon.*) Parce que... parce que... (*Bas à de Grignon.*) La lettre... (*Haut.*) Parce que... cet homme est chez moi... est à moi... que j'en réponds... (*Bas à de Grignon.*) La lettre, ou vous êtes perdu! (*De Grignon tire la lettre de son habit et va pour la lui remettre.*)

Montrichard, (*qui a tout suivi des yeux, s'approchant vivement.*) Ce papier! je vous ordonne de me remettre ce papier, monsieur...

La Comtesse, (*avec l'accent le plus troublé, à de Grignon.*) Je vous le défends!

Montrichard, (*vivement.*) Toute résistance serait inutile...monsieur... ce papier...

De Grignon. Le voici, monsieur.

La Comtesse, (*se cachant la tête dans les deux mains.*) Le malheureux, il est perdu!

De Grignon, (*à part.*) J'aimerais mieux être ailleurs!

Montrichard, (*lisant l'adresse, puis le commencement de la lettre.*) A Monsieur Henri de Flavigneul!

Mon cher fils... (*Il s'arrête, cesse de lire, remet la lettre à de Grignon. Avec solennité.*) Monsieur Henri de Flavigneul, au nom du roi et de la loi, je vous arrête. (*Il remonte au fond.*)

LÉONIE, (*qui a tout suivi, poussant un cri de joie.*) Ah!... quel bonheur!

LA COMTESSE, (*bas à Léonie.*) Pleure donc!...

MONTRICHARD, (*au dragon.*) Emparez-vous de monsieur.

LA COMTESSE. Monsieur le baron, je vous en supplie...

MONTRICHARD. Je ne connais que mon devoir, madame. (*Au dragon.*) Conduisez monsieur dans la pièce voisine... constatez son identité, sa déclaration suffira, et après vous connaissez mes instructions...

(*Le dragon fait signe que oui.*)

DE GRIGNON. Que voulez-vous dire?

MONTRICHARD, (*à de Grignon.*) Adieu, brave et malheureux jeune homme, croyez que vous emportez mon estime... et mes regrets...

DE GRIGNON. Permettez .. monsieur... permettez!...

MONTRICHARD, (*au dragon.*) Emmenez-le...

DE GRIGNON. Où donc?

(*La comtesse lui serre la main et il sort sans rien dire.*)

MONTRICHARD, (*à la comtesse, qui a son mouchoir sur les yeux.* Pardonnez, madame, à mon importunité, mais mon premier devoir est d'avertir M. le maréchal d'un événement de cette importance. Où trouverai-je ce qui est nécessaire pour écrire?

LA COMTESSE. Dans cette chambre (*montrant la porte à gauche*). Ma nièce va vous le donner, Monsieur.

LÉONIE, (*voyant Henri entrer par cette porte.*) Ciel! M. Henri!

MONTRICHARD, (*remonte le théâtre de quelques pas et se trouve à côté de lui. Bas.*) Tu m'avais dit vrai, il était ici... déguisé; mais, malgré son déguisement, je l'ai découvert. (*Lui prenant la main.*) Je le tiens!

HENRI, (*résolûment.*) Eh bien, monsieur?

MONTRICHARD. Silence! voilà tes vingt-cinq louis! (*Il lui glisse dans la main une bourse et sort en passant devant Léonie, qui ne veut passer qu'après lui.*)

HENRI, (*stupéfait, avec la bourse dans la main.*) Qu'est-ce que cela signifie?

LÉONIE, (*vivement.*) Que je suis au comble du bonheur, car vous êtes sauvé!

HENRI. Sauvé!...

LÉONIE. Grâce à ma tante... adieu! (*Elle s'élance dans l'appartement, sur les pas de Montrichard.*)

SCÈNE VI.

HENRI, LA COMTESSE.

HENRI, (*jetant la bourse sur la table.*) Sauvé!... sauvé par vous!...

LA COMTESSE. Pas encore!... J'ai détourné les soupçons du baron... il croit tenir le coupable... mais tant que vous serez dans le château, tant que vous n'aurez pas traversé la frontière... je craindrai toujours...

HENRI. Et moi, je ne crains plus rien... grâce à celle dont l'esprit, dont l'adresse...

LA COMTESSE. De l'esprit, de l'adresse! il n'y a là que du cœur, cher Henri: c'est parce que je souffrais... c'est parce que tout mon sang était glacé dans mes veines, que j'ai trouvé la force de veiller sur vous! Vous croyez donc, ingrat (car vous êtes un ingrat!)... de l'esprit! de l'adresse! grand Dieu!...vous croyez donc que la pitié, que l'affection pour un malheureux, consistent à perdre la tête au moment de son danger, à le trahir par son émotion même, comme font les enfants... Non, Henri, la vraie tendresse, la tendresse profonde, c'est de rire en face de ce péril, c'est de railler avec la mort dans le cœur; seulement, quand le danger s'éloigne, le courage s'épuise, la force vous abandonne... (*Fondant en larmes.*) Oh! si vous aviez été arrêté, j'en serais morte!

HENRI. Chaque jour, chaque instant me révèlera donc en vous une qualité nouvelle... Je cherche en vain dans mon cœur quelques paroles qui vous disent tout ce que j'éprouve... Vous qui pouvez tout... vous qui savez tout... ange, fée, enchanteresse, enseignez-

moi donc le moyen de vous payer de tout ce que je vous dois!

LA COMTESSE. Vous ne me devez rien.

HENRI. De tout ce que je vous ai fait souffrir!

LA COMTESSE, (*avec un grand trouble.*) Avant de répondre, Henri... je dois vous faire une demande... ces paroles si tendres, que vient de prononcer votre bouche... sortent-elles bien du fond de votre cœur?

HENRI. Ah! vous m'outragez! Quelle preuve!

LA COMTESSE. Eh bien, c'est...

HENRI. Parlez... c'est...

LA COMTESSE. Eh bien, mon ami... c'est de m'aimer... car je vous aime!... Silence... on vient.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MONTRICHARD, *une lettre à la main, sortant de la chambre où il vient d'entrer.* LÉONIE.

MONTRICHARD. Merci, mademoiselle. Voici, grâce à vous, mon courrier terminé.

LA COMTESSE, (*à part.*) Oh! si je pouvais le faire sortir maintenant!

MONTRICHARD, (*s'approchant de la comtesse.*) Pardonnez-moi ma victoire, madame...

LA COMTESSE. Ni votre victoire, monsieur le baron, ni votre manière de vaincre!... Ah! est-ce là le prix que je devais attendre du service que je vous ai rendu?

MONTRICHARD. Le devoir passe avant la reconnaissance, madame.

LA COMTESSE. Votre devoir vous commandait-il d'employer la ruse, la trahison?...

MONTRICHARD. Madame!...

LA COMTESSE. Je le répète... la trahison!.. Vous aurez soudoyé quelque conscience, acheté quelqu'un de mes gens... osez-le nier!... Mais, j'y pense!... oui.. (*Regardant Henri.*) Vos regards d'intelligence avec ce garçon... les entretiens mystérieux que vous aviez ensemble!... c'est lui! (*Se tournant vers Henri.*) Ah! misérable serviteur... c'est donc vous qui m'avez trahi?...

HENRI. Moi, madame ?...

LA COMTESSE. Oui, vous !... je le vois à votre trouble... à l'embarras du baron... Je vous renvoie, je vous chasse, sortez ! (*D'un air sévère et étouffant un sourire.*) Sortez ! !

MONTRICHARD. Mais...

LA COMTESSE. Il ne restera pas une minute de p. à mon service.

MONTRICHARD. Et moi, je le prends au mien !

LA COMTESSE. Vous ne le ferez pas, monsieur !

MONTRICHARD. Si vraiment, madame la comtesse.. (*A Henri.*) Allons, mon garçon, à cheval, et au galop jusqu'a Saint-Andéol !

MONTRICHARD, (*lui remettant une lettre.*) Cette lettre est pour M. le maréchal commandant la division.

HENRI. Mais, monsieur le préfet, je n'ai pas de cheval.

MONTRICHARD. Prends le mien.

HENRI. Mais, monsieur le préfet, les soldats ne me laisseront pas passer.

MONTRICHARD. Je vais en donner l'ordre.

HENRI, bas, (*à la comtesse, pendant que M. de Montrichard remonte vers la porte pour donner aux dragons l'ordre de laisser sortir Henri*), je vous dois ma vie, disposez-en !

MONTRICHARD, (*à Henri.*) Allons, allons, pars.

HENRI. Dans une heure, monsieur le préfet, je serai à mon poste. (*Il sort.*)

(*Montrichard remonte le théâtre avec Henri, en lui donnant ses dernières recommandations.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* HENRI.

MONTRICHARD, (*aux dragons du fond.*) Et, vous autres,[41] amenez le prisonnier.

LA COMTESSE, (*à part.* C'est trop tôt. (*Haut.*) Monsieur le baron, de grâce...

MONTRICHARD. Je ne suis, vous le savez, ni cruel,

ni ami des condamnations, et si l'on m'eût écouté, on eût accordé l'amnistie que je demandias.

LA COMTESSE. Je le sais, eh bien?

MONTRICHARD. Eh bien, ce jeune homme m'intéresse!... il est votre ami, et je veux tenter de le sauver.

LÉONIE. De le sauver?

LA COMTESSE. Comment cela?...

MONTRICHARD. Cela dépendra de lui... je vais lui parler.

LA COMTESSE, (*avec embarras.*) Si vous attendiez?... une heure?... une demi-heure... pour le laisser se remettre d'un premier moment de trouble?

MONTRICHARD. Soyez tranquille... dans un instant nous serons d'accord, je l'espère, et avant dix minutes.. je saurai sans doute de lui... tout ce que j'ai besoin de savoir...

LÉONIE, (*à part.*) Dix minutes, c'est à peine s'il sera parti!

MONTRICHARD, (*voyant entrer de Grignon avec le dragon.*) Il va venir; veuillez, mesdames, vous éloigner.

LA COMTESSE. Un moment encore.

MONTRICHARD, (*sévèrement.*) C'est mon devoir, comtesse...

LA COMTESSE, (*s'éloignant avec Léonie.*) Oh! mon Dieu, que faire?

LÉONIE. Que craignez-vous donc, ma tante?

LA COMTESSE. Si M. de Grignon faiblit...

LÉONIE. N'a-t-il pas du courage?

LA COMTESSE. Un courage qui n'a pas de patience et qui ne dure pas longtemps. (*Elles sortent par la porte à droite.*)

(*Le dragon s'éloigne après avoir remis un papier à Montrichard; la comtesse et Léonie sortent en faisant des gestes à de Grignon.*)

SCÈNE IX.

MONTRICHARD, DE GRIGNON.

MONTRICHARD. Pauvre jeune homme!... heureusement son salut dépend encore de lui.

DE GRIGNON, (*à part.*) Je ne suis point à mon aise.

MONTRICHARD, (*à de Grignon.*) Approchez, monsieur.

DE GRIGNON. Vous désirez me parler, monsieur le baron.

MONTRICHARD. (*de même.*) Oui monsieur, encore une fois avant le moment fatal.

DE GRIGNON, (*à part.*) Quel moment!

MONTRICHARD, (*lui montrant le papier que lui a remis le dragon.*) Vous avez reconnu que vous étiez monsieur Henri de Flavigneul?

DE GRIGNON, (*avec un soupir.*) Oui!

MONTRICHARD. Ex-officier au service de l'empereur?

DE GRIGNON. Oui!

MONTRICHARD. Et c'est bien vous qui avez signé cette déclaration?

DE GRIGNON, (*que la peur reprend.*) Oui!

MONTRICHARD. Il suffit: je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, que vous pouvez compter sur les égards, les prérogatives dues à un brave.

DE GRIGNON. Des prérogatives?...

MONTRICHARD. Oui... Si vous ne voulez pas qu'on vous bande les yeux, si même vous voulez commander le feu... soyez sûr...

DE GRIGNON. Commander le feu!... qu'est-ce que cela veut dire?

MONTRICHARD. Que malheureusement mes ordres sont formels. Vous avez été déjà jugé et condamné, l'arrêt est prononcé! il ne me reste plus qu'à l'exécuter! (*Gravement.*) Une heure après leur arrestation, tous les chefs doivent être fusillés sans délai et sans bruit.[42]

DE GRIGNON, (*hors de lui.*) Sans bruit!... oh non pas!... j'en ferai du bruit... moi!... on ne fusille pas ainsi les gens... sans bruit est charmant!

MONTRICHARD. Écoutez-moi, monsieur...

DE GRIGNON. Sans bruit!...

MONTRICHARD. Je dois ajouter, et c'est là l'objet de notre entrevue... qu'il est un moyen de salut.

DE GRIGNON. Lequel?

MONTRICHARD. Mais peut-être ne voudrez-vous pas l'adopter.

DE GRIGNON, (*vivement.*) Et pourquoi donc... et pourquoi pas, monsieur... (*A part.*) Sans bruit!...

MONTRICHARD. Il a été décidé qu'on accorderait leur grâce à tous ceux qui feraient des déclarations..et si vous en avez quelqu'une à me confier...

DE GRIGNON, (*vivement.*) Moi!... certainement... et une très-importante...

MONTRICHARD, (*avec joie.*) Est-il possible!

DE GRIGNON. Je vous en réponds, une qui est décisive et catégorique.

MONTRICHARD. C'est...

DE GRIGNON. C'est... que je ne suis pas... (*S'arrêtant.*) Ciel!... la comtesse!...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, (*entrant vivement par la droite et s'adressant à Montrichard.*) Eh bien, monsieur... je suis d'une inquiétude...

MONTRICHARD. Rassurez-vous!...J'en étais sûr... M. de Flavigneul, qui peut se sauver d'un mot... est prêt à nous révéler...

LA COMTESSE, (*avec effroi, se tournant vers de Grignon.*) Quoi?... qu'est-ce donc?... qu'avez-vous à révéler?...

DE GRIGNON, (*vivement.*) Moi!... rien!... absolument rien! (*A part.*) Quand elle est là, je n'ose plus avoir peur.

MONTRICHARD. Mais vous vouliez tout à l'heure me déclarer...

DE GRIGNON, (*fièrement.*) Que je n'avais rien à vous dire.

La Comtesse, (*lui serrant la main et à part.*) Bravo...

Montrichard, (*à la comtesse.*) Mais dites-lui donc, madame, dites-lui vous-même, qu'ils se perd de gaieté de cœur[43]...

La Comtesse, (*bas à Montrichard.*) Vous avez raison... laissez-moi quelques instants avec lui... et je le déciderai... moi!...

De Grignon, (*à part et la regardant.*) Quand je la regarde, il me semble que l'âme de ma mère rentre en moi!...

La Comtesse, (*à Montrichard, regardant toujours de Grignon.*) Oui... oui... j'ai de l'ascendant sur son esprit, il ne me résistera pas!

Montrichard. Soit... mais hâtez-vous! je ne puis vous donner que jusqu'à l'arrivée du président de la cour prévôtale... que nous attendons.

La Comtesse. Et pourquoi?

Montrichard, (*à demi-voix.*) Dispensez-moi de vous le dire!

La Comtesse. Pourquoi?

Montrichard, (*à voix basse.*) Sa présence est nécessaire, pour constater que le jugement a été bien et dûment...

La Comtesse, (*lui serrant la main.*) Silence!

Montrichard. Vous comprenez?...

La Comtesse. Très-bien!

Montrichard, (*à de Grignon.*) Je vous laisse avec madame; elle aura sur vous, je l'espère, plus de pouvoir que moi. Écoutez la voix d'une amie.

(*Montrichard sort par le fond, et l'on voit des dragons en sentinelle auxquels il donne des ordres.*)

SCÈNE XI.

La Comtesse, de Grignon.

La Comtesse, (*à part, regardant de Grignon avec intérêt.*) Pauvre garçon!... cela m'a effrayée, comme si réellement...

De Grignon. Jamais ses yeux ne se sont portés

sur moi avec autant d'amitié, et si ce n'étaient ces dragons qui sont là au fond...

(*La comtesse s'approche de de Grignon, et l'entretien s'engage à voix basse.*)

La Comtesse. Ah! merci, mon ami, merci!

De Grignon. Vous êtes donc contente de moi?

La Comtesse. Oui, et je ne vous demande plus que quelques instants de courage et de fermeté.

De Grignon. De la fermeté?... j'en ai, vous êtes là!... mais, ma foi, vous avez bien fait d'arriver.

La Comtesse. Vous vous impatientiez un peu?

De Grignon. M'impatienter!... je mourais de... (*Avec abandon.*) Écoutez, il faut que mon cœur s'ouvre devant vous... le mensonge me pèse... je ne suis pas ce que j'ai voulu paraître à vos yeux.

La Comtesse. Comment?

De Grignon. Je ne suis pas un héros... au contraire; quand je dis au contraire... ce n'est pas tout à fait juste, car il y une moitié de moi, une moitié courageuse qui... je vous expliquerai cela plus tard... tant y a-t-il que quand M. de Montrichard m'a parlé d'être fusillé sans bruit... dans une heure... la peur m'a pris...

La Comtesse. On aurait peur à moins.

De Grignon. Et j'ouvrais la bouche pour m'écrier: Je ne suis pas M. de Flavigneul. Mais vous êtes entrée, et soudain, à votre vue, j'ai eu honte de mes terreurs, j'ai senti que je pouvais faire de grandes choses, pourvu que vous fussiez là! Ainsi, rassurez-vous, je ne trahirai pas M. de Flavigneul; tout ce que je vous demande, c'est de ne pas m'abandonner... soyez là quand le préfet reviendra... soyez là quand on me signifiera ma sentence, soyez là quand... Je suis capable de tout... même de recevoir pour un autre dix balles au travers du corps, pourvu qu'en les recevant je vous entende dire... je suis là!

La Comtesse, (*lui prenant la main.*) Brave garçon, car vous êtes brave, je vous connais mieux que vous-même; c'est votre imagination qui s'effraie... ce n'est pas votre cœur.

De Grignon. Bien, bien, parlez-moi ainsi !...

La Comtesse. Il ne vous manque qu'un bon danger qui vous saisisse à l'improviste.

De Grignon. Eh bien ! il me semble que j'ai ce qu'il me faut.

SCÈNE XII.

Les Précédents, Montrichard.

Montrichard. Je ne puis attendre plus longtemps.. madame !... M. le président de la cour prévôtale...

La Comtesse. Vient d'arriver !...

Montrichard. Oui, madame !... il faut que M. de Flavigneul se décide à parler... ou qu'il me suive !

De Grignon, (*hardiment.*) Eh bien ! je vous suis !

Montrichard. Que dites-vous ?

De Grignon, (*avec exaltation.*) Mon parti est pris ! le conseil de guerre, la cour prévôtale, le peloton... le feu de file...

La Comtesse, (*effrayée.*) Y pensez-vous ?

De Grignon, (*de même.*) Dix balles en pleine poitrine !... ça m'est égal !... une fois que j'y suis, ça m'est égal ! (*A la comtesse.*) Je suis le fils de ma mère... (*A Montrichard.*) Partons, monsieur !

Montrichard. Vous le voulez ?... partons !

La Comtesse. Un instant... un instant.

De Grignon. Non, non, partons.

La Comtesse. Calmez-vous... j'aurais d'abord une ou deux questions importantes à adresser à monsieur le baron.

Montrichard. Des questions importantes ?

La Comtesse. Oui ! monsieur le baron. A quelle heure avez-vous arrêté votre prisonnier ?...

Montrichard. Il y a une heure à peu près... mais je ne vois pas...

La Comtesse. Dites-moi, baron, vous avez dû beaucoup voyager dans votre département ?...

Montrichard. Sans doute, madame ; mais, encore une fois...

La Comtesse. Alors, combien faut-il de temps pour aller d'ici à Mauléon sur un bon cheval ?

MONTRICHARD. Trois petits quarts d'heure !... Mais quel rapport ?...

LA COMTESSE. Et de Maulléon à la frontière ? toujours sur un bon cheval ?

MONTRICHARD. Dix minutes, mais...

LA COMTESSE. Trois quarts d'heure et dix minutes.. total cinquante-cinq minutes.

MONTRICHARD. Oh ! c'est trop fort, partons ?

LA COMTESSE. Mais attendez donc !.. Quel homme !.. j'ai encore une dernière question à vous faire. M. le président de la cour prévôtale que vous attendiez, ne vous a-t-il pas été envoyé de Paris, et n'est-ce pas, si je ne me trompe, un ancien sénateur ?...

MONTRICHARD. Monsieur le comte de Grignon !

DE GRIGNON, (*poussant un cri de joie.*) Mon oncle !.. mon bon oncle !

MONTRICHARD, (*stupéfait.*) Votre oncle !

LA COMTESSE, (*froidement et lui faisant la révérence.*) Ici finissent mes questions, monsieur ! je ne vous retiens plus ; vous pouvez conduire au président.. son neveu...

MONTRICHARD, (*interdit et regardant de Grignon avec effroi.*) M. Henri de Flavigneul !

LA COMTESSE, (*riant.*) Fi donc ! . . . un drame ! une tragédie !... nous avons mieux que cela à vous offrir ! une scène de famille... (*Montrant de Grignon.*) M. Gustave de Grignon maître des requêtes... que son oncle n'avait pas vu depuis longtemps ; et c'est à vous, monsieur, qu'il devra ce plaisir !

MONTRICHARD, (*tout troublé.*) Quoi ?... monsieur serait... ou plutôt ne serait pas... c'est impossible !.. vous voulez encore me tromper, madame !

LA COMTESSE, (*riant.*) Vous pouvez vous en rapporter au président lui-même et à la voix du sang, qui ne trompe jamais !...

MONTRICHARD. Et votre trouble ce matin quand j'ai fait arrêter monsieur.

LA COMTESSE. Mon trouble ? ruse de guerre !

MONTRICHARD. Cette lettre que j'ai prise sur lui.

LA COMTESSE. C'est moi qui venais de la lui remettre.

MONTRICHARD. Vos larmes de douleur !

La Comtesse, (*riant.*) Est-ce que j'ai pleuré ? Ah! pauvre baron, il ne faut pas m'en vouloir... je vous avais promis de me moquer de vous... et je ne trompe jamais... vous le savez ?

De Grignon. C'est du génie !

Montrichard. Mais alors quel est donc le coupable ? car il était ici, j'en suis certain.

La Comtesse. Ah ! voilà ! qui est-ce ? cherchez !

Montrichard. Dieu ! quel trait de lumière !... si c'était l'autre !

La Comtesse. Qui ? l'autre ? celui à qui vous avez donné un sauf-conduit; celui que vous avez essayé de séduire; celui pour lequel vous avez imploré ma clémence, ah ! je le voudrais bien !

Montrichard. C'est lui ! ah ! je ne suis pas encore vaincu... et je cours...

La Comtesse. Sur ses traces ?... inutile !... vous ne le rattraperez jamais !

Montrichard. Vous croyez ?

La Comtesse. Il a un trop bon cheval !

Montrichard, (*avec colère.*) Ah !

De Grignon, (*riant.*) Ah ! ah ! ah !

La Comtesse. Le cheval du préfet lui-même !... car vraiment vous avez pensé à tout, généreux ami, même à l'équiper !... et à le solder... témoin ces vingt-cinq louis que je suis chargée de vous rendre... (*Allant les prendre sur la table.*) Car lui donner des honoraires pour vous tromper... c'est trop fort !

Montrichard. Ah ! vous êtes un monstre infernal ! Tant de duplicité, tant de sang-froid ! Et moi qui ai écrit au maréchal... Je tiens le chef ! Ah ! je me vengerai !

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, Léonie *entrant très-agitée.*

Léonie, (*à Montrichard.*) Monsieur le baron, voici une dépêche très-pressée qui arrive de Lyon.

(*Montrichard prend les dépêches, et Léonie s'approche vivement de la comtesse.*)

MONTRICHARD. Du maréchal!
LÉONIE, (*bas.*) Ah! ma tante, quel malheur!
LA COMTESSE. Quoi donc?
LÉONIE. Il est revenu!
LA COMTESSE, (*bas.*) Qui?
LÉONIE, (*de même.*) M. Henri!
LA COMTESSE, (*bas.*) Comment?
LÉONIE, (*bas et montrant un cabinet à droite.*) Il est là!...
LA COMTESSE, (*bas.*) Ciel!
MONTRICHARD, (*fait un geste de joie, puis après avoir lu la dépêche.*) Ah! madame la comtesse!... à moi la revanche!
LA COMTESSE. Que voulez-vous dire?
MONTRICHARD. Vous triomphiez, tout à l'heure!... mais à la guerre la fortune est changeante, et malgré votre esprit et vos ruses, le sort de M. de Flavigneul est encore entre mes mains; oui, grâce à ces dépêches que m'envoie M. le maréchal, je puis forcer le fugitif, en quelque lieu qu'il soit, à se remettre lui-même en mon pouvoir!
LA COMTESSE, (*avec trouble.*) Vous.. comment?...
MONTRICHARD. C'est mon secret! A chacun son tour, madame la comtesse!... Je veux seulement, avant mon départ, vous montrer que je sais me venger. (*A de Grignon.*) Monsieur de Grignon, je vais prévenir votre oncle pour qu'il vienne lui-même vous rendre à la liberté. Au revoir, madame la comtesse!

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

DE GRIGNON, LA COMTESSE, LÉONIE, *puis* HENRI.

LA COMTESSE. Que m'as-tu dit? Henri!
LÉONIE. Il est là...
HENRI, (*paraissant par la porte à droite.*) Me voici.
DE GRIGNON, (*qui est au fond.*) Lui!
LA COMTESSE. Malheureux! que venez-vous faire ici?

HENRI, (*vivement.*) Mon devoir!... Avez-vous pu croire que je laisserais un innocent périr à ma place?

LA COMTESSE. Périr!

HENRI. Le vieux garde qui accompagnait ma fuite m'a tout appris.. M. de Grignon s'est offert pour moi.. M. de Grignon a été arrêté pour moi!

LA COMTESSE. Et M. de Grignon est libre! Malheureux enfant! Tenez? qu'il vous le dise lui-même!

HENRI, (*apercevant de Grignon et se jetant dans ses bras.*) Ah! monsieur, un tel dévouement...

DE GRIGNON. Entre gens de cœur, ce n'est qu'un devoir! (*A part.*) C'est étonnant... je le pense!

LÉONIE. Et être revenu chercher le péril quand tout était dissipé... conjuré...

LA COMTESSE, (*avec energie.*) Tout l'est encore!...

LÉONIE. Comment?

LA COMTESSE, (*à Henri.*) Le dernier lieu où l'on vous cherchera maintenant, c'est ici. M. Montrichard va partir. (*A Grignon.*) Vous, en sentinelle pour guetter son départ.

DE GRIGNON. J'y cours.

LA COMTESSE, (*à Henri.*) Vous... dans ce cabinet.

HENRI. Mais...

LA COMTESSE. Oh! je le veux!... et dans quelques instants plus de danger. (*Henri sort.*)

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, LÉONIE.

LA COMTESSE, (*à Léonie.*) Oui, oui, tu peux partager maintenant ma sécurité et ma joie. (*Voyant qu'elle se détourne pour essuyer ses yeux.*) Eh! mon Dieu, d'où viennent tes larmes?

LÉONIE. Je ne pleure pas, ma tante, je ne pleure plus... (*Sanglotant.*) Je suis heureuse... il est sauvé!... mais en même temps, je suis au désespoir.. car tout à l'heure, quand il est revenu si imprudemment... quand je l'ai caché dans ce cabinet, où je tremblais pour lui... (*Pleurant toujours.*) il m'a dit...

LA COMTESSE, (*vivement.*) Quoi donc?

LÉONIE, (*de même.*) Est-ce que je sais? est-ce que je puis me rappeler? Tout ce que j'ai compris... c'est que tout était fini pour moi!

LA COMTESSE, (*à part et avec tristesse.*) J'entends!

LÉONIE. Que nous ne pouvions jamais être l'un à l'autre...

LA COMTESSE, (*de même et à part.*) C'est juste!... il fallait bien le lui dire! (*Prenant la main de Léonie.*) Pauvre enfant!... et tu lui en veux.. tu le détestes?..

LÉONIE. Oh! non!... mais j'en mourrai!

LA COMTESSE, (*cherchant à la consoler.*) Léonie.. Léonie... il faut de la raison!... car si, par exemple.. il était lié à une autre personne...

LÉONIE, (*vivement,*) Justement!... c'est ce qu'il m'a dit! lié à jamais!

LA COMTESSE, (*vivement.*) Et il t'a nommé cette personne?

LÉONIE. Non!... il ne l'a jamais voulu!... mais vous, ma tante, est-ce que vous la connaissez?

LA COMTESSE. Je crois que oui!

LÉONIE. En vérité?... savez-vous si elle l'aime!... beaucoup?...

LA COMTESSE, (*avec force.*) Oui!...

LÉONIE, (*à la comtesse.*) Et elle est aimable... elle est jolie?...

LA COMTESSE. Moins que toi, sans doute...

LÉONIE. Eh bien, alors?...

LA COMTESSE. Que veux-tu, mon enfant, on ne raisonne pas avec son cœur... et, quelle qu'elle soit, s'il la préfère... si elle est aimée. .

LÉONIE. Mais pas du tout! c'est moi qu'il aime...

LA COMTESSE. O ciel!...

LÉONIE. C'est moi! il me l'a avoué... mais il est lié à elle par le respect, par l'amitié, que sais-je! par la reconnaissance...

LA COMTESSE, (*vivement.*) La reconnaissance... Ah!

LÉONIE. Lié surtout par une promesse qu'il lui a faite... et qu'il tiendra même au prix de son sang! Voilà qui est absurde! dites-le-lui, ma tante, vous seule pouvez le décider!...

HENRI, (*qui depuis quelques instants écoutait et a cherché en vain à se contenir, s'élance de la porte à droite.*) Taisez-vous! taisez-vous!

LÉONIE, (*à Henri.*) Rentrez, rentrez de grâce! Si M. de Montrichard arrivait...

HENRI. Que m'importe!... j'aime mieux mourir!

LA COMTESSE. Mourir, plutôt que de manquer à votre promesse?... c'est bien, Henri!

LÉONIE. Mais, ma tante...

LA COMTESSE. Laisse-moi lui parler. (*Bas à Henri.*) Je vous dois ma vie, disposez-en, m'avez-vous dit. (*Léonie s'éloigne de quelques pas.*)

HENRI. Qu'exigez-vous?

LA COMTESSE. La seule chose que j'aie désirée, rêvée, poursuivie... votre bonheur!

HENRI. Ciel!

LA COMTESSE. (*Elle fait signe à Léonie de s'approcher; elle lui prend la main, et la met dans celle de Henri.*) Henri... voici celle qu'il faut choisir.

HENRI. Ah! mon amie... mon amie!

LÉONIE. Ah! j'étais bien sûre que je vous le devrais! (*Elle se jette à ses genoux.*)

DE GRIGNON, (*rentrant vivement par la porte à gauche.*) Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là? voici M. de Montrichard!

TOUS. M. de Montrichard!

LÉONIE, (*à Henri.*) Oh! rentrez! rentrez!

DE GRIGNON. Il monte par cet escalier... le voici!

LÉONIE, (*à part.*) Il n'est plus temps!

(*Henri, qui est près du canapé à droite, s'y asseoit vivement; les deux femmes se tiennent debout devant lui, cherchant à le cacher par leurs jupes.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE MONTRICHARD.

MONTRICHARD, (*entrant par la porte à gauche.*) Je viens vous faire mes adieux, madame la comtesse...

LÉONIE, (*avec joie.*) Ah!

MONTRICHARD. Mais, avant de partir, je tiens à vous

prouver que je ne me vantais pas en disant que cette dépêche pouvait ramener en mon pouvoir M. de Flavigneul.

LÉONIE, (*à part.*) Je tremble!

LA COMTESSE, (*à part.*) Que veut-il dire?

MONTRICHARD. Cette dépêche est l'ordonnance que je sollicitais depuis si longtemps, l'ordonnance d'amnistie...

TOUS, (*poussant un cri de joie.*) L'amnistie!

LA COMTESSE ET LÉONIE, (*s'écartant du canapé où est assis Henri.*) Il peut donc se montrer...

HENRI, (*se levant.*) Ah! monsieur!

MONTRICHARD, (*avec un air de triomphe.*) Ah! j'étais bien sûr que je le ferais reparaître.

LÉONIE. Ciel!

DE GRIGNON. C'était un piége; et nous y avons donné...

(*Tous restent immobiles de terreur. M. de Montrichard s'avance au bord du théâtre et sourit à lui-même avec un air de satisfaction. La comtesse s'approche doucement de lui, le regarde, saisit ce sourire et fait un geste de joie qu'elle réprime aussitôt.*)

MONTRICHARD. Monsieur Henri de Flavigneul... au nom du roi et de la loi, je vous déclare...

LA COMTESSE, (*s'avançant et riant.*) Je vous déclare libre et gracié...

TOUS. Comment?

LA COMTESSE, (*gaiement.*) Eh! sans doute! ne voyez-vous pas que M. de Montrichard veut prendre sa revanche, et qu'il joue la une scène de terreur à mon usage...

LÉONIE. Il serait vrai!

LA COMTESSE, (*prenant le papier des mains de Montrichard.*) Tenez!... lisez!... Ordonnance d'amnistie...

MONTRICHARD. Maudite femme! On ne peut pas plus la tromper en bien qu'en mal!

LÉONIE, (*à la comtesse.*) Et maintenant, tous trois réunis...

LA COMTESSE. Oui, ma fille!... mais plus tard... car aujourd'hui je dois partir.

LÉONIE. Partir!

DE GRIGNON. Vous partez?... eh bien, je pars aussi! Oh! vous avez beau dire! je pars! c'est fini! je vous suis! Rien ne m'arrête! je vous suis jusqu'au bout du monde! et, chemin faisant, j'accomplirai devant vous de si belles choses, que vous finirez par vous dire: Voilà un pauvre garçon dont j'ai fait un héros... faisons-en un homme heureux!...

LA COMTESSE. Ne parlons pas de cela!... (*Passant près de M. Montrichard.*) Eh bien, baron?

MONTRICHARD. J'ai perdu,... madame la comtesse! Je suis vaincu!

LA COMTESSE, (*avec émotion.*) Vous n'êtes pas le seul! (*Affectant la gaieté.*) Que voulez-vous, baron? pour gagner, il ne suffit pas de bien jouer!

MONTRICHARD. Il faut avoir pour soi les as et les rois.

LA COMTESSE, (*à part, regardant Henri.*) Le roi surtout!... dans les batailles de dames.

FINIS.

NOTES.

ACT I.

1. *Bataille de Dames.*— There is a punning allusion in the title of this play to a game at cards, as may be seen by the last two speeches of the third act.

2. *Premier plan.* — Foreground.

3. *Timbrée d'Auray, pleine Vendée.* — Postmarked Auray, in the very heart of Vendée. La Vendée was the stronghold of royalism under the Republic. Troubles and uprisings were frequent even after the accession of Napoleon I.

4. *Maître des requêtes.* — Master of requests; anciently, an officer of much importance. Now, there are forty *maîtres des requêtes*, who, in the Council of State, draw up reports upon certain state matters. They rank below the Counsellors of State.

5. *Talleyrand.* — Pronounced as if written *Tallerand.* A celebrated diplomatist, who died in 1838.

6. *Offusquât.* — Should offend. This verb, the primitive meaning of which is to obscure, is here used in the imperfect subjunctive. Nothing in the grammatical structure of a French phrase betrays quicker the good-breeding and education of the speaker than the skillful management of this tense. It is almost unknown to the uneducated, while its too frequent introduction, even where the laws of grammar demand it, degenerates into affectation and pedantry. It is often avoided, even in writing, and the present is used instead of it. Thus Voltaire wrote *Voudriez vous que je vous dise*, not *disse*. Forms like *parlassions, parlassiez écrivissions*, etc., are too harsh to be frequently, if ever, tolerated. Another turn may be given to the phrase.

7. *Coup de tête.* — A rash, inconsiderate act.

8. *Il a de qui tenir.* — *Tenir* is here used in the sense of to resemble, to take after, as in the phrase *Il tient de son père.* It does not seem easy to render literally into English *Il a de qui tenir*, although the sense is plain, — "He takes after his mother, who, etc."

9. *A manqué.* — Almost. Compare the familiar English expression, just missed.

10. *C'est égal.* — It is all the same, or no matter.

11. *Petite marquise.* — *Marquis, marquise*, since the days of Molière, is applied familiarly to persons who overdo nobility, or who affect extravagant manners. *Il fait le marquis* corresponds pretty nearly to the English expression "He puts on airs."

12. *Cimarosa* — A celebrated Italian composer, who died in 1801.

13. *Il s'agit de vos jours.* — Your life is at stake. Compare the Latin *agitur* in such phrases as *Non nunc pecunia sed illud agitur quomodo*, etc. Terence.

14. *Pauvres diables qui n'en peuvent mais.* — Poor fellows, who cannot help themselves. In the expression *n'en pouvoir mais*, not to be able to help it, the etymology of *mais*, from the Latin *magis*, is apparent; also in the old expression, *mais de cent*, more than a hundred.

15. *Place Bellecour*, at Lyons; one of the largest squares in Europe. It covers fifteen acres of ground.

16. *Voiture de place.* — Hackney coach, "hack."

17. *Descendant.* — Owing to the construction of the stage, which is inclined toward the spectator, the word *descendre*, when used in stage directions, means to come forward. *Monter* and *remonter* mean to go back, or up the stage.

18. *Ah! ça.* — I say, or, tell me, then!

19. *Il s'agit de lui.* — His interest was at stake; or, *He* is in danger. See Note 13.

20. *Quinze jours* should not, as a general thing, be translated by fifteen days. It corresponds to a fortnight; as, *huit jours*, in common conversation, corresponds to a week. The difference arises from the fact that both the first and last day are counted in French, while they are not in English.

21. *A la bonne heure.* — This expression, which is constantly recurring, cannot always be translated in English. It means, well and good, and merely denotes the satisfaction of the speaker. It must be rendered according to the context. In this instance it might, perhaps, be translated, How kind you are, dear aunt. *Au moins* means at least. It must often be left untranslated, or rendered by *indeed*.

22. *Servons-nous-en.* — Let me make use of it. The first person plural of the imperative must thus be used, as there exists in French no form for the first person singular. A few lines farther, the Countess says, *Ne regardons pas.*

ACT II.

23. *Fête.* — The *fête* of a person is, in reality, the saint's day. The spirit rather than the literal meaning of the word is given when it is rendered in English by birthday.

24. *Brigadier de gendarmerie.* — Corporal of a brigade. A *Brigade de gendarmerie* is composed of four or six gensdarmes. The *gensdarmes* (*gens d'armes*) are mounted policemen. It will be seen by this that great care must be taken not to be misled by a similarity of sound in military titles, as *major*, *brigadier*, etc., convey quite different ideas in French and in English.

25. *Brava.* — In English, the masculine form of this Italian word, *bravo* is alone used. In French, this is also the most common form, though *brava* is sometimes used when a woman is applauded.

26. *Original.* — This word is often misunderstood, because it is confounded with *originel*. *Originel* means original, primitive; *original* means original (not copied), eccentric, strange, whimsical, odd, queer. It often occurs that two adjectives in *al* and *el* vary in meaning in a similar way, the former having acquired a signification only remotely connected with the primitive, as *partiel*, *partial*.

27. *Effacées.* — Kept in.

28. *Je ne peux pas m'en défendre.* — I cannot help it.

29. *Je veux vous rendre la reconnaissance très-difficile.* — Montrichard, in answer to the Countess's polite invitation, has just answered, *Vous me comblez*, You overwhelm me, you are too kind. She thereupon answers a phrase that may mean either, I wish to render your gratitude

to me very difficult; or, I wish to render the recognition (of the one you seek) very difficult for you,

30. *Il est bonapartiste, je ne le connais plus.* — The line here referred to occurs in Corneille's Horace, Act II., Sc. 3: —

"Albe vous a nommé, je ne vous connais plus."

31. *Un procédé inqualifiable.* — An unheard-of proceeding, or an unwarrantable behavior. *Inqualifiable*, thus used in common conversation, is always taken in a bad sense.

32. *Vendéens.* — Pronounced as if spelled *Vendé-in*, — see Note 3. The term Vendéen embraces more than merely the inhabitants of Vendée. It was used to designate those who, in the west of France, rose against the Republic. Their motto was *Dieu et le Roi.*

33. *A ma barbe.* — Under my very nose.

34. *Et d'un allié dans la place.* — That makes one ally, etc. The preposition *de* is not unfrequently used in this idiomatic way. *Et d'une, et de deux*, That makes one, that makes two.

ACT III.

35. *Par exemple.* — But, indeed.

36. *Châteaux en Espagne.* — Castles in the air. For the origin of this ancient proverbial expression see Quitard, Dict. des Proverbes, etc. *Faire des cachots en Espagne* is sometimes used when the dreams are of an unpleasant character.

37. *J'ai failli.* — I almost. Compare Note 9.

38. *Le change.* — *Donner le change* is originally a hunting term, and means to throw on the wrong scent. *Les chiens ont pris le change*, The dogs took the wrong scent. Hence the figurative meaning of *donner le change*, to deceive; *prendre le change*, to be deceived.

39. *Je m'en garderais bien.* — I shall be very careful not to do so; or, more simply, of course not.

40. *En bourgeois.* — In citizen's clothes.

41. *Vous autres.* — You there.

42. *Sans bruit.* — Literally, without noise, that is, quietly, unostentatiously. *Faire du bruit* also means to make a fuss, as may be seen from De Grignon's answer.

43. *De gaieté de cœur.* — Wantonly, deliberately, for mere sport.

FINIS.

College Series of Modern French Plays.
No. III.

LA

MAISON DE PENARVAN;

COMÉDIE EN QUATRE ACTES,

PAR

JULES SANDEAU.

With English Notes,

By FERDINAND BÔCHER,
INSTRUCTOR IN FRENCH AT HARVARD COLLEGE.

BOSTON:
S. R. URBINO, 13, SCHOOL STREET.
NEW YORK: F. W. CHRISTERN. PHILADELPHIA: F. LEYPOLDT.
BALTIMORE: JAMES S. WATERS. CINCINNATI: R. CLARKE & CO.
CHICAGO: S. C. GRIGGS & CO.
1865.

Entered. according to Act of Congress, in the year 1864, by
S. R. URBINO,
In the Clerk's Office of the District Court of the District of Massachusetts.

THIRD EDITION.

BOSTON:
STEREOTYPED AND PRINTED BY JOHN WILSON AND SON,
No. 5, Water Street.

PERSONNAGES.

PAUL DE PENARVAN.
L'ABBÉ PYRMIL.
GERMAIN, *domestique de Paul.*
MICHAUD, *meunier.*
ARMAND, *garçon de moulin.*
MADEMOISELLE RENÉE DE PENARVAN.
IRMA, *fille de Michaud.*
GERVAISE, *nourrice de Renée.*

La scène se passe en Vendée, sous le Directoire. Au 1er et au 3e acte, au château de Penarvan; au 2e et au 4e acte, à la Brigazière.

Représentée pour la première fois à Paris le 15 *décembre*, 1863.

LA MAISON DE PENARVAN.

ACTE PREMIER.

Au château de Penarvan. — Une grande salle gothique très-élevée; portraits de famille. — Un arceau à trois portes au fond; à droite, dans une grande encoignure, une fenêtre à balcon, donnant sur la campagne. — A gauche, au dernier plan,[1] une porte latérale. Une grande table à droite, à distance du mur, sur laquelle sont des papiers et des volumes, entre autres le manuscrit de "l'Histoire de la Maison de Penarvan;" attenant à la table un guéridon avec un pupitre et plusieurs petits flacons renfermant des couleurs. A gauche, un fauteuil; des chaises çà et là.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ABBÉ PYRMIL (*seul, assis à la table en face du public*).

Je suis forcé de le reconnaître, ici l'historien s'élève à la hauteur des événements qu'il raconte. (*Lisant.*) "Ainsi mourut, à la Massoure, en bon gentilhomme, comme il avait vécu, le sire Alain de Penarvan, après avoir occis[2] de sa main cent cinquante mécréants qu'au moment d'expirer, il offrit à Dieu pour la rançon de son âme!" C'est tout simplement admirable! (*Il se lève et relit avec complaisance.*) "Ainsi mourut, à la Massoure, en bon gentilhomme, comme il avait vécu, le sire Alain de Penarvan, après avoir occis de sa main cent cinquante mécréants." Cent cinquante mécréants... pour un Penarvan... (*Il corrige résolûment et reprend.*) "Après avoir occis de sa main trois cents mécréants"... C'est mieux! "Trois cents mécréants, qu'au moment d'expirer, il offrit à Dieu pour la

rançon de son âme!" Et tout le chapitre est écrit dans ce goût! (*Se frottant les mains.*) J'ose espérer que mademoiselle Renée ne sera pas mécontente de ce petit morceau. Et, maintenant, passons aux exploits du sire Gautier. Mes notes, mes documents... (*Il entasse devant lui les papiers épars sur la table et d'autres qu'il tire de ses poches.*) Encore un, le sire Gautier, qui n'y allait pas de main morte! L'épée et le bouclier de la Bretagne! (*Se tournant vers les portraits.*) Quels hommes! quelle race! Et c'est à moi qu'était réservé l'honneur de retracer leurs grandes actions! "Histoire de la Maison de Penarvan, par l'abbé Pyrmil!" Mon nom, le nom d'un pauvre abbé, indissolublement uni à celui de tous ces héros, vivra jusqu'à la fin des âges... "Par l'abbé Pyrmil!"... C'est à donner le vertige!... Allons, mon sire Gautier, à nous deux!... Il faut qu'ici l'historien se surpasse lui-même; il faut qu'il soit tour à tour naïf et profond, parfois épique... et toujours véridique!... Écrivons! (*Il écrit à outrance*[3] *tout en consultant ses notes.*) C'est étonnant, j'ai acquis une facilité!... (*Il écrit et s'absorbe dans son travail.*)

SCÈNE II.

L'Abbé Pyrmil, Gervaise.

Gervaise entre du fond à gauche, portant un plateau avec une assiette, des noix, un morceau de pain, une carafe d'eau et un verre. Elle regarde l'abbé d'un air compatissant, en passant derrière lui.

Gervaise (*à part*). Pauvre homme! (*Elle pose son plateau sur le coin à droite de la table où travaille l'abbé.*)

L'Abbé (*l'apercevant*). Ah! c'est vous, ma bonne Gervaise? que m'apportez-vous là?

Gervaise. Pas grand'chose,[4] monsieur l'abbé... votre déjeuner.

L'Abbé. Est-ce que je n'ai pas déjeuné?

Gervaise. Point que je sache[5]... et ce n'est pas le dîner que vous avez fait hier...

L'Abbé. Le dîner que j'ai fait hier?... Mais il était excellent, ce dîner. Et, d'ailleurs, mademoiselle Renée ne s'en est-elle pas contentée?

GERVAISE. Oui, chère créature! Elle supporte les privations, comme si elle n'avait jamais connu des jours meilleurs... et pourtant...

L'ABBÉ. Oh! elle est de sa race!... Mais quel enragé que ce sire Gautier! comme il y va!

GERVAISE. Ce n'est pas le sire Gautier qui nous aidera à passer l'hiver... Monsieur l'abbé?

L'ABBÉ. Ma bonne amie?

GERVAISE (*allant vers le fond, tout en parlant*). Encore ce matin, il y avait dans la cour du château bien des pauvres gens qu'il a fallu renvoyer comme ils étaient venus. (*Rangeant les objets qui sont sur le guéridon.*) Ce n'est pas ainsi que les choses se passaient chez nous autrefois.

L'ABBÉ. Oui, oui, les temps sont changés; mais patience! Voici l'automne, le bon M. Michaud ne saurait tarder, et alors...

GERVAISE. Belles aubaines que les visites du bon M. Michaud! Cet abominable meunier nous a fait plus de dégâts, en trois ans, que les *bleus*[6] pendant toute la guerre. Ah! vous avez raison!... Le voici.

SCÈNE III.

MICHAUD, GERVAISE, L'ABBÉ.

GERVAISE (*à Michaud*). Qui demandez-vous? Mademoiselle Renée n'y est pas.

MICHAUD. Elle est sortie?

GERVAISE Apparemment.

MICHAUD. Et elle rentrera?

GERVAISE. Quand il lui plaira.

MICHAUD (*gracieusement*). Merci!... M. l'abbé n'est pas sorti, lui!

GERVAISE. M. l'abbé est occupé.

MICHAUD. Oui, oui. (*Il descend en scène.*) Toujours plongé dans ses paperasses![7]... Bonjour, monsieur l'abbé, bonjour!

L'ABBÉ. Hein! qu'est-ce que c'est? (*Se retournant.*) Mon bon monsieur Michaud!

MICHAUD. C'est moi, monsieur l'abbé, j'arrive.

L'ABBÉ (*se levant et allant à Michaud*). Nous vous attendions. Je disais, il n'y a qu'un instant: Les feuilles commencent à jaunir, nous allons voir le bon M. Michaud.

GERVAISE (*descendue derrière le guéridon*). Oh! pour ça, on est bien sûr de le voir arriver ici, deux fois l'an: au printemps, avec les chenilles, et, à l'automne, avec les fièvres.

L'ABBÉ. Allons, paix, dame Gervaise, et laissez-nous! (*A Michaud.*) Elle est née au château... c'est elle qui élevait les enfants.

MICHAUD. Ils devaient être bien élevés.

GERVAISE (*qui s'en allait, revient au milieu*). Vous dites?

L'ABBÉ. Eh bien, encore!... Vous m'avez entendu, dame Gervaise?... Laissez-nous! (*Gervaise sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

MICHAUD, L'ABBÉ.

L'ABBÉ (*d'un ton confidentiel*). Mon cher monsieur Michaud, vous ne pouviez venir plus à propos.

MICHAUD. Tant mieux, morbleu![8]

L'ABBÉ. Tant pis!

MICHAUD (*d'un air contrit.*) C'est juste!... Ça ne va donc pas, mon cher monsieur Pyrmil? ça ne va donc pas? Le fait est qu'à ne considérer que l'état de votre lévite...

L'ABBÉ. Oh! ce n'est pas de moi qu'il s'agit,[9] ni même de mademoiselle Renée; son propre dénûment ne la touche guère: il y a des âmes qui ne relèvent pas de la fortune. Mais si vous saviez que de misères crient autour de nous! Et l'hiver approche, nos ressources sont épuisées encore une fois, et sans vous...

MICHAUD. Me voilà, monsieur l'abbé, me voilà! Je ne suis qu'un meunier, les temps sont durs et l'argent est rare; mais, pour obliger mademoiselle de Penarvan!...

L'ABBÉ. Excellent ami!

MICHAUD. Une si brave demoiselle! qui porte si dignement son nom! qui a juré de le porter toute sa vie durant,[10] avec le deuil de sa famille!... car elle l'a juré?

L'ABBÉ. Oui, certes, et elle est fille à tenir un serment.

MICHAUD. C'est magnifique!... Eh bien, laissez-moi faire. Depuis longtemps, je roule dans ma tête une combinaison...

L'ABBÉ. Une combinaison?

MICHAUD. Qui vous tirerait de presse une fois pour toutes; car il faut en finir, mon cher monsieur Pyrmil! Nous avons beau vivre en l'an VI,[11] il ne convient pas que, chez nous, dans notre Bretagne, l'héritière d'un des plus grands noms du pays en soit réduite à attendre le père Michaud, pour savoir comment elle passera l'hiver ou l'été. Songez donc que je viens ici deux fois l'an, et je n'y viens jamais sans vous trouver aux prises[12] avec les mêmes embarras. J'arrive, je remets votre barque à flot; et six mois après, c'est à recommencer. Ça ne peut plus aller comme cela!

L'ABBÉ. Et vous avez un moyen?

MICHAUD. Ah! dame![13] je ne vous cacherai pas que ce sera pour moi une lourde affaire; mais, j'irai jusqu'au bout, quand je devrais y manger mon dernier écu.

L'ABBÉ. Homme généreux! vous aurez une récompense.

MICHAUD. Je n'en veux point.

L'ABBÉ (*finement*). Vous en aurez une, monsieur, qui dépassera tous vos rêves.

MICHAUD (*un peu alléché*). Ah bah!

L'ABBÉ (*il prend sur la table son manuscrit et le met sous les yeux de Michaud*). Vous voyez bien cela?

MICHAUD. Oui.

L'ABBÉ. Feuilletez... donnez un coup d'œil.

MICHAUD. Beau parchemin..., belle écriture... c'est moulé! Mais quel rapport?...

L'ABBÉ (*tournant les feuillets*). Et que dites-vous de ces miniatures encadrées dans le texte? c'est l'ouvrage de mademoiselle Renée.

MICHAUD. Tout à fait gracieux! mais qu'est-ce que c'est que ça?

L'ABBÉ. Ça?... c'est le monument que j'élève, d'une main pieuse, à la mémoire de toute une race de preux; c'est "l'Histoire de la Maison de Penarvan," par l'abbé Pyrmil.

MICHAUD. Eh bien?

L'ABBÉ. Eh bien, monsieur Michaud (*refermant le manuscrit*), vous serez là dedans.

MICHAUD (*un peu désappointé*). Voilà la récompense !... Vous aviez raison, monsieur l'abbé, j'étais loin de m'attendre à celle-là.

L'ABBÉ. Et maintenant, mon digne ami, parlez, apprenez-moi...

MICHAUD. Permettez !... comme il s'agit d'une affaire capitale, c'est à mademoiselle Renée...

L'ABBÉ. Très bien ! mademoiselle va rentrer d'un moment à l'autre... S'il vous plaisait de lire, en attendant, un chapitre de mon histoire ?

MICHAUD. Bien obligé ! je n'ai pas déjeuné.

L'ABBÉ (*montrant son déjeuner*). Je n'ose pas vous offrir...

MICHAUD. Merci ! vous êtes au dessert. J'ai des travaux à visiter, je pousserai jusqu'à Clisson, et je serai ici dans deux heures... Donc, à tantôt, monsieur l'abbé !

L'ABBÉ. A tantôt, notre bienfaiteur !... Ah ! mon Dieu ! (*Il rappelle Michaud, qui est au fond.*) Monsieur Michaud !

MICHAUD (*revenant et descendant à droite*). Quoi donc ?

L'ABBÉ (*d'un air mystérieux*). Vous allez avoir un entretien avec mademoiselle Renée... prenez bien garde à ce que vous direz... pesez bien toutes vos paroles !... Songez qu'il suffirait d'un mot, d'une allusion...

MICHAUD (*étonné*). Je n'y suis pas ![14]

L'ABBÉ (*plus mystérieux encore*). Avez-vous donc oublié qu'il est une personne dont mademoiselle Renée ignore et doit toujours ignorer l'existence ?

MICHAUD (*fort*). M. Paul ?

L'ABBÉ (*avec effroi*). Chut !

MICHAUD. Soyez tranquille.

L'ABBÉ. Ah ! c'est que, voyez-vous, je la connais ! Si elle apprenait... si elle se doutait seulement...

MICHAUD. Mais soyez donc tranquille !...

L'ABBÉ. Ah ! monsieur Michaud, quelle plaie ! Mademoiselle Renée porte le deuil de sa maison, qu'elle croit à jamais éteinte ; et moi, je dois bénir son erreur comme un bienfait du ciel !

MICHAUD. C'est positif.

L'ABBÉ. Et que devient-il, ce malheureux enfant ? Toujours le même ?

MICHAUD. Dites qu'il est pire que jamais.

L'ABBÉ. En vérité ? (*A part.*) Voilà pourquoi dom Jobin ne me parle plus de lui dans ses lettres. (*Haut.*) Pire que jamais ?

MICHAUD. Oh ! c'est fini ! Plus de vergogne, plus de sens moral... Dans la démagogie jusqu'ici ! Fréquentant la plus mauvaise société...

L'ABBÉ (*se désolant*). Oh ! mon Dieu ! (*Naïvement.*) Vous le voyez souvent ?

MICHAUD. Il ne bouge pas de chez nous.

L'ABBÉ. C'est abominable !... Eh bien, vous ne le croirez pas ? Malgré tout ce que vous dites, malgré tout ce que je savais déjà, je sens là pour lui quelque chose... oui, je ne puis m'en empêcher, et il me semble que, si je le voyais, si je me trouvais face à face avec lui...

MICHAUD. Il vous ferait passer un joli quart d'heure !... Laissons cela, monsieur l'abbé, et ne pensons, en ce moment, qu'au salut de notre belle demoiselle.

L'ABBÉ. C'est cela ! — Mais, vous savez... motus ![15]

MICHAUD. C'est convenu... A bientôt. (*Il est arrivé à la porte du fond, où il rencontre Gervaise qui entre.*) Votre serviteur, dame Gervaise. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

GERVAISE, L'ABBÉ (*qui est allé à son déjeuner*).

GERVAISE (*à la cantonade*). Va-t'en, meunier de malheur, et puisses-tu ne jamais revenir !

L'ABBÉ (*grignotant des noix et du pain*). Mais à qui en avez-vous,[16] dame Gervaise ? C'est M. Michaud que vous poursuivez ainsi de vos invectives ? Que vous a-t-il donc fait ? Que lui reprochez-vous ? S'il nous est permis de faire encore un peu de bien, n'est-ce pas à lui que nous le devons ?

GERVAISE. Dites que nous le devons à nos terres, dont il est en train de nous débarrasser.[17]

L'ABBÉ. Vous voilà bien ! Pour quelques petits mor-

ceaux, de ci de là,[18] qu'il nous achète, par pure bonté d'âme...

GERVAISE (*ironiquement*). Pour nous obliger.

L'ABBÉ. Oui, ma bonne amie, pour nous obliger. (*Il boit un verre d'eau.*)

GERVAISE. Je vous dis, moi, que c'est un sournois, et qu'il a son idée.

L'ABBÉ (*venant à Gervaise*). Eh bien, oui, il a son idée... oui, dame Gervaise, il a son idée; et l'heure est bien choisie pour tomber sur lui, quand il apporte une combinaison...

GERVAISE. Oh! j'en ai une aussi, moi, et c'est la bonne! Que mademoiselle fasse un choix parmi les gentilshommes qui demandent sa main, et, au lieu d'éparpiller son domaine en détail pour quelques écus qui s'en vont et ne reviennent pas, qu'elle prenne un mari, qui mettra dans ses terres du bon blé qui revient tous les ans!

L'ABBÉ. Un mari!... mais vous savez bien... (*Regardant au fond.*) Silence! la voici! (*Il se remet à son travail.*)

SCÈNE VI.

GERVAISE, RENÉE, L'ABBÉ.

RENÉE (*entrant*). Ah! je te cherchais, Gervaise. (*Lui donnant une bourse.*) Tu distribueras cela aux pauvres gens qui assiégeaient ce matin notre porte.

GERVAISE. Mais, chère demoiselle, comment avez-vous fait?

RENÉE. Ne t'inquiète pas... quelques bijoux que je suis allée vendre à la ville. — Ah! (*baissant la voix*) tu porteras chez M. l'abbé les vêtements qui viendront tantôt.

GERVAISE. Ce ne sera pas du luxe.

RENÉE. Non, certes... Va! (*Gervaise sort, en emportant le déjeuner.*)

SCÈNE VII.

RENÉE, L'ABBÉ.

RENÉE. Bonjour, mon bon Pyrmil.

L'ABBÉ (*se levant et allant à Renée*). Bonjour, chère demoiselle. (*Il lui baise la main.*) Vous venez du dehors?

RENÉE. Oui. — Le gai soleil, la belle matinée! Ah! j'en suis encore tout enivrée! Et vous, mon cher abbé, toujours au travail?

L'ABBÉ. Oui; et j'en ai fini avec le sire Alain.

RENÉE. Déjà?

L'ABBÉ. Oui, mademoiselle, et je crois vraiment que mon style n'est pas resté au-dessous du sujet, ce qui n'est pas peu dire. Quel homme que ce sire Alain! quels hommes, du reste, que tous ces Penarvan! Et je ne parle pas seulement de ceux d'un autre âge... je parle de ceux d'hier, de ceux que nous pleurons! Ah! la fin de notre histoire sera belle! Et là aussi, nous aurons de grandes choses à raconter!

RENÉE. Oh! oui, de grandes choses!

L'ABBÉ. Ah! mademoiselle, quelles scènes à retracer! Vos trois frères, partis tous trois au premier signal de la guerre, frappés sur le même champ de bataille, et rapportés ici, couchés dans leurs manteaux... Leur père, appuyé sur le bras de sa fille, — sur votre bras, mademoiselle, — recevant debout, ces glorieuses dépouilles!

RENÉE (*comme à elle-même*). Sa bouche resta muette; ses yeux ne versèrent pas une larme; il contempla longtemps sa race anéantie; puis il se découvrit lentement et s'inclina dans un suprême adieu! Une heure après, il montait à cheval et se rendait au camp, malgré son grand âge. Huit jours plus tard, il tombait à son tour pour ne plus se relever.

L'ABBÉ (*désignant Renée du doigt*). Et la fille avait suivi le père! Et l'histoire aussi la suivra, cette noble et vaillante fille, persécutée, proscrite, errant la nuit de ferme en ferme. Puis on la verra, rentrant seule dans son domaine en ruine, s'installant fièrement dans sa pauvreté et jurant que son nom, destiné à périr, ne s'éteindrait du moins

qu'avec sa vie! Voilà ce que l'histoire pourra dire, et voilà ce que je dirai!

RENÉE. Et alors, ce sera à moi de raconter ce qu'a été l'abbé Pyrmil pour la maison de Penarvan. Quel zèle pour les vivants! quel culte pour les morts! Oh! je n'ai rien oublié: en rentrant dans ce château dévasté, quel ne fut pas mon étonnement de retrouver chez moi, dans ma chambre, les épaves de mon opulence, mes coffrets, mes écrins, mes toilettes et les vieux meubles familiers. C'était un de vos tours, monsieur l'abbé!... Etait-ce là pourtant ce qu'il fallait sauver? Et, malgré moi, mon cœur s'indignait un peu contre vous; mais à peine eus-je fait quelques pas dans cette vaste salle, où je pensais que le pillage et l'incendie n'avaient laissé que les murailles... là, dans leurs cadres de bois de chêne, les miens, tous les miens! Ils étaient là!... ils étaient là!... Et nos chartes, nos parchemins... enfin, les épées de mes frères!... Ah! cette fois, c'étaient bien les trésors qu'il fallait sauver... et c'est à vous que je les devais!... Ah! ce jour-là, monsieur l'abbé...

L'ABBÉ. Ce jour-là, vous m'avez embrassé, mademoiselle.

RENÉE. Et ce n'est pas tout encore! Après m'avoir rendu mes aïeux, c'est vous qui avez eu la pensée d'en écrire l'héroïque histoire. Et dès lors, ma vie avait un but: un grand travail et un grand devoir! (*Souriant.*) Mais il ne faut pas les oublier, sous le prétexte de s'en souvenir. Allons, monsieur l'historien, à votre plume! (*L'abbé se met à la table.*) Et moi, à mes pinceaux! (*Elle s'assied au guéridon.*)

L'ABBÉ. C'est bien dit! (*il lui passe son manuscrit.*)

RENÉE (*le parcourant*). Mais, l'abbé, vous avez omis le surnom du sire Alain: on l'appelait Alain... Jambes-Tortes.[19]

L'ABBÉ. Comment, mademoiselle, est-ce que vous voudriez le peindre d'après la tradition?

RENÉE. Il faudrait, au moins, indiquer légèrement...

L'ABBÉ. Oh! moi, je lui ferai les jambes droites comme un I.

RENÉE. Pourtant...

L'ABBÉ. Jamais vous ne ferez croire à personne qu'un

Penarvan ait pu avoir les jambes de travers... jamais, mademoiselle !

RENÉE. Attendez donc ! Si je faisais autour de lui un... massacre de Sarrasins qui lui monteraient jusqu'à mi-corps ? Qu'en dites vous, l'abbé ?

L'ABBÉ. Parfait, mademoiselle ! (*à part, avec conviction.*) Raison de plus pour qu'il en ait tué trois cents ! (*Il se remet au travail.*)

GERVAISE (*entrant du fond*). Un papier pour vous, monsieur l'abbé. (*Elle le remet et sort.*)

L'ABBÉ (*se lève sur place et regarde l'écrit*). Une lettre de dom Jobin.

RENÉE. Dom Jobin ?

L'ABBÉ. C'est ce savant bénédictin qui m'a déjà donné des renseignements si précieux sur la famille.

RENÉE. Lisez.

L'ABBÉ (*lisant debout, et marmottant d'abord*)... "Mon embonpoint, qui n'a fait que croître au milieu des horreurs de la Révolution, ne me permet pas de monter jusqu'au château." Pauvre ami ! "Je vous attends au bas de la côte ; j'ai à vous faire les révélations les plus graves... (*baissant la voix*) sur la personne que vous savez."

RENÉE. Quelle personne ?

L'ABBÉ. Un... un de nos aïeux ! (*à part, en remontant vers le fond.*) Ah ! mon Dieu ! que va-t-il m'apprendre ! (*Au moment de sortir, il redescend à droite de Renée.*) Ah ! j'y pense, mademoiselle, M. Michaud est venu ce matin et doit revenir dans une heure. Il m'a parlé d'une combinaison qu'il veut vous soumettre à vous-même.

RENÉE. Une combinaison ?

L'ABBÉ. Qui doit relever notre fortune.

RENÉE (*avec ironie*). En vérité ?

L'ABBÉ. Oui, mademoiselle... veuillez donc le recevoir ; moi, je vais savoir des nouvelles de... de notre ancêtre. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

RENÉE (*seule*).

Ah! M. Michaud a une combinaison nouvelle à me proposer? Eh bien, je suis curieuse de la connaître. (*Reprenant ses pinceaux.*) Allons, si je ne dois rien ajouter à l'héritage de gloire que j'ai recueilli, je saurai du moins le garder fidèlement et le maintenir dans son intégrité. C'est là une assez belle tâche, une assez noble ambition... et qui suffit bien à remplir toute ma vie. (*Un temps de silence. Elle travaille. On entend une musique joyeuse, lointaine d'abord, qui se rapproche peu à peu.*) Qu'est cela? (*Elle se lève et va à la fenêtre.*) Une noce qui passe. Pauvres enfants! l'époque est mal choisie pour entrer en ménage. Mais n'est-ce pas surtout quand les temps sont difficiles, qu'il fait bon d'être deux et de s'appuyer l'un sur l'autre? La joie respire sur leur visage. Oh! ils sont jeunes, ils s'aiment, ils sont heureux... (*Répétant plus bas.*) Ils sont heureux! (*Avec un soupir.*) Allons retracer les exploits du sire Alain. (*Elle se rassied.*)

GERVAISE (*entrant du fond*). Mademoiselle, est-ce qu'il faut laisser entrer M. Michaud?

RENÉE. Oui, je l'attendais.

GERVAISE (*avec regret*). Ah! (*à Michaud.*) Il paraît que vous pouvez entrer.

SCÈNE IX.

MICHAUD, RENÉE.

MICHAUD (*sur le seuil de la porte*). Mademoiselle...

RENÉE. Entrez, monsieur Michaud, et veuillez vous asseoir. (*Elle fait signe à Gervaise de donner une chaise, Michaud la prévient et va en prendre une au fond à gauche. Gervaise sort.*)

MICHAUD. Je ne sais si je dois... (*Il place sa chaise à une distance respectueuse.*)

RENÉE. Oui, oui, asseyez-vous. (*Michaud reste debout contre la chaise.*) Eh bien, mon cher monsieur, vous com-

mencez votre tournée d'automne? Vous voici, encore une fois, en visite de bienfaisance.

MICHAUD. Mademoiselle...

RENÉE. Et il n'y a que vous pour obliger les gens d'une façon si délicate et si discrète.

MICHAUD. Il est heureux, mademoiselle, que vous me rendiez justice, car le métier que je fais ici, depuis trois ans...

RENÉE. Le métier que vous faites? Venir au secours des grandes familles appauvries par la Révolution; épier nos besoins... pour les soulager; arriver juste à l'heure où la nécessité nous presse; si c'est là un métier, c'est celui de la Providence.

MICHAUD. Toujours est-il que je m'y suis ruiné, et que je me vois forcé d'y renoncer.

RENÉE. En vérité! Mais que me disait donc M. l'abbé? A l'entendre, vous aviez une... combinaison, qui devait relever ma fortune.

MICHAUD. Oui... il est vrai qu'à force de me préoccuper de vos embarras, j'avais imaginé un moyen... et, ce matin encore, je croyais, j'espérais... Mais j'ai bien réfléchi, et ce serait tellement onéreux pour moi, que j'ai renoncé même à vous en parler.

RENÉE. Pourquoi donc? Parlons-en toujours; cela n'engage à rien.

MICHAUD (*à part*). Je la tiens![20]

RENÉE. Eh bien?

MICHAUD. Eh bien, mademoiselle, puisque vous l'exigez... Mais, auparavant, je dois vous avertir que je vais vous parler avec la franchise... d'un paysan.

RENÉE. Bien entendu! Et je vous écoute, en travaillant... Vous permettez?

MICHAUD. Comment donc!

RENÉE. Là!... quand vous voudrez.

MICHAUD (*s'asseyant*). Et d'abord, mademoiselle, êtes-vous bien sûre qu'en cherchant à vous obliger, je ne vous aie pas rendu un mauvais service?

RENÉE. Et comment cela, monsieur Michaud?

MICHAUD. Eh! mon Dieu! à force de vous acheter de la terre petit à petit, lopin par lopin, j'en suis arrivé, sans m'en douter, à posséder aujourd'hui la plus grosse partie

de votre domaine. J'en suis au regret, mais je finirai par vous gêner. Déjà vous n'êtes plus chez vous; je plante par-ci, je bâtis par-là, j'élève des murs. Avant qu'il soit peu, je vous aurai caché la vue de la vallée, et je ne m'en consolerai jamais.

RENÉE. Vraiment, monsieur Michaud, vous avez des sentiments que je ne puis me lasser d'admirer.

MICHAUD. Ce n'est pas tout, mademoiselle; ce pays me plaît, je rêve d'y finer mes jours, et je compte venir bientôt m'y installer avec ma fille.

RENÉE. Je serai charmée de vous avoir pour voisins, vous et mademoiselle Michaud.

MICHAUD. Oh! je n'en doute pas... Irma est une bonne fille, sans façon, toute ronde, avec qui vous aurez bientôt fait connaissance. Nous nous verrons souvent, ça vous distraira; elle se mariera, un jour ou l'autre; puis viendront les enfants; ça[21] pleure, ça crie, ça piaille! ça jettera du mouvement autour de vous.

RENÉE. Sans doute, et vous m'ouvrez là des perspectives enchantées.

MICHAUD. Pour ce qui est de moi, j'aime la chasse, et ça vous amusera d'entendre aboyer mes chiens et de me voir tirer des lapins sous vos fenêtres.

RENÉE. Vous animerez le paysage.

MICHAUD. Malheureusement, il y a le revers de la médaille.

RENÉE. Ah! sans cela, c'eût été trop beau.

MICHAUD. Je suis un bonhomme, mademoiselle, d'humeur facile et conciliante; et bien que mon père, feu Étienne Michaud, meunier comme moi, fût natif de Caen, en basse Normandie...

RENÉE. Ah! monsieur votre père était Normand?

MICHAUD. Oui, mademoiselle; et cependant, chacun vous dira que je ne suis pas chicanier.[22] Seulement, je tiens à mes droits. Mon droit et la loi, je ne connais que ça! Aussi, malgré mon horreur des procès, j'en ai eu plus de vingt, rien que pour le cours d'eau qui fait tourner mon moulin. Je tiens à mes droits!

RENÉE. Soyez tranquille, monsieur Michaud, on les respectera.

MICHAUD. Oui, vous, mademoiselle, vous les respec-

terez; mais pouvez-vous répondre de vos gens, de vos animaux?... Un de vos serviteurs, pour abréger son chemin, passe dans ma luzerne; un canard, abandonné à lui-même, s'introduit dans mon champ; une vache, en rupture de ban,[23] s'invite à déjeuner dans mon pré; vous n'y pouvez rien, ni moi non plus. Mais je tiens à mes droits... et voilà des procès sans fin! Et les procès, ça coûte gros... outre qu'à la longue, ça finit par altérer les bonnes relations.

RENÉE (*à part*). Où veut-il en venir? (*Haut.*) Continuez, monsieur Michaud, vous m'intéressez vivement!

MICHAUD. Mademoiselle, outre les petits inconvénients que je viens de vous signaler, est-ce que vous vous trouvez bien ici?

RENÉE. Ici? dans ce château où je suis née? Mais, vous êtes bien bon, monsieur Michaud, je ne m'y trouve pas mal.

MICHAUD. Hum! il n'est point gai, ce vieux manoir! Sans compter qu'il n'est pas solide. Je sais bien que, tel qu'il est, je ne voudrais pas l'habiter.

RENÉE. Je le comprends, monsieur Michaud; mais une pauvre fille comme moi s'y résigne et s'y accommode.

MICHAUD. Oui... je l'examinais tout à l'heure en venant et je me disais... (*Il se lève.*) Ah! ma foi, mademoiselle, au risque de vous offenser, il faut que je vous dégoise[24] une bonne fois ce qu'il y a là dedans pour vous. (*Il se frappe la poitrine.*) Eh bien, oui, ça me fend le cœur de voir une personne comme vous vivre dans une masure ouverte à tous les vents et qui vous tombera sur la tête un de ces matins. Encore, s'il vous était permis d'y vivre doucement, dans le luxe ou au moins dans l'aisance; mais c'est tout le contraire; et votre position ne peut qu'empirer chaque jour. Voyons, comment comptez-vous sortir de là? Qu'espérez-vous? qu'attendez-vous? Votre cause est perdue sans retour. (*Renée proteste d'un geste.*) Vous ne voulez pas vous marier; vous avez aliéné le plus clair et le plus net de vos biens. Enfin... car il faut tout vous dire, n'est ce pas?

RENÉE. Oui, tout.

MICHAUD (*baissant la voix*). Eh bien, mademoiselle, vous n'êtes pas très-bien notée dans les papiers de la République.

RENÉE. J'aime à le croire, monsieur.

MICHAUD. Vous êtes suspecte[25]... Je ne voudrais pas vous effrayer; mais, ce matin même, j'entendais parler de vous à la municipalité de Nantes... Le Directoire a les yeux sur vous... et au moindre soulèvement...

RENÉE. Cela me regarde... Arrivons à votre combinaison.

MICHAUD (*se grattant l'oreille*). Ma combinaison, mademoiselle, ma combinaison... (*Portant sa chaise à gauche.*) Ah! ma foi, tant pis! c'est plus fort que moi! On dira ce qu'on voudra: que je me ruine, que je mets ma fille sur la paille et que je suis fou à lier; mais on ne dira pas que j'ai abandonné mademoiselle de Penarvan! — J'achète, en bloc, tout ce qui vous reste. Je n'y vais pas par quatre chemins,[26] je prends tout, je vous débarrasse de tout! — Qu'est-ce que ça peut valoir? un millier d'écus.[27] Et qu'est-ce que j'en donne? dix mille, vingt mille francs? Fi donc!... Il s'agit de vous assurer une existence honorable, indépendante... et je vous en donne quarante mille francs!

RENÉE. Quarante mille francs!

MICHAUD. Avec cela, vous pourrez vivre où vous voudrez, comme vous l'entendrez, sans souci du présent, sans crainte de l'avenir... Quarante mille francs! vous ne les trouveriez pas dans les caisses de l'État, et ils sont chez mon notaire. Je les tenais en réserve pour la dot de ma fille; tant pis pour mon gendre, il s'en passera! Ils sont à vous, mademoiselle, je vous les donne.

RENÉE. Et vous prenez tout? les terres, les bois, les prés?

MICHAUD. Le château!... jusqu'au mobilier!

RENÉE. Et les portraits de famille aussi?

MICHAUD. Ça m'est égal. Enfin, je prends tout, quoi! je prends tout!

RENÉE. C'est bien! mais, dites moi, monsieur Michaud, que comptez-vous faire de mon château?

MICHAUD. Oh! soyez tranquille, mademoiselle, vous n'avez pas affaire à un démolisseur, à un vendeur de pierres; je suis un brave homme, moi, je me suis enrichi honnêtement... dans le commerce des grains[28]... Votre château, je le ferai restaurer, badigeonner, enfin je le ferai remettre

à neuf, de fond en comble, et je m'y installerai moi-même avec ma famille.

RENÉE (*désignant les portraits*). Et vous daignerez conserver?...

MICHAUD. Ces messieurs? On en aura soin, mademoiselle, on les savonnera, on les mettra dans des cadres neufs, et...

RENÉE (*se levant*). Assez, monsieur! Brisons là! Finissons cette comédie!

MICHAUD. Une comédie!

RENÉE. Oui, je vous connais, depuis longtemps, et je vais vous dire qui vous êtes.

MICHAUD. Qui je suis? Mais...

RENÉE. Vous êtes un spéculateur.

MICHAUD. Moi?

RENÉE. Et un spéculateur déloyal.

MICHAUD. Mademoiselle!

RENÉE. Je vous connais, vous dis-je! pensez-vous que, sans cela, j'aurais accepté vos prétendus services? Ne nous oblige pas qui veut, monsieur Michaud! Au bruit de mes désastres, vous avez flairé une proie, vous êtes accouru, et, profitant de ma détresse, vous m'avez arraché mes terres à vil prix.

MICHAUD. A vil prix!

RENÉE. Et voilà qu'aujourd'hui, votre impudence croissant avec ma misère, vous ajoutez l'outrage à la spoliation! vous voulez m'arracher jusqu'au berceau de ma famille; vous voulez habiter la maison de mes pères!

MICHAUD. La maison de vos pères?... Si la République avait fait son devoir, il y a longtemps qu'elle aurait mis la main dessus.

RENÉE. Qui l'en empêche? Elle peut la prendre et la détruire; mais l'acheter, je l'en défie! Ah! il vous faut nos châteaux maintenant? ah! vous vous étiez flatté de succéder ici, vous et les vôtres, à dix générations d'honneur et de vertu? Mais depuis quand les renards vont-ils se terrer dans l'antre des lions? depuis quand des osieaux de basse-cour?... oiseaux

MICHAUD. Hein!... c'est les Michaud qu'on traite ainsi, après qu'on a fait la Révolution? Prenez garde, mademoiselle!

RENÉE. Vous menacez, je crois?... et moi, je m'oublie, je m'emporte, c'est trop d'honneur que je vous fais.

MICHAUD. Ah! j'étouffe de colère!

RENÉE (*lui montrant la porte*). Le grand air vous remettra! et, si vous avez besoin de vous rafraîchir, ne vous gênez pas, passez à l'office.[29]

MICHAUD. A l'office!... Ah! monsieur votre cousin est moins fier que vous, mademoiselle.

RENÉE. Mon cousin?

MICHAUD. Oui, mademoiselle, oui, votre cousin, un Penarvan comme vous.

L'ABBÉ (*qui vient d'entrer*). Silence, malheureux!

MICHAUD (*passant vivement derrière l'abbé*). Quand je l'invite à se rafraîchir, je le fais asseoir à ma table, nous trinquons ensemble, et l'honneur est pour lui. (*Il sort furieux par le fond. L'abbé est tombé accablé dans le fauteuil à gauche.*)

SCÈNE X.

L'ABBÉ, RENÉE.

RENÉE (*frappée de stupeur*). Qu'est-ce que cela veut dire?

L'ABBÉ. Mademoiselle, j'aurais donné ma vie...

RENÉE (*avec énergie*). Qu'est-ce que cela veut dire?

L'ABBÉ. Eh bien, oui, mademoiselle, il reste un Penarvan.

RENÉE (*avec joie*). C'est vrai!... Mais non, c'est impossible! Mon père m'a répété vingt fois que la branche cadette s'était éteinte bien avant que je fusse née.

L'ABBÉ. M. le marquis savait bien le contraire, mademoiselle.

RENÉE. Mais, alors, pourquoi m'a-t-il caché?... Voyons, parlez!

L'ABBÉ. M. le marquis et son frère ne partageaient pas les mêmes opinions, vous le savez. M. le vicomte avait toujours eu du penchant pour les idées nouvelles.

RENÉE. C'était un philosophe.

L'ABBÉ. Retiré près de Rennes, dans son petit domaine de la Brigazière, il se posait en réformateur des abus; il correspondait avec M. d'Alembert.[30]

RENÉE. Je sais, je sais.

L'ABBÉ. Pourtant, il n'y avait qu'un peu de froideur dans les relations, quand le vicomte Joseph ne craignit pas de s'allier à une famille de robe.[31]

RENÉE. Et il en fut bien puni, car il mourut subitement, le jour de son mariage avec la nièce de M. de la Chalotais.

L'ABBÉ. C'est là qu'est votre erreur, mademoiselle; votre oncle ne mourut pas ce jour-là; mais votre père n'avait vu dans cette alliance qu'un insolent défi; il y répondit en notifiant la mort de son frère à tous ses amis, et on assure que le vicomte Joseph lui-même reçut un billet qui lui faisait part de son propre décès.

RENÉE. Bien! bien! (*Elle s'assied près de l'abbé.*) Mais, après la mort de mon père, quand je croyais ma famille éteinte, comment m'avez-vous laissé ignorer?... comment ne m'avez-vous pas révélé l'existence de mon cousin, du dernier de ma race et de mon nom?

L'ABBÉ (*avec embarras*). Mon Dieu!... comme, de son côté, il ne nous a jamais donné signe de vie, j'ai dû croire qu'il avait hérité des sentiments...

RENÉE. Et c'est pour cela!... ah! monsieur l'abbé!... (*Se levant agitée.*) Mais nous allons lui écrire, l'appeler auprès de nous... (*L'abbé se lève.*) Je ne sais rien, je ne veux rien savoir des querelles qui ont désuni nos pères. Je ne sais qu'une chose, c'est un Penarvan; il suffit! (*Un silence.*) Eh quoi! vous vous taisez? Ma maison survit à sa ruine, et vous ne comprenez pas?...

L'ABBÉ. Oh! je comprends très-bien, mademoiselle, mais je crains... et c'est pour cela que je me suis abstenu jusqu'ici...

RENÉE. Voyons, que craignez-vous?

L'ABBÉ. Eh bien, d'après ce que m'a toujours dit dom Jobin, il paraît que votre cousin ne justifie pas absolument... ou plutôt, il justifie trop les craintes que... (*Mouvement de Renée.*) Oh! ce n'est pas sa faute!... Son père était un esprit fort,[32] et on conçoit qu'avec un pareil exemple!...

RENÉE. Achevez!

L'ABBÉ. Eh bien, à vingt ans, votre cousin lisait M. de Voltaire et M. Rousseau de Genève.

RENÉE. Ce fut un tort. Après?

L'ABBÉ. Après... dame, il est tout simple qu'il ait pris parti pour la Révolution.

RENÉE. Un Penarvan!

L'ABBÉ. De la branche cadette, mademoiselle! (*Avec douleur.*) Et cela seul peut expliquer...

RENÉE (*atterrée*). Un Penarvan!... Oui, je comprends qu'il ne soit pas venu à moi, ma vue seule eût été sa condamnation!... Allons, mon cher abbé, voilà de nouveaux devoirs à remplir. Puisqu'il reste encore un rameau vivant de l'arbre foudroyé, c'est à nous de le redresser. Vous irez trouver mon cousin de ma part, mon bon Pyrmil.

L'ABBÉ. Moi?

RENÉE. Vous dissiperez les ténèbres qui troublent son esprit et vous l'aiderez à rentrer dans la bonne voie... Vous ne répondez pas?

L'ABBÉ. C'est que... c'est que je ne vous ai pas tout dit.

RENÉE. Vous ne m'avez pas tout dit?

L'ABBÉ. Le mal est plus avancé que je ne le pensais moi-même.

RENÉE. Enfin?

L'ABBÉ. Enfin, monsieur votre cousin est sur le point de se marier.

RENÉE. Je devine... et, comme son père, il va se commettre avec une famille de robe?

L'ABBÉ. Ah! plût à Dieu qu'il s'en tînt aux fourrures![38]

RENÉE (*confondue*). Mais qui donc épouse-t-il, alors?... Eh bien?

L'ABBÉ (*éclatant*). Eh bien, mademoiselle, votre cousin epouse la fille d'un paysan, la fille d'un meunier, la fille de M. Michaud!

RENÉE. La fille de M. Michaud! (*Se passant les mains sur le front.*) Mais comment savez-vous?... qui a pu vous dire?...

L'ABBÉ. Dom Jobin, qui arrive de Rennes. Il paraît qu'il n'est bruit que de cela dans tout le pays!

RENÉE (*passant à gauche*). Voilà pourquoi cet homme en voulait à mes terres et jusqu'à mon château. Il lui fallait tout à la fois, et l'héritage et l'héritier. (*A l'abbé.*) Et quand doit se faire ce mariage?

L'ABBÉ. L'époque n'est pas encore fixée, mais... .

RENÉE. Monsieur l'abbé, ce mariage ne se fera pas.

L'ABBÉ. Dieu vous entende! Mais, au point où en sont les choses, qui pourra l'empêcher?

RENÉE. Moi!

L'ABBÉ. Vous, mademoiselle?

RENÉE. J'ai juré de maintenir intact l'héritage d'une maison sans tache, et je tiendrai mon serment... Ce mariage n'aura pas lieu, vous dis-je... Nous partons dès demain.

L'ABBÉ. Nous partons?... moi aussi?

RENÉE. S'il ne vous convient pas de m'accompagner, libre à vous; j'irai seule. Je crois avoir montré que les grands chemins ne me font pas peur. (*Elle remonte vers le fond.*)

L'ABBÉ. Je vous suivrai partout, mademoiselle; mais que va devenir l'histoire des Penarvan?

RENÉE (*se retournant*). Nous ne l'abandonnons pas, monsieur l'abbé; nous lui restons fidèles. Nous allons travailler pour que cette histoire, nourrie de gloire et d'honneur, ne s'achève pas dans la honte... et, Dieu aidant, nous réussirons. (*Elle sort, Pyrmil tombe anéanti sur un siége à droite.*)

ACTE DEUXIÈME.

Un salon de métairie, ouvrant sur la campagne, et une porte charretière en avant de quelques mètres. — Une fenêtre à gauche de la porte du fond; une bibliothèque à droite. — Deux portes latérales à droite et deux à gauche, se faisant face. A gauche, une table à distance de la première porte, avec une chaise de ce côté et un fauteuil de l'autre. A droite, un plus grand fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN (*seul, poudré, cravate blanche, culotte courte, souliers à boucles. Il est assis dans le fauteuil près de la table, à gauche, et lit le journal*).

"L'armée républicaine vient encore de remporter une victoire." C'est incroyable! ah! décidément, ce général Bonaparte a des dispositions. (*Réfléchissant.*) Mais voyons donc... Bonaparte? Eh! oui, c'est un gentilhomme! Parbleu! de cette façon-là tout s'explique!... Il faut toujours en revenir à la noblesse!

SCÈNE II.

GERMAIN, ARMAND (*portant un panier de vin*).

ARMAND (*de la porte du fond*). M. Paul n'est pas là? (*Germain le regarde d'un air hautain, et reprend la lecture de son journal; Armand descendant en scène et répétant.*) M. Paul n'est pas là?

GERMAIN (*sans bouger*). M. Paul?... qui ça, M. Paul?

ARMAND. M. Paul... le propriétaire de cette métairie; enfin, votre maître, quoi![34]

GERMAIN. Si c'est de mon maître que vous voulez parler, il se nomme le vicomte de Penarvan, et, ce que vous appelez sa métairie, moi, je l'appelle son château.

ARMAND. Ah!... Eh bien, alors, vous direz au seigneur de Penarvan que le citoyen Michaud, ayant l'honneur de déjeuner, ce matin, au château, a jugé prudent d'offrir à M. le vicomte un panier de son vin. Voilà! (*Il pose le panier au milieu du théâtre et sort.*)

GERMAIN (*seul*). Insolent! (*Il se lève.*) Où en sommes-nous tombés, mon Dieu!... un Michaud, chez nous, à notre table! (*Il prend le panier de vin et le porte au fond, à droite, où, désignant deux bustes en plâtre.*) Après ça, quand on voit un Voltaire et un Rousseau installés chez un gentilhomme... on doit s'attendre à tout... Ah! (*Il montre le poing aux bustes.*)

PAUL (*du fond à gauche*). Tout beau, Sultan,[35] à bas!

SCÈNE III.

PAUL, GERMAIN.

Paul paraît au fond, en costume de chasse, veste de velours, grandes guêtres de cuir, chapeau de feutre à larges bords. Il se pose d'un air triomphant, appuyé sur son fusil d'une main, et montrant de l'autre un lapin.

PAUL. Me voilà! et je n'ai pas perdu mon temps, comme tu vois... Tiens, mon vieux Germain, tu vas faire sauter[36] ce... ci-devant lapin. (*Il le donne à Germain et va poser son fusil au fond, à gauche.*) Tu sais que M. Michaud déjeune à la métairie?

GERMAIN (*tenant le lapin*). Comment, monsieur le vicomte, c'était donc sérieux?

PAUL. Si c'était sérieux?

GERMAIN (*posant le lapin au fond à droite*). J'affirme à M. le vicomte que j'ai cru qu'il voulait rire.

PAUL. Et pourquoi cela, monsieur Germain?

GERMAIN. Le citoyen[37] Michaud, déjeunant au château, à la table de M. le vicomte, cela m'a paru tellement exorbitant...

PAUL. D'abord, je te prierai de ne plus me rebattre les oreilles de ton éternel M. le vicomte, et de renoncer à cette manie d'appeler ma ferme un château... Joli château, ma foi!... Quant à moi, qui ai toujours vécu à l'étroit, tandis

que mes nobles cousins de la branche aînée menaient grand train dans de vastes domaines, j'ai beaucoup réfléchi sur l'organisation sociale, et j'y ai constaté bien des abus. Aussi j'ai pris l'égalité pour devise et je vis en conséquence : cultivant mon champ de mes mains et usant moins de souliers que de sabots... Tâche donc de comprendre cela une fois pour toutes, et fais-moi grâce de tes étonnements sempiternels.

GERMAIN. Ah ! je suis plus affligé que surpris de tout ce que je vois, M. le vicomte.

PAUL. Encore ?

GERMAIN. Monsieur... tout court, puisque vous l'exigez.

PAUL (*s'asseyant à gauche*). C'est bien assez déjà.

GERMAIN. A moins pourtant de vous appeler citoyen.

PAUL (*riant*). Je n'y verrais aucun inconvénient.

GERMAIN (*scandalisé*). Ah ! monsieur !... mais tout cela devait arriver fatalement. Quand on part de la philosophie, on doit en venir à l'impossible. Aussi, de M. d'Alembert, avec qui on pouvait encore causer, on en est tombé à M. Michaud.

PAUL. Un brave homme !

GERMAIN. Un meunier, monsieur ! Enfin, jusqu'aux poules et aux canards qui, sans doute enhardis par la présence de ces messieurs (*il montre les bustes*), viennent parfois tenir leur club jusqu'ici.

PAUL (*se levant et riant*). En vertu de la liberté, vieux radoteur ! Allons, va dire à Jeannette de faire sauter mon lapin ; car mon compère Michaud ne doit pas tarder à venir.

GERMAIN (*qui a repris le lapin, à part*). Son compère Michaud !... c'est à quitter la France ![38] (*Il sort par la droite, en levant au ciel les bras et le lapin.*)

SCÈNE IV.

PAUL (*seul*). Ah ! si l'égalité s'implante jamais chez nous, ce ne sera pas la faute des valets de bonne maison. Ces gaillards-là sont plus fiers que leurs maîtres. (*Il aperçoit, au fond à gauche, Michaud et sa fille.*) Ah ! voici mon compère !... et vous aussi, mademoiselle Irma ?

SCÈNE V.

IRMA, MICHAUD, PAUL.

IRMA. Oui, monsieur Paul, je suis venue vous dire bonjour, en passant.

PAUL. Ah! moi qui espérais déjà que vous seriez des nôtres![39]

MICHAUD. Vous êtes bien honnête... mais une femme de ménage ne quitte pas sa maison comme cela. Et puis une jeune fille qui viendrait déjeuner chez un garçon... et un beau garçon, da!

PAUL. Monsieur Michaud!

MICHAUD. Oh! je ne m'en dédis pas. Et je puis dire que, de son côté, Irma est une jolie fille aussi.

IRMA. Mon père!

PAUL. Certes!

MICHAUD. Et douce, et sage, et ordonnée! enfin la perle des ménagères, quoi! et c'est tout dans une maison.

PAUL. Le fait est qu'une maison sans femme...

MICHAUD (*descendant à gauche*). Eh bien, dis donc, mignonne, puisque te voilà, si tu donnais un coup d'œil à droite, à gauche... (*A Paul.*) Oh! en un tour de main, elle vous aura mis la maison en ordre.

PAUL (*souriant*). De l'ordre ici? Je ne m'y reconnaîtrais plus. D'ailleurs, mon amour-propre aurait trop à souffrir d'une pareille inspection. Quand je veux faire voir ma maison à son avantage, je prie mes hôtes d'en sortir, et je les conduis au jardin. Là, du moins, je me défends un peu. Pourtant, je ne répondrais pas que mes fleurs soient aussi fraîches que vos joues vermeilles; mais elles en approchent, et c'est vraiment tout ce qu'on peut leur demander.

IRMA. Monsieur Paul!

PAUL (*à part, en remontant un peu*). C'est assez joli, ça![40]

MICHAUD. Allez, mes enfants, allez faire un tour au jardin.

IRMA. Ne venez-vous pas aussi, mon père?

MICHAUD (*passant à droite*). Non, je me sens un peu las, et je me reposerai un brin ici, en vous attendant.

PAUL. Mademoiselle... (*Il offre son bras à Irma et sort avec elle par le fond, à gauche, en causant gaiement.*)

SCÈNE VI.

MICHAUD (*seul, les suivant des yeux*).

Allons, ça va! ça va!... mais ça pouvait aller mieux encore! (*Il redescend en scène et s'assied à droite.*) Ah! si mon plan avait réussi! un plan si bien conçu, si bien mené!... Quel coup de filet! mais le château a passé à travers les mailles... Il faudra se contenter du vicomte.

SCÈNE VII.

ARMAND, MICHAUD.

Armand entre rapidement par le fond à droite; il regarde de tous côtés d'un air un peu effaré.

MICHAUD. Eh bien, te voilà, toi? qu'est-ce que tu viens faire ici?

ARMAND. Moi? Rien, patron.

MICHAUD. Comment, rien?

ARMAND. Je... je voulais dire que mademoiselle Irma n'est pas à la maison.

MICHAUD. Est-ce qu'on la demande?

ARMAND. Non, patron.

MICHAUD. Eh bien, alors?...

ARMAND. On... on ne la demande pas... mais on pourrait venir la demander, et je croyais qu'elle était peut-être ici... mais je vois avec... je vois qu'elle n'y est pas.

MICHAUD. Elle est dans le jardin.

ARMAND. Ah!... toute seule?

MICHAUD. Non, avec M. de... avec M. Paul.

ARMAND (*avec dépit*). Ah!

MICHAUD (*se levant et les montrant du doigt*). Tiens, là-bas, à droite, le long des espaliers.

ARMAND. Eh! je les vois bien!

MICHAUD. Eh bien, mon garçon, puisque tu les vois, tu assistes à un grand spectacle, et sur lequel je ne saurais trop appeler ton attention.

ARMAND. Quoi donc?

MICHAUD. Regarde bien.

ARMAND. Oui.

MICHAUD. Cette jeune fille, au bras de ce jeune homme ... c'est ma fille, la fille d'un meunier.

ARMAND. Oui.

MICHAUD. Ce jeune homme, c'est le fils de l'ancien seigneur du pays. (*Il redescend en scène, à droite.*)

ARMAND. Oui.

MICHAUD. Bon! ... maintenant, regarde par ici. (*Il s'étend dans le fauteuil.*)

ARMAND. Oui.

MICHAUD. Qu'est-ce que tu vois?

ARMAND. Dame! ... vous, patron.

MICHAUD. Oui, moi, me prélassant dans les salons de la noblesse. Dans une heure, je vais manger à la table de M. le vicomte; et si, par hasard, il prenait fantaisie à ces jeunes gens de s'épouser demain, personne n'y trouverait à redire.

ARMAND. Eh bien, quoi?

MICHAUD (*se levant et passant à gauche*). Eh bien, mon garçon, c'est pour ça qu'on a fait la Révolution.

ARMAND. C'est pourtant vrai.

MICHAUD. Aujourd'hui, plus de castes, plus de priviléges; enfin, tous les hommes sont égaux.

ARMAND. Ah! patron, que je suis donc bien aise de vous entendre parler comme cela!

MICHAUD. Pourquoi donc? aurais-tu jamais douté de mon civisme?[41]

ARMAND. Oh! non! ... Et cependant, je n'osais pas, j'hésitais encore; mais, à présent, oh! je n'hésite plus ... J'aime votre fille ... elle n'en sait rien ... mais je l'aime et je vous demande sa main.

MICHAUD. Tu dis? ... Répète un peu.

ARMAND. Je vous répète que j'aime votre fille, et que ...

MICHAUD. Comment, maroufle, tu as l'audace? ...

ARMAND. Puisque tous les hommes sont égaux!

MICHAUD. Mais tu ne comprends donc pas?

ARMAND. Puisque votre fille pourrait épouser un vicomte!

MICHAUD. Parfaitement; mais...

ARMAND. Puisque c'est pour ça qu'on a fait la Révolution!

MICHAUD. Imbécile!... on a fait la Révolution pour que les filles de meuniers puissent épouser les fils de leurs anciens seigneurs, et non pas pour que les garçons meuniers puissent épouser les filles de leurs patrons. (*Le poussant par les épaules.*) Allons, oust! et va voir au moulin si j'y suis!

ARMAND (*haussant les épaules*). Eh bien, je l'aurais parié! (*Il sort par le fond à gauche.*)

SCÈNE VIII.

MICHAUD (*seul*).

A-t-on jamais vu chose pareille? un drôle qui n'a jamais connu ni père ni mère et que j'ai ramassé tout nu dans un fossé!... Oh! il faut avouer que les révolutions ont aussi leur mauvais côté: ça égare les masses, tout le monde veut sortir de sa sphère... et ça dégénère en abus. (*Il remonte la scène à gauche.*)

SCÈNE IX.

MICHAUD, PAUL.

MICHAUD. Ah! c'est vous, monsieur Paul? Eh bien, et mon Irma?

PAUL. Elle vient de partir; le petit Armand est venu la chercher.

MICHAUD. Armand?

PAUL. Il paraît qu'on a besoin d'elle au moulin.

MICHAUD (*à part, descendant*). Ah! le gredin!... Mais il n'y a pas de danger.

PAUL. Quelle aimable fille vous avez là, père Michaud! La bonne grâce et la belle humeur!

MICHAUD (*avec sentiment*). Et vous savez comment elle fait la tarte aux cerises?

PAUL. Dans la perfection. Mais parlons un peu de vous, mon voisin. Eh bien, avez-vous fait un bon voyage?

MICHAUD. Pas trop mauvais, je vous remercie; on est bien un peu cahoté, par-ci par-là, dans les chemins... et même quelquefois dans les maisons...

PAUL. Comment, dans les maisons?

MICHAUD. Ne faites pas attention, je m'entends!... Ah çà! et vous, monsieur Paul, qu'est-ce que vous êtes devenu pendant ce temps-là?

PAUL. Ma foi, père Michaud, je ne veux pas faire blanc de mon épée,[42] et je vous avouerai, bien franchement, que votre maison m'a souvent manqué.

MICHAUD. Bien vrai?

PAUL. Dame! vous comprenez. L'habitude d'entrer chez vous, à toute heure, à tout propos, et même sans raison ... enfin, l'habitude!

MICHAUD. Ah! dame, c'est vrai, l'habitude, ça creuse aussi son sillon dans la vie, et peu à peu, sans qu'on s'en doute... On entre un jour chez le père Michaud, par hasard, comme il arrive entre voisins; on y est bien reçu, on y retourne, par politesse. Puis, on est seul chez soi, on ne sait que faire... "Allons chez le père Michaud, ça fera passer le temps!" Et on y va, et le temps passe; et il se trouve, un beau jour, que les jambes ont pris le chemin du moulin et qu'elles y vont toutes seules.

PAUL. C'est vous qui l'avez dit!

MICHAUD. Mais pourquoi donc qu'on ne vous a pas vu en mon absence?

PAUL. Votre fille n'est plus une enfant, père Michaud, et j'ai cru plus convenable...

MICHAUD. Eh bien, entre nous, vous avez agi comme il faut; et, puisque c'est vous qui amenez la conversation là-dessus, je vous avouerai que vous ne faites que me prévenir.

PAUL. Comment?

MICHAUD. Oui, c'est justement pour pouvoir causer à notre aise que je me suis invité à déjeuner chez vous.

PAUL. Et quoi donc de si mystérieux pouvez-vous avoir à me dire?

MICHAUD. Je m'étais promis, d'abord, de ne vous parler de la chose qu'au dessert; mais, vous savez, entre amis, on se laisse aller; et, comme je ne veux pas de surprise entre nous, je préfère vous parler à jeun.

PAUL. Eh bien, parlez.

MICHAUD. Asseyons-nous. (*Il s'assied à gauche de la table; Paul s'assied à droite, ils se font vis-à-vis.*) Mon cher ami, vous ne pouvez pas douter du plaisir que nous avons à vous recevoir, ma fille et moi. (*Paul s'incline.*) Sans compliment, vous êtes devenu le charme de notre existence. (*Paul s'incline encore.*) Ce n'est pas votre faute, si vous êtes né ci-devant, vous étiez digne d'être meunier.

PAUL. Monsieur Michaud, vous me comblez.

MICHAUD. Non, vrai, je vous dis ça sans flatterie.

PAUL. Du moment que vous me l'affirmez...

MICHAUD. Cependant, je dois vous l'avouer, vos assiduités auprès de mademoiselle Michaud commencent à la compromettre.

PAUL. Mes assiduités?

MICHAUD. Oui, on en jase dans le pays, et on s'étonne que vous ne vous soyez pas déjà déclaré.

PAUL. Pardon, mais...

MICHAUD. Laissez-moi dire.

PAUL. Soit.

MICHAUD. Malgré la vive amitié que j'ai pour vous, monsieur Paul (*il lui serre la main*), la réputation d'Irma m'est encore plus chère que votre présence. Que voulez-vous! les Michaud n'ont pas les mœurs de l'ancienne cour. L'honneur et la vertu, voilà nos titres de noblesse! Il est donc temps de vous prononcer. Vous connaissez la maison, on n'y voit pas de lambris dorés; mais on y respire à pleins poumons l'air pur de la fraternité; et le vin n'y est pas mauvais. Ma fille est un trésor. Quant à l'éducation qu'elle a reçue, vous pourrez en juger... en consultant mon livre de dépenses. Pour moi, ma vie est au grand jour, ainsi que ma fortune... sans compter ce qu'on ne connaît pas... On ne vous met pas le pistolet sur la gorge. S'il vous convient d'entrer dans ma famille... je suis sans préjugés; et, d'ailleurs, vous avez prouvé qu'il y a de braves gens partout. Si vous en décidez autrement, il faudra cesser de nous voir; mais nous n'en serons pas moins bons amis. (*Il se lève.*) Sur ce,[43] je vous laisse à vos réflexions... Le déjeuner dans une heure; vous me rendrez réponse au dessert. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE X.

PAUL (*seul, après un grand temps de silence*).

Mais... mais... mais c'est-à-dire que je n'ai jamais pensé à lui faire seulement un doigt de cour[44]... Comme il y va, le père Michaud!... Je sais bien qu'il n'est pas fier, comme il dit. Je ne le suis pas non plus; et mon père lui-même a prouvé qu'il ne l'était guère. (*Il se lève.*) C'est égal, je doute fort qu'il eût fait une lieue, les pieds dans la neige, pour bénir le mariage de son fils avec la fille au père Michaud. Après tout, il n'y a pas de quoi se gendarmer si fort.[45] Les temps sont bien changés. (*Regardant autour de lui.*) Ce n'est pas le Louvre, ici! Et puis, ce sont de braves gens, ces Michaud! La petite, un vrai bouton de rose, et moi... (*il est remonté au fond, à droite, et se regarde dans un miroir suspendu*) moi, je commence à pouvoir passer pour une fleur... et pour une fleur assez épanouie. Si je ne veux pas vieillir dans la solitude, il est temps de songer sérieusement... et je n'ai pas le droit d'avoir de bien hautes visées. (*Il regarde au fond, d'un et d'autre côté.*) Mon pauvre petit champ! Il est là-bas, perdu comme un îlot, dans les domaines du père Michaud! En a-t-il, le brave homme, en a-t-il? De quelque côté que je regarde, les blés ne poussent que pour lui! (*Il redescend en scène.*) Et pourtant, tout cela pourrait tenir dans une corbeille de mariage; et, au lieu de vivre ici, comme un hibou, j'y verrais partout l'abondance, le mouvement, la gaieté. Oui, certainement, certainement; et si je ne consultais que mon intérêt et mon penchant... Mais on se doit aussi... (*Il s'assied à droite.*) Et à qui? et à quoi? A la mémoire d'une famille qui n'a jamais eu pour nous que d'insolents dédains? à ma noble cousine de la branche aînée, qui m'écrase encore, à l'heure qu'il est, de son silence et de son mépris? Ah! non, ce serait trop fort! (*Se levant.*) Par Saint Paul, mon patron! les Michaud seront ma vengeance! ... Oui, mon mariage avec la jolie meunière sera la réponse de la branche cadette. Et j'en ferai part à ma fière cousine; et je l'inviterai à la noce!... Et je n'aurai jamais tant ri! Ah! ah! ah! j'en ris déjà rien que d'y penser!

(*Tout en riant, il est remonté vers le fond à droite et regarde au fond à gauche.*) Tiens! quel est cet étrange personnage et cette belle amazone, qui ont l'air de venir ici?... L'écuyer descend de sa monture... avec peine, il est vrai ... Allons donc!... là!... ce n'est pas malheureux!

SCÈNE XI.

PAUL, L'ABBÉ, *puis* RENÉE.

L'ABBÉ (*au fond, après avoir considéré Paul d'un air attendri, se découvrant avec le plus grand respect*). C'est bien à M. le vicomte Paul de Penarvan que j'ai l'honneur de m'adresser?

PAUL. Oui, monsieur; que puis-je faire pour votre service?

L'ABBÉ (*en extase*). Ah! permettez-moi, d'abord, de vous embrasser! (*Il l'entoure de ses bras.*)

PAUL (*très-surpris*). Veuillez me dire, au moins... (*Renée paraît au fond; Paul est comme frappé d'admiration, il interroge l'abbé du regard.*)

L'ABBÉ (*d'une voix éclatante*). Mademoiselle Louise Renée de Penarvan, votre cousine, monsieur le vicomte!

RENÉE (*allant à Paul, et lui tendant résolûment la main qu'elle vient de déganter*). Bonjour, mon cousin! convenez-en, vous ne m'attendiez pas?

PAUL (*après lui avoir baisé la main*). C'est la vérité, ma cousine! si j'avais pu prévoir un si grand honneur...

RENÉE (*avec bonhomie*). Qu'est-ce donc? vous cultivez vos terres vous-même?... Un de nos ancêtres... je ne sais plus lequel...

L'ABBÉ (*la soufflant*). Mathieu de Penarvan!

RENÉE. Un de nos ancêtres disait que le soc de la charrue était arme de gentilhomme, et se tenait pour mieux chaussé en sabots qu'en souliers de cour.

L'ABBÉ (*bas*). C'était le sire Mathieu.

RENÉE. Mon cousin, je vous présente l'abbé Pyrmil, l'ancien précepteur de mes frères et le mien.

L'ABBÉ. Et l'historiographe de...

RENÉE (*à Paul*). Monsieur l'abbé est de la famille.

PAUL. Soyez le bienvenu, monsieur.

L'ABBÉ (*à part*). Il n'a pas l'air méchant.

RENÉE. Et maintenant, votre bras, cousin; car je ne suppose pas que votre intention soit de nous laisser à la porte.

PAUL (*lui offrant le bras*). Ah! ma cousine, je suis trop heureux de cette bonne visite; et croyez bien que je vous aurais devancée, si je n'avais craint...

RENÉE. D'être mal reçu?

PAUL. Le passé n'était pas fait pour m'encourager. Pourtant, à la nouvelle du malheur qui vous a frappée, en vous sachant seule, entourée de dangers, mon premier mouvement avait été d'aller vous offrir l'appui de mon bras; mais j'ai cru devoir attendre un signe, un mot de vous; et, ne recevant rien, pas même une lettre d'avis...

RENÉE. C'est que je ne soupçonnais pas même votre existence, mon cher cousin; je ne la connais que depuis deux jours; et, depuis deux jours, j'ai quitté le deuil que je devais porter toute ma vie.

PAUL. Alors, je n'ai que des remercîments à vous faire, et beaucoup d'indulgence à vous demander... Vous le voyez, je n'habite pas précisément un palais. (*Il la conduit à un fauteuil, près de la table à gauche, où elle s'assied.*)

RENÉE. Mon indulgence vous est acquise, cher cousin, et j'espère bien qu'avant peu vous m'offrirez l'occasion de mettre toute la vôtre à l'épreuve.

PAUL (*à part*). Elle est charmante! Et moi, qui me figurais... (*L'abbé, assis à gauche de la table, est dans le ravissement.*)

RENÉE. Du reste, il importe peu que la maison soit riche ou pauvre; ce qui importe, c'est que l'honneur y soit chez lui et n'ait pas envie d'en sortir: n'est-ce pas votre avis?

PAUL (*un peu surpris*). Assurément.

RENÉE. Asseyez-vous donc, monsieur de Penarvan. Il est temps que vous sachiez ce qui m'amène. (*Paul prend un fauteuil à droite et le place à distance de Renée.*)

L'ABBÉ (*à part*). Ah! voici le moment critique.

PAUL (*à part*). Hum! hum!... (*Il s'assied.*)

RENÉE (*après un silence, d'une voix ferme et hautaine*).

Mon cousin, vous savez comment mon père et mes frères sont morts ?

PAUL (*à part*). C'est bien cela ! (*Haut, avec fermeté.*) Tenez, ma cousine, croyez-moi, n'allons pas plus loin ! Quand vous êtes entrée ici, il y avait en vous tant de franchise et de bonté, que j'ai cru, tout d'abord, à un prodige inespéré. Oui, j'ai pu croire un instant que vous étiez venue pour effacer les divisions de nos familles ; et, quant à moi, en sentant votre main dans ma main, j'avais tout oublié... Mais, si je me suis trompé, si je dois trouver en vous un censeur au lieu d'une amie, je vous dirai que je ne suis plus assez jeune pour recevoir des leçons... Votre père et vos frères sont morts pour une cause que je respecte, que j'honore, mais qui n'est pas la mienne. Or, je ne dois compte de mes opinions à personne, et je ne reconnais à personne le droit de juger ma conduite.

L'ABBÉ (*à part*). Voilà bien ce que je craignais.

RENÉE. Vous le prenez haut,[46] mon cousin ; mais je suppose que votre conscience est plus humble que votre langage.

PAUL (*vivement*). Ma conscience !

L'ABBÉ (*se levant vivement*). Monsieur le vicomte !... mademoiselle... (*Il se place debout derrière le fauteuil de Renée.*)

RENÉE. Laissons là le passé. Votre oncle et vos cousins vous ont légué des devoirs auxquels vous ne sauriez vous dérober sans félonie... Je suis venue pour vous les enseigner, si vous ne les connaissez pas ; pour vous les rappeler, si vous en avez perdu la mémoire.

PAUL. Mais...

RENÉE. On assure que vous pensez à vous marier.

PAUL (*troublé*). Et qui a pu vous dire ?...

RENÉE. On ajoute même que votre choix est fait ; vous allez épouser la fille d'un meunier... Est-ce vrai, mon cousin ?

L'ABBÉ (*timidement*). Non... c'est impossible !

RENÉE (*insistant*). Est-ce vrai, mon cousin ?

PAUL (*confus et irrité tout à la fois*). Eh bien !... eh bien, oui, c'est la vérité. J'épouse la fille à M. Michaud. (*L'abbé est anéanti.*)

RENÉE. Et vous en convenez ?

PAUL. Et pourquoi m'en cacherais-je? Je suis au bout de ma jeunesse, j'ai dû songer à faire une fin. M. Michaud est un bon diable,[47] sa fille me plaît... je ne lui déplais pas; nous nous marions... c'est simple comme bonjour.[48]

L'ABBÉ (*à part*). Comme bonjour!

RENÉE (*froidement*). Votre parole est engagée?

PAUL. Pas précisément... J'hésitais même encore un peu, tantôt... (*Regardant sa cousine d'un air de défi.*) Mais, à présent, je n'hésite plus...

RENÉE. Et vous avez mûrement réfléchi aux conséquences?

PAUL. Les conséquences sont faciles à déduire; je vivais seul dans l'abandon, et désormais je vivrai en famille et dans l'opulence!

RENÉE. Et c'est ainsi que vous comptez relever la maison dont vous êtes l'unique espoir et le dernier soutien? Ce n'est pas assez de sa ruine, il vous plaît d'y joindre la honte! (*Elle se lève.*)

PAUL (*se levant aussi*). Ah! ma cousine, si vous le prenez ainsi, nous ne pourrons jamais nous entendre. Il y a entre nous une révolution, un monde écroulé, un abîme ... et nous ne parlons pas la même langue.

RENÉE. C'est tant pis pour vous, monsieur de Penarvan!

PAUL. Et que m'importent les destinées de la maison de Penarvan? Est-ce que je la connais? qu'a-t-elle fait pour moi? Votre père, anticipant sur la mort, avait jugé plaisant de rayer le mien du nombre des vivants; vous, ma cousine, vous ne saviez pas même que je fusse de ce monde, et il a fallu qu'un hasard se chargeât de vous l'apprendre... Vous êtes accourue; pourquoi? pour rapprocher les débris de notre famille? pour m'apporter l'oubli du passé? Allons donc! Vous n'êtes venue que pour préserver cet illustre nom de la souillure d'une mésalliance... une mésalliance pour vous, mais non pour moi, qui me fais gloire d'être de mon temps et ne suis d'ailleurs ni duc ni marquis.

RENÉE. Duc... non.

L'ABBÉ (*à lui-même*). Hélas! non.

RENÉE. Marquis, c'est autre chose!... Qui donc le fut ou le sera jamais, si vous ne l'êtes pas?... marquis de Penarvan, mon cousin!

PAUL (*un peu étourdi*). Marquis !

L'ABBÉ (*venant à lui*). Marquis !... voici les parchemins, avec les sceaux.

RENÉE. Après la mort de mes frères, vous étiez l'héritier présomptif du titre ; depuis la mort de mon père, vous êtes le chef de notre maison. Et ce n'est pas uniquement le soin de notre gloire qui m'a conduite ici : la conscience de ce que je vous dois aurait suffi pour me pousser vers vous. Non, je ne suis pas accourue seulement pour défendre notre honneur menacé, je suis venue aussi pour reconnaître et saluer votre autorité. (*Elle va à lui, et lui présente les parchemins qu'elle a pris des mains de l'abbé.*)

PAUL (*d'un ton très-radouci*). Je... je ne m'en défends pas, ma cousine, je suis sensible à ce titre de chef de famille que vous voulez bien m'accorder...

L'ABBÉ (*à part*). Eh ! mais...

PAUL. La Révolution n'a pas aboli les priviléges de la beauté, et vous serez toujours ma dame suzeraine.

L'ABBÉ (*à part*). Tiens ! tiens ! tiens ! on dirait que...

PAUL. Quant à ma qualité de marquis... j'avoue que je n'y avais jamais songé.

L'ABBÉ (*à part*). Je le crois.

PAUL. C'est un mince régal par le temps qui court ; la noblesse est morte, et ce n'est ni vous ni moi qui la ressusciterons.

RENÉE. La noblesse est morte ! qui vous a dit cela ? M. Michaud, sans doute ; et vous l'avez cru ? Mais il n'en croit rien, lui ! Et c'est pour cela qu'il veut de vous pour son gendre !

PAUL. Comment ?

RENÉE. C'est pour cela qu'après avoir profité de nos désastres pour m'arracher mes terres par lambeaux, il y a quelques jours à peine, il voulait m'acheter le château de nos pères, et s'y installer avec sa famille.

PAUL (*indigné*). M. Michaud se serait permis ?... Ah !...

RENÉE. Allons, monsieur le marquis, relevez-vous, reprenez votre rang et comprenez enfin vos devoirs. La fortune de notre maison repose désormais sur vous seul, et vous ne pouvez la laisser périr... Mariez-vous, mais épousez une femme digne de perpétuer notre nom. Le château

est prêt à la recevoir, et c'est là que doivent grandir vos enfants.

PAUL. Mes enfants!... mais vous vous marierez, ma cousine, et alors...

RENÉE. Je ne me marierai jamais, je l'ai juré! J'élèverai vos fils et je vous répends d'en faire des gentilshommes!... Ne le voulez-vous pas, mon cousin?

PAUL. Mais... ma cousine...

L'ABBÉ (*à part, avec joie*). Il revient!

RENÉE. Nous vieillirons ensemble, mon cher Paul, à l'ombre de nos tours et de nos créneaux... relevés, je l'espère! Et, pour ma part, je mourrai satisfaite, si mes yeux, avant de se fermer, ont vu renaître cette antique maison, que vous aurez tirée de la tombe.

PAUL. Je vous suis très-reconnaissant, ma cousine, mais je ne saurais[49] pourtant...

RENÉE. Aimez-vous donc... mademoiselle Michaud?

PAUL. Moi? Pas du tout!

RENÉE (*souriant*). Alors, c'est la dot qui vous tente, monsieur le marquis?

PAUL (*se récriant*). Ah! quoi que j'aie pu dire, vous n'en croyez rien?

RENÉE. Non, sans doute; mais expliquez-moi...

PAUL. Eh! c'est ce satané père Michaud qui vient de me jeter sa fille à la tête, sans crier gare!... que je sois pendu, si j'y pensais! Il attend ma réponse, et...

RENÉE (*vite et gaiement*). Allons, allons, le mal est moins grand que je ne craignais... La paix est signée, beau cousin!

PAUL. Eh bien, à une condition, belle cousine; vous ne serez pas venue chez moi pour y passer seulement quelques heures. L'hospitalité que je vous offre est si pauvre, que vous n'avez pas le droit de la repousser.

L'ABBÉ (*triomphant*). Il est revenu!

RENÉE (*à l'abbé*). Qu'en pense mon précepteur?

L'ABBÉ. Je pense, mademoiselle, que vous ne pouvez refuser cet honneur à M. le marquis.

RENÉE. Alors, c'est convenu, mon cousin.

PAUL. Permettez-moi de vous conduire à votre modeste appartement, c'était la chambre de ma mère. (*Il va ouvrir la première porte à droite.*)

RENÉE (*bas, à l'abbé*). Vous voyez bien!

L'ABBÉ (*bas*). Vous êtes une fée. (*A part.*) Mais, c'est égal, j'ai eu chaud![50]

PAUL (*qui est allé ouvrir la deuxième porte à gauche*). Voici le vôtre, monsieur l'abbé. (*Il donne la main à Renée.*)

RENÉE (*du seuil de la porte à droite*). Vous savez que nous n'avons pas déjeuné, mon cousin?

PAUL. J'aime à le croire.[51] (*Renée entre dans sa chambre et l'abbé dans la sienne.*)

SCÈNE XII.

PAUL, *puis* GERMAIN.

PAUL. Voyons, il s'agit de recevoir le mieux possible ... Ah! mais je suis fait comme un manant,[52] moi! (*Il va à la première chambre à gauche, où il entre en criant.*) Germain! Germain!

GERMAIN (*entrant vivement de la deuxième porte de droite*). Monsieur m'a appelé? (*Il va vers la première porte à gauche.*) Ah! monsieur s'habille, et il désire sans doute...

PAUL (*de la coulisse*). Non, je n'ai pas besoin de toi. J'ai du monde au chât[53]... j'ai du monde chez moi; qu'on mette la maison en ordre: les poules au poulailler!

GERMAIN. Ah! monsieur reconnaît enfin...

PAUL (*de même*). Pas d'observations! Fais ce que je te dis.

GERMAIN. Ah! je ne demande pas mieux. (*Il remonte.*)

PAUL (*le rappelant*). Et qu'on enlève le fumier partout.

GERMAIN (*étonné, mais satisfait*). Bien, monsieur!

PAUL. Qu'on sable la cour!

GERMAIN. Bien, monsieur!

PAUL. Et qu'on ratisse la grande allée.

GERMAIN. La grande allée?... Bien, monsieur.

PAUL (*paraissant à la porte de sa chambre*). Ah! ces livres... là... sur ces rayons...

GERMAIN. L'Encyclop?...

PAUL. Oui! c'est bon... tu les mettras ailleurs.

GERMAIN. Dans la chambre verte?

PAUL. Non... tu les mettras à la cave. (*Il rentre.*)

GERMAIN. A la cave! l'Encyclop?... Ah! il y a longtemps que...

PAUL (*de sa chambre*). Ah! Germain!

GERMAIN. Monsieur a encore des ordres à me donner?

PAUL. Oui... il y a là un tas de choses qui encombrent l'appartement: tu m'ôteras tout cela.

GERMAIN. Quoi donc, monsieur?

PAUL. Mon fusil... des plâtres... vois, cherche.

GERMAIN. Ah! les bustes de MM. les philosophes?

PAUL. Oui, si tu veux; c'est inutile.

GERMAIN. Il y a donc une justice! (*Paul sort de sa chambre et finit de s'ajuster, il passe à droite: Germain vient à lui d'un air content.*) Oh! ce n'est ni pour flatter ni pour offenser M. le vicomte! mais voilà longtemps que M. le vicomte n'avait eu si bonne façon; et si M. le vicomte m'en avait cru plus tôt...

PAUL. Toujours, donc? toujours? Tu ne te corrigeras donc jamais de me donner du vicomte par la figure?

GERMAIN. Monsieur le vicomte, c'est plus fort que moi.

PAUL. Encore un coup, laisse là ton vicomte! Tu sais le cas que je fais de ces sornettes... Si tu tiens absolument à me donner un titre! donne-moi celui qui m'appartient, et appelle-moi: "Monsieur le marquis."

GERMAIN (*agréablement surpris*). Marquis?... M. le vicomte serait marquis?

PAUL. Oui, mon garçon! ma cousine est venue tout exprès à la Brigazière pour me conférer ce titre, dont j'hérite, et saluer en moi le chef de la maison. (*Il s'assied à droite.*)

GERMAIN. Est-il possible?... Ah! monsieur le marquis, si vous saviez le plaisir...

PAUL (*lui tirant l'oreille*). Te voilà content, vieil aristocrate! (*Il le fait tourner sur lui-même. Silence.*)

GERMAIN (*avec douceur*). Monsieur le marquis?...

PAUL (*avec complaisance*). Mon ami?

GERMAIN. J'ose espérer qu'à présent, nous allons nous retirer de la farine?

PAUL. Ah! mais, au fait, tu ne sais pas? est-ce que le Michaud[54] ne vient pas de m'offrir la main de sa fille!

GERMAIN (*sérieusement*). C'est bien fait!

PAUL (*riant*). Vois-tu ça d'ici? mademoiselle Michaud, marquise de Penarvan. Ah! ah! ah!

GERMAIN. Ah! ah! ah! (*Ils rient à gorge déployée.*[55]) Et avec ça qu'elle est si jolie, mademoiselle Michaud!

PAUL (*se levant*). Allons, allons, monsieur Germain, elle a quelque chose... elle a du minois. (*Il passe à gauche.*) Germain!

GERMAIN. Monsieur le marquis?

PAUL. As-tu vu entrer ma cousine?

GERMAIN. Oh! une reine, monsieur le marquis, une reine!

PAUL. Oui, Germain... Ah! il n'y a pas à dire, ce n'est encore que dans notre monde qu'on a la recette de ces visages-là. Allons, Germain, va exécuter mes ordres... (*Germain remonte au fond pour enlever les bustes*) et veille à ce que ma belle cousine ne se trouve pas trop dépaysée dans mon petit château. Va!

GERMAIN (*un buste sous chaque bras*). Son château! Allons, il est sauvé! il est sauvé! (*Il sort par le fond, à droite.*)

SCÈNE XIII.

PAUL, *puis* GERMAIN, *puis* MICHAUD.

PAUL. Chef de maison! Marquis!... Oui cela ne fait pas mal, cela veut dire quelque chose, et il est certain que cela oblige.[56]

GERMAIN (*du seuil de la porte et d'un ton goguenard*). Monsieur le marquis, c'est M. Michaud.

PAUL. Lui?

GERMAIN. Je vais le jeter à la porte, n'est-ce pas?

PAUL. Non... Ah! M. Michaud se jouait de moi? Laisse-le entrer.

GERMAIN. J'entends!... Veuillez prendre la peine d'entrer, monsieur Michaud. (*Il le fait entrer et sort.*)

MICHAUD (*entrant avec éclat*). Ah!... Je meurs de faim, moi! (*Il pose son chapeau au fond, à gauche.*)

PAUL (*d'un ton lamentable*). Ah! c'est vous, monsieur livres...?

GERMAIN (*étonné de l'accueil*). Oui, c'est moi... Mais

PAUL. Ou[illegible]s avez donc?

PAUL. Vous venez cherchez ma réponse?

MICHAUD. La réponse, au dessert! Déjeunons d'abord.

PAUL. Non, monsieur Michaud... pas de surprise entre nous; je veux vous donner ma réponse à jeun.

MICHAUD. Mais...

PAUL. Oh! je vous connais! vous avez le vin tendre; au dessert, vous seriez homme à passer sur ce qui m'arrive.

MICHAUD. Qu'est-ce qui a donc pu vous arriver depuis tantôt?

PAUL. Monsieur Michaud, après m'avoir accueilli comme votre égal, vous avez mis le comble à vos bontés en me proposant votre alliance.

MICHAUD. C'est bon! c'est bon!

PAUL. Oh! si vous avez pu oublier mon origine, c'est à moi de m'en souvenir.

MICHAUD. Mais, mon cher enfant, nous avons passé l'éponge sur tout cela. (*Renée paraît à la première porte de droite.*)

PAUL. Oui, ce matin encore, je pouvais accepter votre clémence; mais, depuis tantôt, ma position s'est tellement aggravée!...

MICHAUD. Comment, votre position?

PAUL. Ah! tenez, je n'aurai jamais le courage de vous révéler...

MICHAUD. Mais allez donc, monsieur Paul! vous me connaissez, et vous savez bien... (*L'abbé paraît à la deuxième porte de gauche.*)

PAUL. Oui, vous êtes un patriote à part, vous; et je vois que, même à jeun, votre dévouement ne reculerait devant rien. Mais, quoique né dans l'aristocratie, je ne suis pas étranger à tout sentiment de délicatesse: tombé trop bas pour pouvoir m'élever jusqu'à vous, je ne souffrirai pas, du moins, que vous descendiez jusqu'à moi.

MICHAUD. Mais où êtes-vous donc tombé, malheureux?

GERMAIN (*à la deuxième porte de droite, avec éclat*). M. le marquis est servi.

MICHAUD (*ébahi*). M. le marquis?

PAUL. Voilà, monsieur Michaud!

MICHAUD. Mais expliquez-moi... (*Apercevant Renée*) Elle, ici!... Je suis joué! (*Il remonte vers le fond.*)

PAUL. Vous ne déjeunez pas avec nous, monsieur Michaud : je n'insiste pas.

MICHAUD. Je le vois bien ! (*A lui-même, en enfonçant son chapeau avec colère.*) Mais j'aurai mon tour !

GERMAIN. Pardon, monsieur Michaud, vous oubliez... (*Il lui tend son panier de vin, Michaud le prend et l'emporte.*)

SCENE XIV.

L'ABBÉ, PAUL, RENÉE.

RENÉE. Laissez-moi vous dire que vous avez été charmant, mon cousin.

PAUL (*flatté*). Vous trouvez ?

L'ABBÉ. Superbe !

RENÉE. Mais ce n'est pas assez de rompre un sot mariage, cousin ; il faudra bientôt songer à une alliance digne de vous.

PAUL. Évidemment ; mais la noblesse est dispersée, et, à moins d'aller à Coblence[57]...

RENÉE. Non, je chercherai pour vous. (*Elle remonte au fond.*)

PAUL (*la suivant des yeux*). C'est qu'elle est ravissante ! (*Bas, à l'abbé, avec un soupir.*) Et s'il n'y avait pas ce maudit obstacle...

L'ABBÉ (*bas*). Quel obstacle ?

PAUL (*bas*). N'a-t-elle pas juré de ne jamais se marier ?

L'ABBÉ (*bas*). Elle n'a juré qu'une chose : c'est de ne jamais quitter son nom !

PAUL. (*avec éclat*). Il se pourrait ?... Mais alors...

L'ABBÉ (*lui serrant la main*). Silence !

RENÉE. Qu'est-ce donc ?

L'ABBÉ *et* PAUL. Rien. (*Germain reparaît à la deuxième porte de droite.*)

RENÉE. Allons-nous déjeuner, mon cousin ?

PAUL (*lui offrant le bras avec empressement*). Ma belle cousine !... (*Il sort avec elle d'un air radieux, par la deuxième porte de droite, en échangeant des signes d'intelligence avec l'abbé.*)

L'ABBÉ (*les suivant de l'œil*). Allons, allons, ce n'est pas moi qui finirai l'histoire de la maison de Penarvan. (*Il sort par la deuxième porte de droite.*)

ACTE TROISIÈME.

Même décor qu'au premier acte. Un canapé à gauche, faisant face au public, un meuble adossé au mur, du même côté ; un fauteuil à droite. La grande table est adossée au fond, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ABBÉ, GERMAIN, GERVAISE.

Au lever du rideau, Germain regarde au dehors par la fenêtre, à droite ; l'abbé entre de la gauche ; Gervaise paraît au fond et vient s'adosser au côté gauche de la porte.

L'ABBÉ (*à demi-voix*). Eh bien, Germain, personne encore ?

GERMAIN. Non, monsieur l'abbé, et pas un grain de poussière à l'horizon... Voyez vous-même.

L'ABBÉ (*regardant*). En effet, rien !... (*Revenant.*) C'est bien singulier ! (*A Gervaise, qui tricote debout.*) Ah ! dame Gervaise, dès que le piéton arrivera...

GERVAISE. Il vient de passer, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ. Et il n'avait pas de lettre pour madame la marquise ?

GERVAISE. Non, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ (*après un soupir*). Allons, tant mieux ! c'est que M. le marquis va arriver. (*Il se dirige vers la gauche.*) Oui, sans cela, il aurait écrit. (*Il s'arrête.*) Il est vrai qu'il pouvait écrire dans tous les cas... Je m'y perds ! (*Il sort.*)

GERVAISE. Après six mois de mariage !

SCÈNE II.

GERVAISE, *debout contre la porte du fond, à gauche, et tricotant ;* GERMAIN, *toujours regardant à la fenêtre.*

GERVAISE. C'est M. le marquis que vous attendez là ?

GERMAIN. Oui, oui; et je ne doute pas qu'il n'arrive d'un instant à l'autre.

GERVAISE. Il faudra voir.

GERMAIN. Que voulez-vous dire?

GERVAISE. Je veux dire que, lorsqu'il est parti pour la Brigazière, ses affaires ne devaient l'y retenir qu'une semaine, et voici déjà près d'un mois qu'il est absent.

GERMAIN. Qu'est-ce que cela prouve?

GERVAISE. Oh! rien; mais cela pourrait donner à croire qu'il est bien où il est, et qu'il s'y plaît mieux qu'ici.

GERMAIN. Mieux qu'ici? Le plus antique château de la Bretagne!

GERVAISE. L'antiquité ne fait pas le bonheur.

GERMAIN. Et M. le marquis adore sa femme.

GERVAISE. Oui, je sais que monsieur est tombé amoureux de sa cousine, à première vue; je sais que, le jour de son mariage, quand il s'est vu fêté et reconnu solennellement par toute la noblesse du pays, la tête lui a un peu tourné. L'amour et l'orgueil aidant, il a pu croire un instant qu'il était devenu un autre homme; mais on ne renonce pas ainsi, du jour au lendemain, à sa nature, à ses habitudes; et la vie qu'on lui fait mener chez nous manque un peu de franchise et de gaieté.

GERMAIN (*se récriant*). Comment, comment?

GERVAISE. Dame! monsieur passe pour un cavalier intrépide, pour un chasseur endiablé.[58]

GERMAIN. Ah! il est certain que, pour tout ce qui demande de l'adresse et de l'audace, M. le marquis n'a pas son pareil.

GERVAISE. Et comme il n'y a ni chiens au chenil, ni chevaux à l'écurie, monsieur ne sait que faire de ses journées.

GERMAIN (*avec emphase*). Oui, mais les soirées!

GERVAISE. Parlons-en! On lui raconte sur tous les tons l'histoire de ses ancêtres.

GERMAIN (*ébahi*). Eh bien?

GERVAISE (*s'assied près de la porte du fond, à droite*). Eh bien, c'est très-glorieux, sans doute; mais ce n'est pas très-divertissant. Voilà la vie qu'il mène! Et pendant ce temps-là, notre voisin, le bon M. Michaud, chasse, festoie et tranche du grand seigneur sur nos terres.

GERMAIN. Ça fait pitié,[59] voilà tout! (*Il se lève et va à la fenêtre.*)

GERVAISE. Soit, mais enfin monsieur est parti, et il ne revient pas!

GERMAIN. Oui, mais il reviendra, dame Gervaise. (*Il s'approche d'elle et lui dit en confidence.*) Et vous allez le voir arriver.

GERVAISE. Qu'en savez-vous?

GERMAIN (*avec mystère*). La Vendée recommence.[60]

GERVAISE. Miséricorde! Il serait possible!

GERMAIN. C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. (*Il passe à gauche, en se frottant les mains.*)

GERVAISE (*se levant*). Et vous avez le cœur de vous en réjouir?

GERMAIN. Si je m'en réjouis!

GERVAISE. Voulez-vous bien vous taire, vieux fou, vieil insensé! Vous ne songez donc pas?... Voici madame! (*Renée entre de la gauche, suivie de l'abbé, qui congédie les domestiques du geste.*)

SCÈNE III.

L'ABBÉ, RENÉE.

RENÉE (*est allée vivement à la fenêtre et interroge l'horizon*). Rien!... toujours rien!... Mais que fait-il, mon Dieu?... Que peut-il faire?... (*Elle vient s'asseoir à gauche du guéridon.*) Il devrait être ici depuis longtemps.

L'ABBÉ (*timidement*). Il faut qu'il soit survenu...

RENÉE. Quoi?

L'ABBÉ. Je... je ne sais... Il n'a peut-être pas reçu à temps...

RENÉE. Ma lettre?... Le courrier que j'en avais chargé la lui a remise à lui-même; et cet homme, qui n'avait que faire de se hâter, cet homme est de retour depuis une heure.

L'ABBÉ. C'est étrange, en effet!

RENÉE. N'a-t-il donc rien compris, rien deviné?

L'ABBÉ. C'est encore possible!... car cette lettre était un peu vague.

RENÉE. La prudence me forçait de ne parler qu'à mots

couverts ; mais je le suppliais de revenir au plus vite. Et quand on dit à un Penarvan (*appuyant*) : " Que, si l'hiver a été triste, l'été sera meilleur et tel que peut le souhaiter un bon gentilhomme ;" quand on ajoute : " Qu'un cheval attend à l'écurie, et que c'est un vrai cheval de guerre," alors le doute n'est plus permis. (*Retournant à la fenêtre.*) Et pourtant, il ne revient pas ! Hésiterait-il ?

L'ABBÉ. A l'heure du danger ? Vous lui faites injure !

RENÉE. Eh ! je sais bien qu'il est brave, ce n'est pas de son courage qu'il s'agit ; mais, après un passé comme le sien !

L'ABBÉ. Rappelez-vous avec quelle ardeur il a abjuré entre vos mains.

RENÉE. Oui ; mais il se peut que depuis...

L'ABBÉ. Depuis nous avons employé l'hiver à faire passer en lui, avec leur histoire, l'âme tout entière des Penarvan.

RENÉE (*avec amertume*). Vous oubliez qu'un soir, au récit d'un de nos plus beaux faits d'armes, M. le marquis s'est endormi.

L'ABBÉ. J'en conviens ; et cela m'a même un peu surpris ; car c'est assurément une de mes pages les mieux inspirées. C'est le chapitre...

RENÉE (*passant à gauche*). Ah ! quel supplice !

L'ABBÉ. Voyons, chère madame, un peu de patience ! M. le marquis n'est en retard que de quelques heures, et je ne doute pas qu'il n'arrive demain, au plus tard !

RENÉE. Demain ? Mais vous n'avez donc pas lu la lettre que j'ai reçue tantôt de M. d'Autichamp ?[61] Mais c'est aujourd'hui qu'il faut qu'il arrive ! (*Repassant à droite.*) Et s'il n'est pas ici ce soir, ou cette nuit, c'est une tache à notre nom, à notre honneur, et je n'y survivrai pas ! (*Elle s'assied à droite.*) Que faites-vous ici ? Pourquoi n'allez-vous pas ?...

L'ABBÉ. J'y vais, madame, j'y vais.

RENÉE. Où cela ?

L'ABBÉ. Mais... je ne sais pas, moi.

SCÈNE IV.

L'ABBÉ, GERMAIN, RENÉE.

GERMAIN (*criant du fond*). Madame! madame!

RENÉE. Eh bien!

GERMAIN (*essoufflé*). Madame, une voiture s'avance à toute bride vers le château, et je crois bien...

RENÉE (*courant à la fenêtre*). En effet, elle s'approche, elle entre dans la cour, elle s'arrête... (*Avec un cri de joie.*) C'est lui!

L'ABBÉ (*à gauche de la porte du fond*). Oui, c'est... Je cours!...

PAUL (*en dehors*). Renée...

L'ABBÉ. Ah!...je...je... (*Il tombe d'émotion sur une chaise.*)

SCÈNE V.

L'ABBÉ, PAUL, RENÉE.

PAUL (*entrant du fond à droite*). Renée! Renée! ma bien-aimée! ma femme! (*Ils s'embrassent avec effusion.*)

RENÉE. Ah! Dieu soit loué! vous arrivez à temps!

PAUL. Chère femme! que je suis heureux de te revoir! (*A l'abbé qui s'est levé.*) Et vous, mon cher abbé! (*Il lui tend la main.*)

L'ABBÉ (*avec joie*). Vous voyez bien, madame, vous voyez bien!

PAUL. Ah! je n'ai jamais eu tant de joie à me retrouver ici! (*Il s'assied sur le canapé à gauche; à Renée.*) Quelle bonne, quelle adorable lettre tu m'as écrite pour me rappeler!

RENÉE. Vous l'avez comprise, mon ami?

PAUL. Ce n'était pas difficile.

RENÉE (*insistant*). Vous l'avez bien comprise?

PAUL. Et si bien, que j'ai pris la poste pour arriver plus tôt. Et comment ne pas accourir? J'étais parti triste, découragé... Et voilà tout à coup qu'on me dit de revenir, sans perdre un instant; qu'on le veut! qu'il le faut! qu'on ne peut plus se passer de moi! Et on me

promet des surprises, des distractions dignes d'un gentilhomme. On me parle d'un cheval qui m'attend tout bridé ... Que sais-je, moi! c'est-à-dire que je n'avais jamais rêvé pareilles fêtes!

RENÉE. Eh bien, oui, mon cher Paul, les grands jours sont revenus; la guerre se rallume. (*Paul se lève.*) Tout est prêt; le rendez-vous général est à Torfou,[62] de glorieuse mémoire! Tous nos gentilshommes s'y trouveront à cheval, au lever du jour; ils comptent vous y voir, et vous n'arriverez pas le dernier!

PAUL (*qui est passé de l'inquiétude à la stupeur, puis à l'abattement*). Ainsi, voilà pourquoi vous me rappeliez?

RENÉE. Vous ne l'aviez pas deviné?

PAUL (*avec douleur*). Oh! pas du tout!

RENÉE. Mais que pensiez-vous donc?

PAUL. Ce que je pensais?... Depuis six mois, nous menons ici une existence étrange, impossible, et je pensais que votre cœur et vos yeux s'étaient enfin ouverts. Oui, j'ai cru que nous allions commencer une vie nouvelle, et déjà j'avais pris des mesures pour vendre mon petit domaine, afin de vous donner un peu d'aisance et de bien-être, pour vous faire un nid plus doux, de ce froid sépulcre, et pour m'en faire un paradis. Il paraît que je m'étais trompé.

RENÉE. Oh! complétement, monsieur! Vendre la Brigazière pour introduire ici le luxe et le bien-être, c'est fort bien ordonné, sans doute; mais laissez-moi vous dire que le marquis, votre oncle, entendait son devoir autrement; et lorsqu'il démembrait ses domaines, ce n'était pas pour embellir son logis, c'était pour fournir aux frais de la guerre.

PAUL. Comment, nous manquons de tout! Vous le savez, mon cher abbé, à peine avons-nous de quoi subsister! Je songe à me dépouiller de mon patrimoine pour vous ménager, non pas une destinée brillante, mais une condition acceptable, et vous voulez...

RENÉE. Je ne veux rien, monsieur le marquis! Je crois que vous vous trompez d'heure et de lieu, voilà tout. Quand le roi est en exil, la pauvreté sied bien aux Penarvan; c'est le seul luxe qui leur convienne. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire: l'occasion que vous appeliez naguère, s'offre à vous. La sainte cause vous réclame. Vous avez, tout à la fois, votre passé à racheter, votre rang à

soutenir et votre famille à venger. Tout le pays a les yeux sur vous; la noblesse vous attend à l'œuvre et vous jugera. En vous rappelant, j'ai fait mon devoir; j'espère encore que vous ferez le vôtre. (*Elle sort lentement par la gauche, l'abbé va pour la suivre; mais il s'arrête aux premiers mots de Paul, qui se lève furieux.*)

SCÈNE VI.

L'ABBÉ, PAUL.

PAUL. Mon devoir? Ah çà! l'abbé, se raille-t-on ici? et a-t-on juré de me pousser à bout? Mon devoir! Et que me fait, à moi, cette guerre impie, cette guerre insensée? Est-ce mon parti qui se lève, mon drapeau que l'on déploie demain? Qu'est-ce que je dois donc à la sainte cause, pour lui donner et mon sang et mon bien?

L'ABBÉ. Monsieur le marquis!

PAUL. Marquis ou non, je suis de mon époque; et je n'ai qu'un regret, et je n'ai qu'un remords, c'est d'avoir pu l'oublier un instant. Ah! la noblesse m'attend? Eh bien, elle m'attendra longtemps, la noblesse! (*Il s'assied à droite.*)

L'ABBÉ. Mais, malheureux, vos aïeux vous entendent!

PAUL. Mes aïeux, maintenant! Ainsi, je ne pourrai jamais dire un mot, faire un geste selon ma nature, sans qu'ils accourent aux fenêtres. J'ai trente ans, et je crois être un homme. Eh bien, non, je ne suis pas un homme ... et ma femme n'est pas une femme: c'est une Penarvan! et moi, un Penarvan! Paul? non pas! Renée? fi donc!... Penarvan! et toujours! et toujours!

L'ABBÉ. Pour Dieu, monsieur le marquis!...

PAUL (*se levant*). Ah! mes aïeux m'entendent?... Eh bien, ils m'entendront! (*Il passe à gauche.*) Comment! je serais engagé d'honneur à faire revivre en moi tous ces fantômes! Il faut absolument que je pense comme eux, que je marche leur pas, en dépit de mes jambes et de mes idées! Et, parce qu'ils ne rêvaient que batailles, je ne pourrai, moi, sans honte, rester tranquille en mon logis! Parce que le sire Alain, que Dieu confonde! portait une croix au dos de son surcot, je devrai coudre un sacré-cœur[63]

à mon habit! A d'autres,[84] monsieur l'abbé! Je ne suis avare ni de mon sang ni de mes deniers; mais je n'irai pas à ce rendez-vous; mais je ne donnerai pas un rouge liard à la sainte cause! Sainte, tant qu'on voudra! mais ce n'est pas la mienne: voilà mon dernier mot! (*L'abbé sort par la gauche, en levant les bras au ciel.*)

SCÈNE VII.

PAUL (*seul*).

Et je tiendrai bon au moins![85] Je suis las de toutes ces balivernes. Quoi! alors que tout s'agite, se transforme et se renouvelle, on prétend pétrifier la vie! supprimer le présent! enchaîner l'avenir et faire du passé un éternel poteau autour duquel je devrai tourner comme un cheval aveugle! Quelle pitié! (*Il s'assied à droite.*)

SCÈNE VIII.

GERMAIN, PAUL.

Germain entre de la gauche, portant une écharpe blanche, un chapeau d'uniforme, une paire d'éperons, deux pistolets d'arçon, et dépose le tout sur le canapé; il arrange le ceinturon du sabre; Paul le regarde en silence.

GERMAIN. Là!

PAUL. Qu'est-ce que tout cela?

GERMAIN. Les armes et l'équipement de M. le marquis.

PAUL (*avec colère*). Et qui t'a dit?...

GERMAIN. C'est madame la marquise.

PAUL (*avec ironie*). Ah! oui... madame la marquise! ... C'est bien! va-t'en!

GERMAIN. M. le marquis n'a pas besoin de moi pour?...

PAUL. Non!... et qu'on me laisse en paix!

GERMAIN (*à part, en sortant par la gauche*). Qu'est-ce qu'il a donc?

SCÈNE IX.

PAUL (*seul, se levant*).

Oui, voilà les gages d'amour de madame la marquise! (*Il prend l'écharpe, la froisse et la rejette; puis s'asseyant sur le bras du canapé.*) Et moi dont le cœur battait d'un si doux espoir! moi qui trouvais la route si longue! Ce n'était pas moi qu'on appelait avec tant d'impatience, c'était le paladin! Ah! la pauvre femme! la pauvre femme! (*Il prend le sabre et le manie d'une main fiévreuse.*) Mais elle prend sans doute ses rêves pour des réalités. Les choses ne peuvent en être au point où elle me les a montrées... Non! (*Il se lève et marche.*) Déjà la nuit! (*On entend un tintement sourd; il écoute.*) Quel est donc ce bruit confus qu'il me semble entendre au loin? (*Il se met à la fenêtre à droite.*) Quelle rumeur étrange! Et, là-bas, ces ombres qui glissent sur la lisière du bois? Ce sont des cavaliers!... A cette heure? en cet endroit? Et ces lueurs subites qui brillent, par instants, dans les genêts?[66] Ce sont... oui, ce sont des fusils!... (*Prêtant l'oreille.*) Enfin, ce bruit que j'entendais devient plus distinct... et ce bruit... c'est le tocsin. Ah! c'est bien sérieux... c'est la guerre! la guerre! Ah! (*Il se rassied à droite. Germain apporte un flambeau, le pose sur le meuble à gauche, et sort.*) Je ne puis pourtant pas... Non... ma raison proteste. Ma raison!... mais l'honneur?... Quand on accepte l'héritage d'un grand nom, on doit l'accepter sans réserve. Je tromperais donc les espérances que ma femme a eu le droit de concevoir? Oui, le droit! Puis, déserter une cause à l'heure du danger... je passerais pour un lâche aux yeux de tous... aux yeux de Renée! Jamais... tout, excepté cela! (*Il se lève.*) Et, d'ailleurs, contre les ennuis qui m'accablent, la guerre est un refuge qui me plaît. Allons, soyons un preux, puisqu'il le faut! Quand je me serai fait tuer, peut-être me donnera-t-elle un regret. (*L'abbé paraît à la porte de gauche.*)

SCÈNE X.

L'ABBÉ, PAUL.

PAUL. Entrez, l'abbé, entrez. Je suis prêt à partir.

L'ABBÉ. A partir?

PAUL (*ceignant le sabre*). Pour la guerre.

L'ABBÉ. Ah! mon cher enfant! J'en étais bien sûr, vous avez réfléchi...

PAUL. Oui, l'abbé, oui, j'ai réfléchi.

L'ABBÉ. Et vous avez compris ce que vous devez à votre nom?

PAUL. Oui, l'abbé.

L'ABBÉ. A vos aïeux?

PAUL. A mes aïeux!

L'ABBÉ. A votre gloire?

PAUL. Si vous voulez... oui. Mais, ce que j'ai compris avant tout, c'est qu'il faut que ma femme m'aime... et, maintenant, j'espère qu'elle m'aimera!

L'ABBÉ. Si elle vous aimera!

GERMAIN (*dans le fond*). Monsieur le marquis, tous les gars sont là qui vous appellent. Ils ont envahi la cour, ils vont faire irruption dans le château; c'est un spectacle enchanteur!

PAUL (*prenant à la main l'écharpe et le chapeau*). Allons!

L'ABBÉ. Venez, mon cher enfant, venez d'abord vous montrer ainsi à madame la marquise.

PAUL. Oui, allons lui dire adieu. (*Il va pour sortir par la gauche.*)

SCÈNE XI.

L'ABBÉ, PAUL, MICHAUD.

MICHAUD (*du dehors, du fond à droite*). Où est-il? où est-il? Je veux le voir! (*Il entre.*) Ah! le voilà!

PAUL (*avec hauteur*). Vous, ici, monsieur Michaud?

MICHAUD. Oui, monsieur le marquis. Je n'ai pas voulu vous laisser partir sans vous faire tous mes compliments.

PAUL. C'est bien, monsieur Michaud.

L'ABBÉ. C'est bien ! c'est bien ! (*Entraînant Paul.*) Venez ! (*Ils sortent par la gauche.*)

SCÈNE XII.

MICHAUD (*seul, suivant Paul des yeux*).

Allez, monsieur le marquis, allez vous couvrir de gloire et de horions... (*descendant en scène*) et, pendant ce temps-là, moi qui, Dieu merci ! ne possède que vos terres, je viderai tranquillement mon verre à l'ombre de ma tonnelle. Ah ! j'avais bien dit que j'aurais mon tour !

SCÈNE XIII.

ARMAND, MICHAUD.

ARMAND (*entrant vivement par le fond, un fusil à la main*). Ah ! le voici ! Adieu, monsieur Michaud ! voilà votre fusil que je vous apporte.

MICHAUD. Mais je n'en suis pas, moi !

ARMAND. C'est ce qui vous trompe. Les gars disent comme ça que vous avez acquis les biens de Penarvan et que vous devez suivre la terre.

MICHAUD. C'est bien ce que je compte faire ! Et comme la terre ne bougera pas...

SCÈNE XIV.

ARMAND, L'ABBÉ, MICHAUD, GERMAIN.

GERMAIN (*entrant du fond*). C'est une façon de parler. Il faut marcher, monsieur Michaud.

L'ABBÉ (*entré de la gauche*). Il faut marcher, mon ami ! (*Le fond s'est rempli de Vendéens armés.*)

DEUX VENDÉENS (*à la porte, laissant tomber leurs fusils*). Il faut marcher !

MICHAUD (*éperdu, à l'abbé*). Mais ce n'est pas mes opinions !

L'ABBÉ (*lui présentant le fusil que tenait Armand*). Vous n'en aurez que plus de mérite. (*Rumeurs des Vendéens.*)

GERMAIN (*entraînant Michaud*). Le voici, messieurs, le voici !

VOIX (*au fond*). Monsieur le marquis ! monsieur le marquis ! (*Paul, tenant la main de Renée, sort de la gauche et se dirige vers le fond ; les cris de " Vive M. le marquis ! " retentissent, les cloches sonnent, les tambours battent.*)

ACTE QUATRIÈME.

A la Brigazière. Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ABBÉ, PAUL, *puis* GERMAIN.

Au lever du rideau, l'abbé travaille sur une table à gauche, en face du public. Paul est assis, à droite, sur un fauteuil de malade; il lit. L'abbé se gratte l'oreille et lève les yeux au plafond, comme quelqu'un qui cherche une idée.

L'ABBÉ. Ah! c'est cela! (*Il écrit.*)

PAUL (*lit à haute voix dans un vieux livre*). "Un jour, le roi François Ier faisait combattre des lions. Au moment de leur plus grande furie, une dame laissa tomber un de ses gants dans le parc des animaux, et, se tournant vers M. de Lorge, qui l'aimait, le pria d'aller lui chercher ce gant, s'il était vraiment son serviteur. M. de Lorge, sans hésiter, descendit parmi les lions, qui s'écartèrent devant sa fière contenance, et ramassa le gant à la pointe de son épée. Quand il revint près de la dame, au milieu d'un applaudissement universel: 'Vous êtes mon héros, lui dit-elle avec orgueil, et je vous aime!' Mais M. de Lorge la salua et s'éloigna d'elle: il ne l'aimait plus!" (*Fermant le livre, et rêveur.*) Il ne l'aimait plus!

GERMAIN (*s'approchant de Paul avec un plateau sur lequel il y a un verre de madère et des biscuits*). Monsieur le marquis!

PAUL (*prenant le verre et un biscuit*). Merci! (*Germain fredonne.*) Tu as l'air gai, toi, ce matin?

GERMAIN. Dame, monsieur le marquis, je n'ai pas sujet d'être mécontent. Le début de la campagne a dépassé tous nos rêves; une balle en pleine poitrine! Et nous en

avions grand besoin. (*Mouvement de Paul.*) Ah! la blessure que M. le marquis a reçue a été une bien bonne chose pour nous!

PAUL. En vérité?

L'ABBÉ. Le fait est que, maintenant, il est permis de s'en réjouir.

PAUL. Vous trouvez?

L'ABBÉ. Il est des traditions auxquelles on ne saurait se soustraire, et vous étiez le seul de votre race arrivé tout entier à votre âge!

PAUL. Vous savez, l'abbé, si, pour l'honneur de la famille, je ne vous parais pas suffisamment endommagé, parlez, ne vous gênez pas.

L'ABBÉ. A Dieu ne plaise! non, mon cher enfant, non, c'est très-bien comme cela. (*Germain s'incline affirmativement avec un geste d'approbation.*)

PAUL. Alors tu es satisfait?

GERMAIN. Monsieur le marquis, mes vœux sont exaucés, et je puis enfin relever la tête!

PAUL. Oui, mon garçon, oui, relève la tête... et laisse-moi. (*Germain sort. Paul se lève et remonte vers la fenêtre du fond, à gauche.*) Voilà mes bœufs qui ruminent là-bas, à l'ombre de ces vieux pommiers que mon père a plantés. Quel doux paysage, et qu'on pourrait être bien ici!

SCÈNE II.

L'ABBÉ, PAUL, RENÉE.

RENÉE (*entrant de la gauche, va à Paul d'un air tendre et empressé*). Bonjour, mon ami! comment vous sentez-vous ce matin?

PAUL (*d'un air un peu contraint*). Bien! je vous remercie.

RENÉE. Ainsi, vous ne souffrez pas de votre blessure?

PAUL. De ma blessure? Oh! nullement.

RENÉE (*d'un ton pénétré*). Ah! tant mieux! tant mieux! Pourtant, vous êtes encore bien pâle; et puis, cet air triste et soucieux, que vous n'aviez pas autrefois, et qui, maintenant, ne vous quitte plus! Auriez-vous quelque préoccupation que j'ignore?

PAUL. Aucune.

RENÉE. Je n'ai rien fait qui ait pu vous déplaire?

PAUL. Oh! absolument rien.

RENÉE (*à part*). C'est étrange! (*Temps de silence contraint de part et d'autre. Haut.*) Vous savez, mon ami, qu'il n'est bruit dans le pays que de votre conduite sur le champ de bataille?

PAUL. Ah! (*A part.*) J'en suis bien aise.

L'ABBÉ. Et, ce qui semblait impossible, M. le marquis vient encore d'ajouter à l'éclat de son nom.

PAUL. Oui!

RENÉE. Je suis heureuse: vous êtes mon héros.

PAUL (*avec une impatience contenue*). C'est convenu! (*Il sort lentement par le fond.*)

SCÈNE III.

L'ABBÉ, RENÉE.

RENÉE (*à elle-même*). Mais qu'a-t-il donc, mon Dieu? (*A l'abbé.*) Mais qu'a-t-il donc?

L'ABBÉ (*étonné*). Ce qu'il a?

RENÉE. Mais vous ne voyez donc rien?

L'ABBÉ (*se levant*). Quoi donc?

RENÉE. Cette froideur, cette contrainte, quand je vais à lui, quand je lui parle, quand il me répond... quand il daigne me répondre.

L'ABBÉ (*ébahi*). J'avoue que je n'ai pas remarqué...

RENÉE. Est-il concevable que vous soyez absorbé dans le passé au point de ne rien voir des choses de la vie? Tout à l'heure encore, ici même, devant vous, sous vos yeux... son attitude glacée, ses rares paroles, ses longs silences, jusqu'à sa façon de s'éloigner, rien de tout cela ne vous a frappé?

L'ABBÉ. Eh quoi, madame la marquise, c'est là ce qui vous préoccupe, alors que vous êtes la plus glorieuse des épouses, quand nous avons un héros de plus?

RENÉE. Eh! oui, je le sais bien, mon ambition est satisfaite! D'où vient donc l'inquiétude qui me dévore? Nous avons maintenant le gentilhomme qui nous manquait naguère; mais l'homme d'une humeur si douce, si expan-

sive, qui jetait la vie, malgré nous, dans notre intimité, où donc est-il? Je le cherche, je ne le trouve plus... et je souffre... je souffre... horriblement! (*Elle tombe brisée sur le fauteuil à droite.*)

L'ABBÉ (*étonné*). Vous pleurez?

RENÉE (*se levant vivement et passant à gauche*). Moi?... Non! Mais je suis irritée d'un changement que je ne puis m'expliquer.

L'ABBÉ. Attendez donc!... Blessé près de la Brigazière, M. le marquis a dû être transporté ici; mais sa véritable place est au château. Autrefois, il s'y trouvait mal à l'aise; il se sentait au-dessous de la grandeur qu'on y respire; à présent, c'est là que l'attend le couronnement de sa gloire, et c'est là qu'il aspire à vivre.

RENÉE. Croyez-vous?

L'ABBÉ. J'en suis sûr. Monsieur le marquis doit souffrir ici; il est impossible qu'aujourd'hui, ce séjour ne lui rappelle pas douloureusement ses erreurs premières.

RENÉE. Douloureusement?... Eh bien, moi, je crois le contraire.

L'ABBÉ. Le contraire?

RENÉE. Oui, oui, je me rappelle maintenant... certaines paroles qui lui sont échappées; oui, certaines tendances à retomber dans son passé. Ce séjour est malsain pour lui; voilà la vérité, monsieur l'abbé, la voilà! Il faut retourner au château. Il doit être en état de supporter le voyage; je vais en causer avec le docteur. (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

L'ABBÉ, *puis* PAUL.

L'ABBÉ (*rêveur*). Qu'ont-ils donc, tous les deux? (*Après un temps de silence.*) Allons, reprenons ce travail tant de fois interrompu... Il est là, le voici, le couronnement de sa gloire! (*Il se met à écrire, en balançant la tête avec complaisance.*)

PAUL (*revient du fond, il regarde l'abbé; à part*). Ce n'est pas sa faute, à lui! (*Haut.*) Eh bien, monsieur l'abbé, il paraît que décidément cela va comme vous voulez?

L'ABBÉ. Mais oui, mais oui. Et ce sera peut-être le plus beau de tous mes récits.

PAUL. Pas possible?

L'ABBÉ. Et ce n'est plus dans les ténèbres du passé que je vis à cette heure, c'est dans les splendeurs du présent.

PAUL. Les splendeurs du présent?

L'ABBÉ (*finement*). Oui, monsieur le marquis, j'en ai fini avec les morts.

PAUL (*inquiet*). Ah çà! dites donc, l'abbé, est-ce que vous songeriez, par hasard, à me suspendre dans votre galerie?

L'ABBÉ (*se frottant les mains*). C'est fait, monsieur le marquis.

PAUL. Comment, c'est fait?

L'ABBÉ. Parfaitement.

PAUL. Mais à quel propos, à quel titre? à titre de héros?

L'ABBÉ. Oui, certes! Voici votre dossier,[67] et vous avez prouvé dans la dernière affaire...

PAUL. J'ai prouvé dans la dernière affaire qu'il suffit d'un plomb vil, dans le fusil du premier venu, pour étendre un Penarvan tout de son long comme un simple meunier; comme le père Michaud qui est tombé en même temps que moi! (*A part.*) Ils me rendront fou, ma parole d'honneur!

L'ABBÉ (*à part*). Il a beau dire,[68] il a beau faire, je le tiens et je ne le lâcherai pas: héros malgré lui!

GERMAIN (*entrant vivement de droite, un journal à la main*). Lisez, monsieur le marquis, lisez! une grande victoire que nous venons de remporter.

L'ABBÉ. Une victoire!

PAUL (*indifférent*). Donne à M. l'abbé, c'est son affaire.

L'ABBÉ (*saisissant le journal*). Oui; mais courons, d'abord, annoncer cette nouvelle à madame la marquise. (*Il sort avec Germain.*)

SCÈNE V.

PAUL (*seul*).

Une victoire!... que m'importe, à moi? je suis dans une impasse. Quelque drapeau que je suive, je sacrifie mes vœux ou mon devoir... Ah! tu l'as voulu, mon fils, tu l'as voulu!...

SCÈNE VI.

IRMA, PAUL.

IRMA (*entrant et remarquant sa tristesse*). Tiens![60] (*Elle s'approche de Paul, à sa gauche.*)

PAUL. C'est vous, ma bonne Irma?

IRMA. Oui, monsieur le marquis, je viens savoir de vos nouvelles.

PAUL. Moi, vous voyez, je suis très-bien... Asseyez-vous... Et votre père?

IRMA. A peu près guéri de sa blessure, et tout à fait de son ambition.

PAUL. En vérité?

IRMA. Il en a assez, de ces beaux domaines où il faut que l'homme suive la terre. Nous voilà rentrés au moulin, pour ne plus le quitter jamais.

PAUL. A la bonne heure! Et vous ne tarderez pas à épouser le petit Armand. Ce n'est pas un héros, lui, mais cela vous est bien égal: vous l'aimez, il vous aime, et vous serez heureux... tandis que moi...

IRMA. Monsieur Paul... Ah! pardon, je voulais dire...

PAUL. Oh! ne vous reprenez pas! Paul me rappelle le temps où je vivais alerte et sans souci, selon mes goûts, selon ma nature, tandis que *M. le marquis*, cela veut dire la contrainte, et...

IRMA. Cela veut dire l'heureux époux de la femme la plus belle, la plus noble...

PAUL. Oh! je ne conteste ni sa beauté ni sa noblesse.

IRMA. Ni sa tendresse? (*Mouvement de Paul.*) En douteriez-vous? Quand nous sommes arrivées, vous étiez

encore sans connaissance, et vous n'aviez rien pu voir ; mais j'étais là, moi !

PAUL (*lui tendant la main*). Je le sais.

IRMA. Madame la marquise et M. l'abbé étaient agenouillés auprès de vous ; M. l'abbé priait le bon Dieu, en sanglotant ; madame ne pleurait pas, elle ! Non, elle ne pleurait pas, la pauvre femme ! mais, dans sa douleur muette, comme elle était belle et touchante ! Et quand vous êtes revenu à la vie, c'était un bonheur ! un délire ! "Tu vivras, tu vivras, disait-elle, oh ! je saurai bien te disputer à la mort !... et je la défie de t'arracher à moi !" Et ce qu'elle disait là, elle l'a fait, au moins !... Oui, monsieur Paul, elle vous a disputé, elle vous a arraché au tombeau, en vous prodiguant, jour et nuit, des soins comme une mère en eût donné à son enfant ! Enfin, croyez-moi, elle vous aime bien, allez ![70] elle vous aime bien.

PAUL. Oui, oui.

IRMA (*apercevant au fond Renée*). Et tenez, la voici ! Regardez-la donc, et voyez tout ce qu'il y a d'amour pour vous dans ces beaux yeux-là ! (*Elle remonte.*)

PAUL (*à part*). D'amour pour moi !..

SCÈNE VII.

RENÉE, PAUL, IRMA.

RENÉE (*joyeuse*). Mon ami...

PAUL. Eh bien, madame la marquise, vous êtes contente ? Vous venez de remporter une grande victoire ?

RENÉE. Une victoire ? Ah ! oui, je sais ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

PAUL. Comment, ce n'est pas là ce qui vous donne cet air d'animation et de joie ?

RENÉE. Non, mon ami. Le docteur vous a trouvé très-bien ce matin ; et si bien, qu'il vous permet de retourner au château.

PAUL. Ah !... Eh bien, j'y songerai... dans quelques jours... plus tard.

RENÉE. Mais non, ami, c'est aujourd'hui que nous partons ; aujourd'hui, tout à l'heure. (*A Irma.*) Voulez-vous bien donner des ordres, mademoiselle ? (*Irma sort par le fond, à gauche.*)

SCÈNE VIII.

RENÉE, PAUL.

PAUL. Déjà ?... Mais qu'avez-vous donc de si pressé qui vous rappelle là-bas ?

RENÉE. Et vous, qu'avez-vous donc qui vous retienne ici ?

PAUL. Moi ?... Rien ... rien !

RENÉE. Alors, c'est convenu, nous partons dans une heure ?

PAUL (*se levant*). Oh ! quand vous voudrez ! Tout de suite, si vous voulez, tout de suite ! (*Il remonte au fond.*) Allons, adieu, ma chère petite maison, puisqu'il faut te quitter encore ! Tu dois me trouver bien fou et bien ingrat... Oh ! oui !

RENÉE. Cette émotion, ce langage...

PAUL. C'est que je songe à cette vie libre, heureuse et gaie d'autrefois, que je portais si légèrement et que j'ai pu échanger... Ah ! elle m'aura coûté cher, la folle bouffée de vanité que vous m'avez soufflée au cerveau !

RENÉE. Des regrets ? des reproches ? Voilà donc le prix de mon dévouement, de mon amour ?

PAUL (*avec un sourire amer*). Votre amour ?... J'ai pitié de l'erreur où vous êtes. Apprenez donc enfin à me connaître. Depuis un mois, votre orgueil s'exalte pour un être chimérique et se dévoue pour un fantôme. Vous aimez un preux, un héros... et je ne suis rien de tout cela. J'ai horreur du sang et me soucie peu de la gloire. On vous a dit que je m'étais battu comme un lion ? C'est bien possible ; je n'en sais rien. Je me suis battu pour acquitter une dette d'honneur que j'avais contractée en vous épousant, et je suis prêt à recommencer. Mais, quand je songe à toutes les rêveries dont vous vivez et dont j'ai failli mourir, je m'indigne un peu malgré moi. Ah ! Renée, si vous aviez voulu !... au lieu de cette mort anticipée que l'on nomme la vie de Penarvan, quelle douce vie nous aurions pu mener ! que de joie ! que de bonheur ! Je vous aimais tant, moi ! (*Au fond, à droite, près de la porte.*) Je vous vois encore, au détour du sentier, venant à moi, au pas de votre mule,

dans un flot de lumière, qui semblait émaner de vous! Puis, quand vous êtes entrée ici, quand j'ai entendu le son de votre voix, quand j'ai senti votre main dans la mienne ... Ah! la bonne matinée! Et que vous étiez belle! et que je vous ai vite aimée!

RENÉE (*très-émue*). Mon ami!

PAUL (*redescendant*). Oh! oui, je vous ai bien aimée! et mille fois plus encore que vous n'avez pu le supposer! (*Avec un soupir.*) Mais il vous fallait un héros, et je n'étais qu'un brave garçon fait pour vous adorer!... Reprenez donc votre amour, il se trompe et ne m'appartient pas.

RENÉE. Vous perdez la raison, mon cher Paul! votre séjour ici aura réveillé en vous quelques folles idées d'autrefois.

PAUL (*éclatant*). Et c'est vous... c'est vous qui traitez mes idées de folies?... Ah! tenez, madame, nous ne nous comprenons pas, nous ne nous comprendrons jamais! et nous serions moins séparés par la mort, que nous ne le sommes à vivre ensemble. Eh bien, croyez-moi, finissons-en! (*Il passe à gauche.*) Puisqu'il vous plaît ainsi, restez cloîtrée dans le passé de notre famille; moi, j'en ai assez, je prétends vivre à mon gré. Vivons donc chacun de notre côté: vous, dans votre château, moi, dans ma ferme (*appuyant*), car, je vous le répète, vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimé! Moi, j'ai lu au fond de votre cœur... et je ne vous aime plus!

RENÉE (*frappée de stupeur*). Vous ne m'aimez plus? et vous refusez de me suivre?

PAUL. Oui, madame, oui, il faut en finir! (*Il se jette dans un fauteuil à gauche.*)

RENÉE (*fièrement*). Il suffit, monsieur... je pars!

SCÈNE IX.

PAUL, RENÉE, L'ABBÉ.

L'ABBÉ. La voiture est attelée; tout est prêt, monsieur le marquis.

RENÉE (*d'une voix de plus en plus brisée*). M. le mar-

quis reste. (*Étonnement de l'abbé.*) M. le marquis refuse de me suivre... M. le marquis ne m'aime plus.

L'ABBÉ. Mais c'est du délire !

RENÉE (*éperdue*). Partons, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ. Mais, madame...

RENÉE. Partons !... (*Elle fait quelques pas en chancelant, et s'appuie d'une main au dossier d'un fauteuil ; elle laisse échapper un cri étouffé et se cache le visage de l'autre main.*)

PAUL (*courant à elle*). Renée ! (*Il écarte sa main.*) Des larmes ?

RENÉE. Eh bien, oui, des larmes ! je suis vaincue ! Peux-tu m'aimer encore ?

PAUL. Chère femme ! oh ! chère femme adorée !...

L'ABBÉ. Ah ! ce sera la plus belle page de mon histoire !

RENÉE. Monsieur l'abbé, renvoyez la voiture, nous sommes arrivés !

PAUL. Comment ?

RENÉE. Oui, nous restons ici.

L'ABBÉ (*tout effaré*). Pardon, pardon... mais le château ?...

RENÉE. Penarvan sera le tombeau vénéré des ancêtres ; mais j'ai senti enfin que, s'il est beau d'honorer les morts, il est bien doux de vivre avec les vivants... (*tendant la main à son mari*) et de les aimer, mon cher Paul !

NOTES.

ACT I.

1. *Au dernier plan.* — In the back-ground.

2. *Occis.* — Slain; from the old verb *occire;* Lat. *occidere.* Little used.

3. *Il écrit à outrance.* — He writes vigorously or desperately.

4. *Pas grand'chose.* —Not much. The apparent elision of an *e* in the expressions *grand'chose*, *grand'mère*, *grand'chambre*, &c., arises from the fact, that anciently French adjectives derived from Latin adjectives of two terminations, as *grandis-e*, did not add an *e* mute for the feminine. Later, however, *grand* became *grande* before feminine nouns, but not in the above-mentioned and in a few other expressions. The printers of the sixteenth century, thinking an elision had taken place, inserted the apostrophe, which subsequent usage has sanctioned. *D* is pronounced in none of the above combinations.

5. *Point que je sache.* — Not that I know of. The verb *savoir* is the only one that is thus used in the subjunctive, instead of the indicative, when not dependent upon another verb. This occurs only in negative phrases, and in the first person singular, *Je ne sache pas.* This form is less positive than *Je ne sais pas.*

6. *Les bleus.* — The royalists of La Vendée called the Republican soldiers *les bleus* on account of the color of their uniform. Hitherto the infantry had worn white, so that the opponents of the Republic were sometimes called *les blancs.* See also Note 3 to "Bataille de Dames."

7. *Paperasses.* — Old papers. The terminations *ace*, *ache*, *asse*, form augmentatives, often attaching to the primitive an idea of contempt, as *populace*, *ganache*, *bestiasse.*

8. *Morbleu.* — Such expressions as *parbleu*, *corbleu*, *morbleu*, &c., had better be left untranslated, as their exact English equivalents, 'sblood, 'sdeath, zounds, &c., are not in use at present. *Bleu* is in reality a softened form for *Dieu;* though this is seldom known, and certainly never thought of, by those who utter these expletives, which, in course of time, have lost their force as oaths. If English equivalents *must* be given, such exclamations as "my," "goodness," "gracious," or even "indeed," "truly," may be used. The same may be said of the frequently recurring *Mon Dieu*, which, as an exclamation, must never be translated literally, as in French it has no such force as the English words would seem to imply. Many persons use these expressions in France, whom it would be unjust to accuse of interspersing oaths in their daily speech. Habits, and modes of speech, are different in different countries and at different periods, as the freedom of English comedies of the last century sufficiently proves.

9. *Ce n'est pas de moi qu'il s'agit.* — The question is not about me, nor even, &c. — See "Bataille de Dames," Note 13.

10. *Toute sa vie durant.* — *Durant* is the only preposition that may thus be placed after the noun it governs. It would be equally correct to say *durant sa vie*. *During* is more frequently translated by *pendant* than by *durant;* for the latter denotes a continuous duration, while the former does not imply an uninterrupted period of time: thus, *durant l'hiver* means during the winter (the whole of it); *pendant l'hiver* is during (in) the winter.

11. *Nous avons beau vivre en l'an VI.* — For all we may live in the year VI. of the Republic. The expression *avoir beau*, in vain, for all that, is thus explained by Littré in his "Dict. de la Langue française:" La locution *avoir beau* pour dire faire inutilement, peut s'expliquer ainsi: *avoir beau* c'est toujours avoir beau champ, beau temps, belle occasion; *avoir beau faire*, c'est proprement avoir tout favorable pour faire. Voilà le sens ancien et naturel. Mais par une ironie facile à comprendre, *avoir beau* a pris le sens d'avoir le champ libre, de pouvoir faire tout ce qu'on voudra, et, par suite, de se perdre en vains efforts. *Vous avez beau dire*, c'est primitivement, il est bien à vous de dire; puis, vous pouvez dire, on vous permet de dire, mais cela ne servira a rien.

L'an VI. — *i.e.*, 1798-9. The first year of the French Republic commenced on the 22d of September, 1792.

12. *Aux prises.* — Struggling. *Prise* is from *prendre:* it therefore literally means a seizing, a grappling, as in a hand-to-hand combat.

13. *Ah! dame!* — This exclamation, which is very common in certain parts of France, comes from *Dominus*. The expression *Dame Dieu* for *Seigneur Dieu* was common in the middle ages. There is therefore no need of deriving *dame* from *Notre Dame*, as some do. The broad pronunciation of the *a*, which in some provinces sounds almost like an *o* in this word, supports the former derivation. It has the force of *indeed*.

14. *Je n'y suis pas.* — I don't see; I don't understand.

15. *Motus.* — Not a word, mum! This is probably a corrupted form of *mutus*.

16. *A qui en avez vous.* — Whom are you after, or whom are you talking against? Familiar.

17. *Dont il est en train de nous débarrasser.* — Of which he is in a fair way of ridding us. *Etre en train de* means to be about something, to be doing it.

18. *De ci de là.* — Here and there.

19. *Jambes-Tortes.* — Crooked-legged. *Torte*, instead of *torse*, the feminine of *tors*, wry, twisted, is popularly used to denote physical deformity.

20. *Je la tiens.* — I have her.

21. *Ça pleure*, &c. — They cry, &c. Ça (cela) is often familiarly used when speaking of persons; sometimes contemptuously, but not always.

22. *Chicanier.* — Disputatious. Lower Normandy, of which Caen (pronounced as if written *Can*) is the principal city, has long been proverbial for the litigious character of its inhabitants. The scene of Racine's comedy of "Les Plaideurs" is laid *dans une ville de Basse Normandie*. Statistics, however, do not support the commonly received opinion, that there are more lawsuits in Normandy than in other provinces of France.

23. *En rupture de ban.* — Having strayed beyond the proper limits. *Rompre son ban* is a law term, and means to break one's sentence of banishment or exile.

24. *Il faut que je vous dégoise une bonne fois.* — I must let out once for all. *Dégoiser*, from *gosier*, the throat, is now used only in the most

familiar conversation. It was originally applied to birds, and meant to warble: now it is a rather inelegant expression, applied to those who talk inconsiderately, bluntly, or even coarsely.

25. *Suspecte.* — Held in suspicion; or the same word may be used in English in its revolutionary meaning. The *Loi des suspects* of 1793 provided that all persons, who by their connections, speakings, or writings, had become *suspect* to the government, should be arrested.

26. *Je n'y vais pas par quatre chemins.* — I don't go in a roundabout way about it.

27. *Ecus.* — Crowns. Though no coin of the value of three francs (about sixty cents) is now in circulation, the word *écu* has remained, and is in common use. It is also used for coins now current, as *un écu de cinq francs*, a five-franc piece.

28. *Le commerce des grains.* — This was notoriously a branch of trade in which much corruption existed about the period this play is supposed to embrace.

29. *Ne vous gênez pas, passez à l'office.* — Pray, do not stand upon ceremony; go to the servant's room.

30. *D'Alembert.* — Celebrated mathematician, born in 1717, died 1783. He is mentioned here on account of his association with Diderot in the *Encyclopédie*, a work in which is to be found the fullest expression of the philosophy of the eighteenth century, and the influence of which was strongly felt in the subsequent events of the French Revolution.

31. *Une famille de robe.* — A family of magistrates or of lawyers. Persons who follow the professions of the law are called *gens de robe*, from the long gowns still worn in courts of justice. Jocularly, the word *robin* is used for a limb of the law.

32. *Esprit fort.* — Free-thinker, sceptic.

33. *Fourrures.* — Furred robe; worn chiefly by law professors.

ACT II.

34. *Quoi.* — This word is often used as an expletive, somewhat like the English *why*.

35. *Sultan.* — A dog's name.

36. *Faire sauter.* — In cookery, this means to stew; otherwise it means to blow up, to destroy, to ruin. Hence the play upon the words, as *ci-devant*, which immediately follows, was commonly used substantively during the Revolution to designate a nobleman.

37. *Citoyen.* — When titles were abolished, the words *citoyen*, *citoyenne*, were substituted for *monsieur* and *madame*. The old formulas were resumed, however, under the Empire.

38. *C'est à quitter la France.* — It is enough to quit France.

39. *Des nôtres* — One of us; of our party.

40. *C'est assez joli, ça.* — See Note 21.

41. *Civisme.* — A word coined to denote devotedness to revolutionary opinions.

42. *Blanc de mon épée.* — "Se faire blanc de son épée," as a fencing term, means to cover or protect one's self by a skilful handling of the sword. Figuratively, it means to boast of advantages, of power that one has not.

43. *Sur ce.* — Thereupon; ancient elliptical formula for *sur ce sujet*, *sur ce propos*.

44. *Un doigt de cour.* — The least attention. *Doigt* is often thus used, but only in the most familiar style, to denote a very small quantity, a mite, a bit; as *un doigt de vin*, — a mere drop of wine.

45. *Il n'y a pas de quoi se gendarmer si fort.* — There is no reason why I should set myself so much against it.

46. *Vous le prenez haut.* — You assume a high tone; you talk very big.

47. *Bon diable.* — Good fellow.

48. *Simple comme bonjour.* — Quite natural; a matter of course.

49. *Je ne saurais pourtant.* — Yet I could not.

50. *C'est égal, j'ai eu chaud.* — For all that, I had a moment of uneasiness; or, it was hot work.

51. *J'aime à le croire.* — I am delighted to hear it.

52. *Je suis fait comme un manant.* — I am dressed like a rustic.

53. *Chât.* — i.e., *château*, as, a few lines farther, *l'Encyclop* is for l'Encyclopédie.

54. *Le Michaud.* — The definite article prefixed to proper names indicated contempt, except in a few Italian names; as *Le Tasse*, Tasso.

55. *Ils rient à gorge deployée.* — They laugh loud and heartily.

56. *Cela oblige.* — That imposes obligations. The proverbial expression is "Noblesse oblige."

57. *Coblence.* — Coblentz was the headquarters of the *Emigrés*, or nobles who fled from France during the Revolution.

ACT III.

58. *Un chasseur et diablé.* — An indefatigable huntsman.

59. *Ça fait pitié.* — It's a perfect shame.

60. *La Vendée se commence.* — The Vendean war is beginning anew. See Note 3, "Batailles de Dames."

61. *Autichamp.* — One of the most active chiefs of the royalist insurrections in Vendée. He died, at the age of eighty-two, in 1852.

62. *Torfou.* — A village in Vendée, where, in 1793 the peasantry gained a great victory over the Republican army.

63. *Sacré-cœur.* — "Sacred Heart," a religious badge worn on the breast by the Vendeen chiefs, as a sign of their faith. Their watchword was *Dieu et le Roi.*

64. *A d'autres;* i.e., *allez parler à d'autres.*

65. *Et je tiendrai bon au moins.* — And I shall stick to it; I shall.

66. *Genêts.* — Broom. The word *genêt* gave rise to the name Plantagenet.

ACT IV.

67. *Dossier.* — Bundle, wrapper (containing all the papers relating to an affair).

68. *Il a beau dire.* — For all he may say. — See Note 11.

69. *Tiens.* — Why!

70. *Allez.* — An expletive often equivalent to a repetition of the preceding verb. The English auxiliaries may sometimes render it well; as in this case, "She loves you well, she does indeed."

College Series of Modern French Plays.
No. IV.

LA

POUDRE AUX YEUX;

COMÉDIE.

PAR

MM. EUGÈNE LABICHE ET ÉDOUARD MARTIN.

With English Notes,

BY FERDINAND BÔCHER,
INSTRUCTOR IN FRENCH AT HARVARD COLLEGE.

BOSTON:
S. R. URBINO, 13, SCHOOL STREET.
NEW YORK: F. W. CHRISTERN. PHILADELPHIA: F. LEYPOLDT.
BALTIMORE: JAMES S. WATERS. CINCINNATI: R. CLARKE & CO.
CHICAGO: S. C. GRIGGS & CO.
1865.

Entered according to Act of Congress, in the year 1864, by

S. R. URBINO,

in the Clerk's Office of the District Court of the District of Massachusetts.

THIRD EDITION.

PERSONNAGES.

RATINOIS.
MALINGEAR.
ROBERT.
FRÉDÉRIC.
UN TAPISSIER.
UN MAÎTRE D'HÔTEL.
CONSTANCE, *femme de Ratinois.*
BLANCHE, *femme de Malingear.*
EMMELINE, *fille de Malingear.*
ALEXANDRINE, *femme de chambre de Malingear.*
JOSÉPHINE, *femme de chambre de Ratinois.*
SOPHIE, *cuisinière de Malingear.*
UN CHASSEUR EN LIVRÉE.
UN DOMESTIQUE.
UN PETIT NÈGRE.

Représentée pour la première fois le 19 *Octobre*, 1861.

LA POUDRE AUX YEUX.[1]

ACTE PREMIER.

Un salon bourgeois chez Malingear : piano à gauche, bureau à droite, guéridon au milieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME MALINGEAR, SOPHIE (*un panier sous le bras*).

SOPHIE. Alors, madame, il ne faudra pas de poisson ?

MADAME MALINGEAR (*assise à droite du guéridon et travaillant*). Non !... Il a fait du vent toute la semaine, il doit être hors de prix... Mais tâchez que votre filet soit avantageux.[2]

SOPHIE. Et pour légumes ?... On commence à voir des petits pois.[3]

MADAME MALINGEAR. Vous savez bien que les primeurs n'ont pas de goût... Vous nous ferez un chou farci.[4]

SOPHIE. Comme la semaine dernière ?...

MADAME MALINGEAR. En revenant du marché, vous apporterez votre livre... Nous compterons.

SOPHIE. Bien, madame. (*Elle sort à droite.*)

SCÈNE II.

MADAME MALINGEAR, MALINGEAR.

MALINGEAR (*entrant par le fond*). C'est moi... Bonjour, ma femme !

MADAME MALINGEAR. Tiens... tu étais sorti ?... D'où viens-tu ?...

MALINGEAR. Je viens de voir ma clientèle.

MADAME MALINGEAR. Ta clientèle! Je te conseille d'en parler... Tu ne soignes que les accidents de la rue, les gens qu'on écrase ou qui tombent par les fenêtres.

MALINGEAR (*s'asseyant*). Eh bien, ce matin, on est venu me chercher à six heures... chez moi... J'ai un malade.

MADAME MALINGEAR. C'est un étranger, alors?

MALINGEAR. Non... un Français.

MADAME MALINGEAR. C'est la première fois, depuis deux ans, qu'on songe à te déranger.

MALINGEAR (*gaiement*). Je me lance.[5]

MADAME MALINGEAR. A cinquante-quatre ans, il est temps! Veux-tu que je te dise: c'est le savoir-faire qui te manque, tu as une manière si ridicule d'entendre la medecine!

MALINGEAR. Comment!...

MADAME MALINGEAR. Quand, par hasard, le ciel t'envoie un client, tu commences par le rassurer... Tu lui dis: "Ce n'est rien! c'est l'affaire de quelques jours."

MALINGEAR. Pourquoi effrayer?

MADAME MALINGEAR. Avec ce système-là, tu as toujours l'air d'avoir guéri un bobo, une engelure!... Je connais plusieurs de tes confrères... de vrais médecins, ceux-là! quand ils approchent un malade, ce n'est pas pour deux jours! Ils disent tout de suite: "Ce sera long, très-long! Et ils appellent un de leurs collègues en consultation."

MALINGEAR. A quoi bon?...

MADAME MALINGEAR. C'est une politesse que celui-ci s'empresse de rendre la semaine suivante... Voilà comment on se fait une clientèle!

MALINGEAR (*se levant*). Quant à moi, jamais!

MADAME MALINGEAR. Toi, avec ta bonhomie, tu as perdu peu à peu tous tes clients... Il t'en restait un... le dernier... un brave homme...

MALINGEAR. M. Dubourg... notre voisin?

MADAME MALINGEAR. Il avait avalé une aiguille, sans s'en douter... Tu le traites quinze jours... très-bien!... ça marchait... Mais voilà qu'un beau matin tu as la bêtise de lui dire: "Mon cher M. Dubourg, je ne comprends rien du tout à votre maladie."

MALINGEAR. Dame!... quand on ne comprend pas!...

MADAME MALINGEAR. Quand on ne comprend pas... on dit: "C'est nerveux!..." Ah! si j'étais médecin!...

MALINGEAR. Quel charlatan tu ferais!...

MADAME MALINGEAR. Heureusement que la Providence nous a donné vingt-deux bonnes mille livres de rente, et que nous n'attendons pas après ta clientèle. Qu'est-ce que c'est que cette personne qui est venue te demander ce matin?... (*Elle se rassied.*)

MALINGEAR (*un peu embarrassé*). C'est... c'est un jeune homme...

MADAME MALINGEAR. De famille?

MALINGEAR (*prenant des billets de banque dans un tiroir du bureau*). Oui... il a de la famille... Tiens, prends ces quatre mille francs.

MADAME MALINGEAR. Pour quoi faire?

MALINGEAR. Nous avons fait renouveler notre meuble de salon, et c'est aujourd'hui que le tapissier doit venir toucher sa note.[6]

MADAME MALINGEAR (*prenant les billets de banque*). Ah! c'est juste... Eh bien, ce client? (*Elle se lève.*)

MALINGEAR. Ah! que tu es curieuse!... C'est un cocher de la maison qui a reçu un coup de pied de cheval.. là!

MADAME MALINGEAR. Un cocher!... Mon compliment!... Demain, on viendra te chercher pour le cheval.

MALINGEAR. Plaisante tant que tu voudras! mais je suis enchanté d'avoir donné mes soins à ce brave garçon... En causant avec lui, j'ai appris des choses...

MADAME MALINGEAR. Quoi donc?...

MALINGEAR. On jase sur notre maison.

MADAME MALINGEAR. Sur nous?... Que peut-on dire?

MALINGEAR. Pas sur nous; mais sur ce jeune homme qui vient tous les jours faire de la musique avec ta fille.

MADAME MALINGEAR. M. Frédéric? dont nous avons fait la connaissance l'été dernier aux bains de mer de Pornic?...

MALINGEAR. On dit que c'est le prétendu d'Emmeline. Hier soir, chez le concierge, on a même fixé le jour du mariage.

MADAME MALINGEAR. Ah! mon Dieu!

MALINGEAR. Tu vois qu'il est quelquefois bon de soigner les cochers.

MADAME MALINGEAR. Que faire?...

MALINGEAR. Il faut trancher dans le vif[7]... Certainement M. Frédéric est très-gentil, très-distingué...

MADAME MALINGEAR. Ah! charmant!

MALINGEAR. Et c'est fort aimable à lui de venir tapoter[8] notre piano sept fois par semaine; mais il faut qu'il s'explique... Il est temps, grand temps!...

MADAME MALINGEAR. Comment?...

MALINGEAR. Emmeline est triste... elle ne mange plus.

MADAME MALINGEAR. Si je faisais venir le médecin?

MALINGEAR. Le médecin?... Eh bien, et moi?

MADAME MALINGEAR. Ah! oui, c'est juste!... (*A part.*) C'est plus fort que moi... je n'ai aucune confiance en lui!

MALINGEAR. Hier, pendant que M. Frédéric chantait un duo avec ta fille, j'ai surpris des regards... très-lyriques!...

MADAME MALINGEAR. Je t'avoue que j'avais songé à lui pour Emmeline.

MALINGEAR. Parbleu! moi aussi. Il me plaît beaucoup ce garçon... et s'il est d'une bonne famille...

MADAME MALINGEAR. Mais il ne se prononce pas...

MALINGEAR. Sois tranquille... voici son heure... tu vas le voir apparaître avec son petit cahier de musique. (*Apercevant Frédéric.*) Voilà!

SCÈNE III.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, *puis* EMMELINE.

FRÉDÉRIC (*il entre du fond avec un cahier de musique sous le bras. Saluant*). Madame... monsieur Malingear...

MALINGEAR. Monsieur Frédéric...

FRÉDÉRIC. Comment vous portez-vous, ce matin?...

MADAME MALINGEAR. Très-bien.

MALINGEAR. Parfaitement.

MADAME MALINGEAR (*bas à son mari*). Parle-lui.

MALINGEAR (*bas*). Oui; laisse-moi saisir un joint.

FRÉDÉRIC. Je ne vois pas mademoiselle Emmeline... serait-elle malade ?

MALINGEAR. Non, mais...

FRÉDÉRIC (*ouvrant son cahier de musique*). Je lui apporte une romance nouvelle... un titre charmant... *Le Premier Soupir.*

MADAME MALINGEAR (*toussant*). Hum !...

MALINGEAR (*à sa femme*). Oui. (*Haut.*) Monsieur Frédéric, vous êtes un bon jeune homme... et vous ne trouverez pas mauvais que nous vous demandions, ma femme et moi, cinq minutes d'entretien.

FRÉDÉRIC. A moi ?... (*Sur un signe de Malingear, on s'assied.*)

MALINGEAR. Monsieur Frédéric, vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre que vos visites assidues dans une maison...

EMMELINE (*entrant de la droite*). Bonjour, papa !

MALINGEAR (*bas*). Chut !... ma fille ! (*Frédéric se lève.*)

MADAME MALINGEAR. Vous nous disiez, monsieur, que cette romance faisait fureur ?...

MALINGEAR. De qui est la musique ?

FRÉDÉRIC. D'un Suédois.

EMMELINE. Comment s'appelle-t-elle ?

FRÉDÉRIC. *Le Premier Soupir.*

MALINGEAR (*vivement*). *D'une mère...*

MADAME MALINGEAR (*de même*). *Pour son enfant.*

EMMELINE. Ah ! que ce titre est long !

MADAME MALINGEAR. Emmeline, j'ai oublié mon coton sur l'étagère, dans ma chambre, va me le chercher.

EMMELINE. Oui, maman. (*Elle sort ; Frédéric se rassied.*)

MALINGEAR (*à Frédéric*). Je vous disais donc que vos visites assidues, dans une maison où il y a une jeune fille, pouvaient paraître étranges à certaines personnes... Et ce matin encore, un de mes clients... un...

MADAME MALINGEAR. Un banquier...

FRÉDÉRIC. Mais, monsieur... il me semble que ma conduite a toujours été...

MALINGEAR. Parfaite... je le reconnais... Mais, vous savez, le monde est prompt à interpréter...

EMMELINE (*rentrant*). Maman, voilà ton coton.

MALINGEAR (*changeant de ton*). C'est un fort joli sujet de romance... cette mère près du berceau de sa fille... et qui soupire.

MADAME MALINGEAR. C'est délicieux.

MALINGEAR. On en ferait presque une pendule... en bronze !

MADAME MALINGEAR. Emmeline, j'ai cassé mon aiguille à broder, va m'en chercher une autre.

EMMELINE. Oui, maman... (*A part.*) Voilà deux fois qu'elle me renvoie ! Oh ! il y a quelque chose ! (*Elle disparaît.*)

MALINGEAR. Je vous disais donc que le monde était prompt à interpréter les demarches les plus naturelles, les plus innocentes... Mais il est de la sagesse d'un père de couper court à ces vagues rumeurs par une explication nette et franche.

MADAME MALINGEAR (*bas, à son mari*). Très-bien !

MALINGEAR. Ce que nous attendons de vous, c'est une réponse loyale.

FRÉDÉRIC (*se levant*). Laissez-moi vous remercier, avant tout, monsieur Malingear, d'avoir placé la question sur un terrain que la crainte seule m'empêchait d'aborder. Je n'éprouve aucun embarras maintenant à vous avouer que j'aime mademoiselle Emmeline, et que le plus doux de mes rêves serait de l'obtenir en mariage.

MADAME MALINGEAR (*à part*). Je m'en doutais.[9]

MALINGEAR (*se levant, ainsi que sa femme*). A la bonne heure, ceci est clair !... Oserais-je vous demander maintenant quelques renseignements...

FRÉDÉRIC. Sur ma famille... sur ma profession ?... Bien volontiers. Je suis avocat.

MALINGEAR. Ah bah ! Excusez mon étonnement... mais depuis deux mois que j'ai l'honneur de vous connaître, vous êtes toujours sur mon piano...

FRÉDÉRIC. Oh !... je suis avocat...

MALINGEAR. Exécutant ?

FRÉDÉRIC. Non ! mais je commence... J'ai peu de clients.

MALINGEAR. Je connais ça !... Je ne vous en veux pas ![10]

FRÉDÉRIC. Du reste, ma position est indépendante... Mon père, ancien négociant, s'est retiré des affaires avec une fortune honorable... Je suis fils unique.

MADAME MALINGEAR (*à part*). Ah!

FRÉDÉRIC. Enfin, je n'ai pas cru devoir cacher à mes parents les sentiments que j'éprouve pour mademoiselle Emmeline; et j'espère qu'avant peu, mon père et ma mère feront près de vous une démarche qui imposera silence à toutes les interprétations.

MADAME MALINGEAR (*bas, à son mari*). Il s'exprime avec un charme...

MALINGEAR (*à sa femme*). Un avocat!... (*A Frédéric.*) Monsieur Frédéric, madame Malingear et moi, nous apprécierons comme elle le mérite la démarche que vous nous annoncez.

FRÉDÉRIC. Ah! monsieur...

MALINGEAR. Mais, d'ici là, nous vous demandons comme un service de vouloir bien suspendre vos visites...

FRÉDÉRIC. Comment?...

MADAME MALINGEAR. Pour le monde, monsieur Frédéric, pour le monde...

MALINGEAR. Vous reviendrez dans quelques jours... officiellement... Tenez, emportez votre musique. (*Il lui remet son cahier qu'il a pris sur le piano.*)

FRÉDÉRIC. Allons, puisque vous l'exigez... Mais qu'est-ce que je vais faire?

MALINGEAR. Allez un petit peu au palais[11].. ça vous distraira...

FRÉDÉRIC. Oh! non, le palais... Je vais faire un tour au musée.

MALINGEAR (*à part*). Si celui-là devient bâtonnier![12]..

FRÉDÉRIC (*saluant*). Madame... monsieur... (*A Malingear en sortant.*) Veuillez dire à mademoiselle Emmeline que je l'aime, que je l'adore... et tant qu'un souffle d'existence...

MALINGEAR (*l'accompagnant*). Oui... plus tard... pas si haut!... (*Ils sortent pas le fond.*)

SCÈNE IV.

MADAME MALINGEAR, EMMELINE, *puis* MALINGEAR, *puis* ALEXANDRINE.

MADAME MALINGEAR. C'est un bon jeune homme !

EMMELINE (*entrant*). Oh ! oui, c'est un bon jeune homme ! Et je suis certaine d'être heureuse avec lui !

MADAME MALINGEAR (*étonnée*). Hein ?... qu'est-ce que tu dis là ?... Comment sais-tu ?...

EMMELINE (*confuse*). J'ai entendu un peu... sans le vouloir... en cherchant ton aiguille qui était tombée près de la porte.

MADAME MALINGEAR (*l'imitant*). En cherchant ton aiguille !... C'est très-mal d'écouter aux portes !

EMMELINE. Oh ! ne me gronde pas ; je te dirai un secret.

MADAME MALINGEAR. Un secret ?...

EMMELINE. Hier, pendant que tu es allée ouvrir la fenêtre, M. Frédéric m'a confié que sa mère devait venir ici, ce matin.

MADAME MALINGEAR. Aujourd'hui ?...

EMMELINE. Sous le prétexte de causer de l'appartement du troisième, qui est à louer ; elle veut nous voir avant de faire la demande.

MADAME MALINGEAR. Heureusement que le salon est fait.

EMMELINE. Et le père, M. Ratinois, doit venir de son côté pour consulter papa.

MADAME MALINGEAR. Il est malade ?

EMMELINE. Mais non ! Encore un prétexte pour faire sa connaissance... Ne le répète pas... à personne... c'est un secret.

MADAME MALINGEAR. Sois tranquille.

MALINGEAR (*entrant*). Charmant garçon ! plein de cœur !

MADAME MALINGEAR (*bas, à son mari*). Malingear !

MALINGEAR. Quoi ?

MADAME MALINGEAR (*bas*). Ne le répète pas... c'est un secret... Madame Ratinois doit venir ce matin sous prétexte de causer de l'appartement à louer.

MALINGEAR. Tiens !

MADAME MALINGEAR. Et son mari, pour te consulter...

MALINGEAR. Alors, c'est un examen.

MADAME MALINGEAR. Ils désirent nous connaître avant d'aller plus loin... C'est bien naturel.

ALEXANDRINE (*entrant*). Madame, il y a là une dame qui demande à parler au propriétaire pour l'appartement du troisième.

MALINGEAR, MADAME MALINGEAR, EMMELINE. C'est elle !

MADAME MALINGEAR (*vivement*). Attendez ! (*A Alexandrine.*) Vite ! mon bonnet à fleurs, mon bonnet de soirées.

ALEXANDRINE. Tout de suite ! (*Elle disparaît.*)

MADAME MALINGEAR (*à Emmeline*). Ôte ce tablier... Mon Dieu, que tu es mal coiffée !... Je vais refaire tes boucles.

MALINGEAR (*étonné, à part*). Qu'est-ce qui lui prend ?

ALEXANDRINE (*rentrant*). Voilà le bonnet.

MADAME MALINGEAR (*s'asseyant*). Posez-le-moi ! Vous voyez que je suis occupée. (*Alexandrine dispose le bonnet sur la tête de sa maîtresse, pendant que celle-ci coiffe sa fille qui est à genoux. — A Alexandrine.*) Plus en arrière !... Malingear... une épingle !

EMMELINE. Papa, une épingle !

MADAME MALINGEAR. Dépêche-toi donc !

MALINGEAR (*l'apportant*). Voilà ! (*A part.*) Qu'est-ce qu'elles ont ?...

MADAME MALINGEAR. Là !... Faites entrer ! (*Alexandrine sort. — Bas, à son mari.*) Surtout ne me tutoie pas devant cette dame.

MALINGEAR. Pourquoi ?

MADAME MALINGEAR. C'est commun... c'est bourgeois ! (*A sa fille.*) Toi, mets-toi au piano, la tête en arrière, et fais des roulades...

EMMELINE (*au piano*). Des roulades ?

MADAME MALINGEAR. Va donc. (*Emmeline fait des roulades ; madame Malingear se pose sur un fauteuil, une broderie à la main.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME RATINOIS, ALEXANDRINE.

MADAME MALINGEAR (*à Emmeline*). Assez, mon enfant, voici une visite. (*Elle se lève.*)

MADAME RATINOIS. Je vous demande mille pardons; j'arrive bien mal à propos... Est-ce à monsieur le docteur Malingear que j'ai l'honneur de parler?...

MALINGEAR. Oui, madame.

MADAME RATINOIS. Je viens de visiter l'appartement du troisième.

MADAME MALINGEAR. Veuillez donc prendre la peine de vous asseoir.

MADAME RATINOIS (*s'asseyant, ainsi que madame Malingear*). Trop bonne, madame... Je crains d'être importune... J'ai interrompu mademoiselle!

EMMELINE. Oh! madame...

MADAME RATINOIS (*à madame Malingear*). C'est mademoiselle votre fille?...

MADAME MALINGEAR. Oui, madame.

MADAME RATINOIS (*à part*). Frédéric a raison... elle est très-bien! (*Haut.*) Je vois que mademoiselle est musicienne.

MADAME MALINGEAR. Élève de Duprez.[13]

MALINGEAR (*à part, étonné*). Hein!...

MADAME RATINOIS. Ah!... Duprez est son professeur?...

MADAME MALINGEAR. Nous l'attendons.

MALINGEAR (*à sa femme*). Qu'est-ce que tu chantes là?[14]..

MADAME MALINGEAR (*vivement*). Un morceau de *la Juive!* (*A madame Ratinois.*) Mon mari demande à sa fille ce qu'elle chante... C'est un morceau de *la Juive.* (*Elle fait des signes à Malingear, qui s'assied à droite.*)

MADAME RATINOIS (*à part*). La maison est sur un grand pied! C'est bien mieux que chez nous!

MADAME MALINGEAR. Moi, d'abord, j'ai pour principe de m'adresser aux premiers maîtres... Ainsi, quand Emmeline a commencé la peinture...

MADAME RATINOIS (*à Malingear*). Ah! mademoiselle peint aussi?

MALINGEAR (*embarrassé*). Oui... il paraît... Demandez à ma femme.

MADAME MALINGEAR (*montrant un tableau accroché au mur*). Comment trouvez-vous ce petit paysage?

MADAME RATINOIS (*se levant*). Une peinture à l'huile!

MADAME MALINGEAR (*se levant*). Elle s'est amusée à barbouiller ça.

MALINGEAR (*à part*). Oh! par exemple, celle-là est trop forte!

EMMÉLINE (*à part*). Quelle idée a donc maman?...

MADAME RATINOIS (*examinant le tableau*). C'est d'une vérité... d'une fraîcheur!... On dirait que c'est d'un peintre.

MALINGEAR (*à part*). Je crois bien... c'est un Lambinet[15].. Ça me coûte deux mille francs!

MADAME RATINOIS (*à part*). Très-belle, très-belle éducation! (*Haut.*) Et cet appartement... est-il libre?... (*Elles se rasseyent.*)

MADAME MALINGEAR. Il le sera pour le terme... Monsieur Malingear doit le faire décorer... (*A son mari.*) N'est-ce pas votre intention, mon ami?

MALINGEAR. Tu sais bien[16].. (*Se reprenant.*) Vous savez bien que j'ai rendez-vous aujourd'hui avec l'architecte.

MADAME MALINGEAR. Je vous recommande le petit salon; il n'est pas présentable.

MALINGEAR. Vous choisirez les tentures vous-même.

EMMELINE (*étonnée, à part*). Vous!... Est-ce que papa et maman sont fâchés?...

MADAME RATINOIS. Et quel serait le prix?...

MALINGEAR. . Quatre mille francs.

ALEXANDRINE (*entrant, très-étonnée*). Monsieur, on vous demande; c'est un client.

MALINGEAR, MADAME MALINGEAR, EMMELINE (*à part*). Le père! (*On se lève.*)

MADAME MALINGEAR. Un client! Qu'y a-t-il d'extraordinaire?...

ALEXANDRINE. Dame!... c'est la première fois...

MADAME MALINGEAR (*vivement*). Que ce monsieur

vient ici?... C'est bien! Qu'il prenne son tour... On ne peut le faire passer avant les personnes qui attendent... (*Écrivant sur un papier, au bureau.*) Donnez-lui ce numéro... le numéro 16. (*Alexandrine sort.*)

MALINGEAR (*à part*). A-t-elle de l'aplomb, ma femme!

MADAME RATINOIS (*à part*). Numéro 16! quelle clientèle!

MADAME MALINGEAR. Mon mari n'a pas une minute à lui... Le matin, il a son service à l'Hôtel-Dieu; il rentre à midi; il déjeune presque toujours debout... Les consultations commencent, en voilà pour jusqu'à trois heures.

MALINGEAR. Mais, ma chère amie...

MADAME MALINGEAR. Je vous dis que vous vous tuerez!... Après, viennent les visites aux quatre coins de Paris... Enfin, il rentre, le soir, brisé, harassé... Vous croyez qu'il se repose?... Du tout! Il travaille à son grand ouvrage, qui sera lu en séance publique à l'Académie de médecine. On l'attend!

MALINGEAR (*protestant*). Mais, ma femme!...

MADAME MALINGEAR (*vivement*). Qu'on attende! Après tout, vous n'êtes pas aux ordres de ces messieurs! (*Confidentiellement à madame Ratinois.*) C'est un mémoire sur les affections thorachiques... Magnifique question!...

MALINGEAR (*à part*). Elle aurait dû épouser un dentiste.

MADAME RATINOIS. Quelle existence! (*A Malingear.*) Et vous ne prenez jamais de distractions?...

MALINGEAR. Oh! ma femme exagère!...

MADAME MALINGEAR (*lui coupant la parole*). Deux fois par semaine... l'hiver... nous offrons une tasse de thé à nos amis...

MALINGEAR (*à part*). Bon! des soirées à présent!

MADAME MALINGEAR. Le mardi et le samedi... On fait de la musique... Nous recevons les principaux artistes de Paris... Mon mari leur donne des soins... gracieusement... vous comprenez?...

MADAME RATINOIS. Comment! pour rien?...

MADAME MALINGEAR. Oh!... des artistes... Mais ces messieurs se font un plaisir... je dirai même un devoir..

de fréquenter mon salon... Pour ça, ils sont très-gentils! très-gentils!

MALINGEAR (*à part*). Et patati! et patata!...

MADAME RATINOIS (*à part*). Quel intérieur charmant!

MADAME MALINGEAR. J'espère bien, madame, si vous devenez notre locataire, que vous nous ferez l'honneur d'assister à nos petites soirées?

MALINGEAR (*à part*). Elle l'invite!

MADAME RATINOIS. Comment donc, madame... vous êtes mille fois trop bonne! (*A part.*) C'est du très-grand monde!

MADAME MALINGEAR. Vous partez, madame?

MADAME RATINOIS. Oui! Mais j'emporte l'espoir de revenir bientôt... Je serais bienheureuse, croyez-le, de nouer des relations plus suivies... plus intimes... avec une famille aussi distinguée... que respectable!

MADAME MALINGEAR (*saluant*). Madame... (*Appelant.*) Baptiste! Baptiste!...

MALINGEAR (*à part*). Baptiste!... Où prend-elle Baptiste?

MADAME MALINGEAR (*à son mari.*) Est-ce que vous avez envoyé le valet de chambre en course?...

MALINGEAR (*ahuri*). Le valet de chambre... moi?... Non! (*A part.*) Nous n'avons jamais eu de domestique mâle!

MADAME MALINGEAR. Ces gens ne sont jamais là quand on a besoin d'eux! (*Appelant.*) Alexandrine! Alexandrine! (*A madame Ratinois.*) Je vous demande mille pardons, madame... (*Alexandrine paraît.*) Reconduisez madame...

MADAME RATINOIS (*à part*). Quelle tenue de maison!... Mais voudront-ils de mon Frédéric?... (*Haut.*) Madame... monsieur... mademoiselle!... (*Sortie cérémonieuse.*)

SCÈNE VI.

MALINGEAR, MADAME MALINGEAR, EMMELINE, *puis* ALEXANDRINE.

MALINGEAR. Enfin, elle est partie! (*Il remonte.*)

EMMELINE. Maman, expliquez-moi...

MADAME MALINGEAR. Maintenant, tu peux remettre ton tablier et aller disposer ton dessert... Va, mon enfant!

EMMELINE. Oui, maman. (*A part, en sortant.*) Mais je n'ai jamais fait de peinture à l'huile! (*Elle sort.*)

MALINGEAR. Ah çà! à nous deux!... Je n'ai pas de dessert à disposer, moi... et j'espère que tu vas m'expliquer...

MADAME MALINGEAR. Quoi donc?

MALINGEAR. Eh bien, mais... tes gasconnades!... Pourquoi aller dire à cette dame que Duprez est le professeur de ta fille... Nous ne le connaissons même pas!

MADAME MALINGEAR. Il fallait peut-être la dénoncer comme élève de M. Glumeau... de l'illustre M. Glumeau!

MALINGEAR. Il n'est pas nécessaire de nommer son professeur... C'est comme ce tableau que tu attribues à Emmeline!

MADAME MALINGEAR. Eh bien?

MALINGEAR. Mais c'est un Lambinet!

MADAME MALINGEAR. Il n'est pas signé.

MALINGEAR. Ah! voilà une raison!... Et quand, au bout de deux mois de mariage, on dira à ta fille, qui n'a jamais tenu un pinceau... Faites-nous donc ce joli paysage qu'on voit là-bas... avec des vaches... Qu'est-ce qu'elle répondra?

MADAME MALINGEAR. C'est bien simple. Règle générale, dès que les jeunes filles se marient, elles négligent les beaux-arts... Emmeline dira que les couleurs lui font mal aux nerfs, et elle renoncera à la peinture, voilà tout!

MALINGEAR. Voilà tout!... Ah çà! et moi: mon grand ouvrage sur les affections thorachiques?

MADAME MALINGEAR. On dira qu'il est sous presse... Et la première imprimerie qui brûlera...

MALINGEAR. Et cette immense clientèle donc tu m'as gratifié?

MADAME MALINGEAR. J'ai eu tort... La première fois que cette dame nous fera visite, je rétablirai les choses dans leur vraie situation... « Madame, je vous présente M. le docteur Malingear, un fruit sec de la Faculté... Il ne soigne que des cochers gratis!... Mademoiselle Malingear... elle sait lire, écrire et compter. Madame Malingear... qui fait ses robes elle-même et raccommode avec tendresse les habits de son mari... »

MALINGEAR. Il est inutile d'entrer dans ces détails, et plus inutile encore d'entasser tous ces mensonges... Veux-tu que je te le dise, c'est de l'orgueil! c'est de la vanité!... Tu veux jeter de la poudre aux yeux!

MADAME MALINGEAR. C'est vrai... j'en conviens.

MALINGEAR. Ah!

MADAME MALINGEAR. Mais, en cela, je ne fais que suivre l'exemple de mes contemporains... Chacun passe sa vie à jeter des petites pincées de poudre dans l'œil de son voisin... Pourquoi fait-on de la toilette? pourquoi a-t-on des diamants, des voitures, des livrées? Pour les yeux des autres!

MALINGEAR. Allons donc!

MADAME MALINGEAR. Mais, toi-même... sans t'en douter... tu obéis à l'entraînement général.

MALINGEAR. Moi?

MADAME MALINGEAR. Te souviens-tu de cette petite chaîne d'or fin qui attachait ta montre?

MALINGEAR. Oui... Eh bien?

MADAME MALINGEAR. Elle était si petite... si petite... que tu en avais honte... Tu la cachais sous ton gilet.

MALINGEAR. Pour ne pas la perdre.

MADAME MALINGEAR. Oh! non... pour ne pas la montrer!... Nous l'avons remplacée par une autre... énorme!... La voici: tu la caresses... tu l'étales, tu en es fier...

MALINGEAR. Quelle folie?

MADAME MALINGEAR. Mais tu te gardes bien de dire qu'elle est en imitation!

MALINGEAR (*vivement*). Chut!... Tais-toi donc!

MADAME MALINGEAR. C'est de la poudre aux yeux! Je t'y prends comme les autres!... Eh bien, ta fille... c'est

la petite chaîne d'or... bien simple, bien vraie, bien modeste... Aussi personne n'y fait attention... il y a si peu de bijoutiers dans le monde!... Laisse-moi l'orner d'un peu de clinquant, et aussitôt chacun l'admirera... (*Montrant la chaîne.*) Comme ton câble Ruolz.[18]

MALINGEAR (*à part*). Il y a un fond de vérité dans ce qu'elle dit.

ALEXANDRINE (*entrant*). Monsieur!

MALINGEAR. Quoi?

ALEXANDRINE. C'est ce monsieur... le numéro 16 qui s'impatiente...

MALINGEAR. Ah! c'est vrai... nous l'avons oublié, ce pauvre homme! Faites-le entrer!...

MADAME MALINGEAR (*vivement*). Non, pas encore... il a le 16... (*A Alexandrine.*) Dites-lui que monsieur tient le 14...

MALINGEAR. Ah! tu crois que je tiens le 14?... (*A Alexandrine.*) Allons, dites-lui que je tiens le 14!... (*Alexandrine sort.*)

MADAME MALINGEAR. Donne-moi ta bourse...

MALINGEAR. Ma bourse... pourquoi? (*Il la lui donne.*)

MADAME MALINGEAR (*disposant des pièces d'or*). Dix louis dans ce plat... trois sur le bureau... et deux sur le piano![19].

MALINGEAR (*étonné*). Qu'est-ce que tu fais là?

MADAME MALINGEAR. N'est-ce pas ainsi chez tous les médecins en réputation?

MALINGEAR. C'est vrai, c'est leur poudre!...

MADAME MALINGEAR. Maintenant, mets-toi à ton bureau!... De l'importance, de la brusquerie... peu de paroles, tu es pressé!... Je te laisse... appelle le numéro 16... (*Revenant.*) Ah! n'oublie pas qu'il se porte bien... ne va pas te tromper!

MALINGEAR (*assis à son bureau*). Sois donc tranquille! (*Madame Malingear sort par la droite.*)

SCÈNE VII.

MALINGEAR, RATINOIS, *puis* UN DOMESTIQUE *en livrée de chasseur.*

MALINGEAR (*seul*). Elle est très-forte, ma femme! (*Criant.*) Faites entrer le numéro 16!

ALEXANDRINE (*ouvrant la porte de gauche et appelant*). Le numéro 16!

RATINOIS (*entrant et à part*). En voilà une séance! trois quarts d'heure d'antichambre!...

MALINGEAR (*sans le regarder et écrivant*). Asseyez-vous!

RATINOIS. Monsieur, je vous remercie!... (*Il s'assied. — A part.*) Il écrit une ordonnance! C'est joliment meublé, ici!...

MALINGEAR (*écrivant toujours et sans le regarder*). Asseyez-vous!

RATINOIS. Je vous remercie, c'est fait! (*A part.*) Ah çà! je me porte comme le Pont Neuf[20].. qu'est-ce que je vais lui conter?

MALINGEAR (*quittant la plume et se tournant vers Ratinois*). Voyons, qu'est-ce que vous avez?

RATINOIS. Monsieur, depuis huit jours environ... (*On frappe plusieurs coups avec la main à la porte de gauche.*)

MALINGEAR (*criant*). C'est bien, attendez! (*A part.*) C'est ma femme qui frappe pour faire croire qu'il y a du monde!...

RATINOIS (*à part*). Le 17 qui s'impatiente!

MALINGEAR. Je vous écoute.

RATINOIS. Monsieur, depuis huit jours... quand je dis huit jours, il y en a neuf... je suis allé à Saint-Germain par le chemin de fer et revenu de même. En rentrant chez moi, ma femme me dit: "Comme tu es rouge!... Est-ce que tu es malade?..." Je lui réponds: "Je ne suis pas positivement malade... mais je me sens comme ci, comme ça[21].." Et j'ai pris un bain de pied... Voilà comment ça m'est venu!

MALINGEAR (*à part*). Il a l'air d'un brave homme! (*Haut, se levant.*) Et qu'éprouvez-vous?

RATINOIS (*embarrassé*). Mon Dieu! bien des petites choses... tantôt d'un côté... tantôt de l'autre.

MALINGEAR. Pas de douleurs de tête?

RATINOIS. Non.

MALINGEAR. L'estomac?...

RATINOIS. Excellent.

MALINGEAR. L'appétit?...

RATINOIS. Très-bien.

MALINGEAR. Voyons le pouls? (*Il lui prend la main.*)

RATINOIS (*à part*). Oh! a-t-il une belle chaîne! Je n'en ai jamais vu de si grosse!...

MALINGEAR (*à part, avec satisfaction*). Il regarde ma chaîne!...

RATINOIS (*à part*). On voit tout de suite que ce n'est pas un petit roquet de médecin courant après la pratique!

MALINGEAR (*appliquant son oreille contre le dos de Ratinois*). Respirez... fort! très-fort!...

RATINOIS (*à part, se levant*). Je suis curieux de savoir quelle maladie il va me trouver!

MALINGEAR. Cela suffit; je vois très-clairement votre affaire.

RATINOIS. Ah! (*A part.*) Il va me couvrir de sangsues!...

MALINGEAR. Mon cher monsieur, vous n'avez absolument rien!

RATINOIS. Hein?... (*A part.*) Il est très-fort!... Ah! mais, très-fort!...

MALINGEAR (*se mettant à son bureau et écrivant*). Je vais vous prescrire un petit régime!

UN CHASSEUR (*en grande livrée, entrant par le fond*). Monsieur!

MALINGEAR. Qu'est-ce que c'est? (*A part.*) D'où sort-il, celui-là?

RATINOIS (*à part*). Il a un chasseur!

LE CHASSEUR (*présentant une lettre sur un plat d'argent*). C'est une lettre qu'on apporte de la part de madame la duchesse de Montefiascone.

MALINGEAR (*prenant la lettre, très-étonné*). Pour moi?... (*A part.*) Je ne connais pas! (*Il se lève.*)

RATINOIS (*à part*). Il soigne des duchesses!...

MALINGEAR (*regardant la lettre et à part*). Tiens,

l'écriture de ma femme !... (*A Ratinois.*) Vous permettez ?...

RATINOIS. Faites donc !

MALINGEAR (*à part, lisant*). "Lis cette lettre tout haut." (*Parlé.*) Ah ! il faut lire ! (*Lisant très-haut.*) "Cher docteur, je vous dois la vie..."

RATINOIS (*à part*). Eh bien, j'aurais confiance dans cet homme-là, moi.

MALINGEAR (*lisant*). "Jamais je ne pourrai m'acquitter envers vous. Permettez-moi de vous envoyer ces quatre mille francs, comme un faible témoignage de mon inaltérable gratitude."

RATINOIS (*à part*). Quatre mille francs ! d'un seul coup !

MALINGEAR (*à part, mettant les billets dans sa poche*). Ce sont ceux que je lui ai remis pour payer le tapissier.

RATINOIS. Et il met ça tranquillement dans sa poche... Je suis sûr que ses habits en sont bourrés ! Quel beau parti pour Frédéric !

MALINGEAR. Ah ! il y a un *post-scriptum.* (*Lisant.*) "Méchant docteur, vous ne voulez donc pas être de l'Académie ?... et pourtant vous n'avez qu'un mot à dire..."

RATINOIS (*avec admiration*). Oh ! dites-le ! dites-le !

MALINGEAR. Je ne suis pas ambitieux !... (*On frappe encore à la porte de gauche.*) Un moment ! attendez !

RATINOIS (*à part*). C'est plein de monde par là ! (*Haut.*) Je me retire !...

MALINGEAR (*prenant un papier sur son bureau*). Voici votre ordonnance... (*Lisant.*) "Bordeaux, côtelettes, beefsteaks...

RATINOIS. Tiens ! c'est une note de restaurant.

MALINGEAR (*lui remet l'ordonnance, et le salue*). Monsieur...

RATINOIS (*à part, tirant sa bourse*). Je voulais lui donner dix francs ; c'est bien maigre, à côté de la duchesse... Quel beau parti pour Frédéric !... Bah !... je vais allonger mes vingt francs !... (*Il les met discrètement dans le plat qui est sur le guéridon.*) Je crois qu'il ne m'a pas vu ! (*Il reprend ses vingt francs, et les fait sonner contre le plat. — Malingear s'incline. — A part.*) Il m'a vu !... (*Il remonte.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN MONSIEUR.

UN MONSIEUR (*entrant brusquement par la gauche*). Enfin, j'y suis ! m'y voilà !

MALINGEAR. Qui êtes-vous ? que voulez-vous ?

LE MONSIEUR. C'est mon tour... j'ai le n° 17.

MALINGEAR. (*étonné, à part*). Ah ! un client ! un vrai !...

RATINOIS (*à part*). On se l'arrache !

LE MONSIEUR (*à Malingear*). Je souffre depuis longtemps d'une affection...

MALINGEAR. Pardon... je suis à vous...

RATINOIS. Docteur, je vous laisse...

MALINGEAR. Vous m'excusez ?...

RATINOIS. Comment donc ! ne vous dérangez pas !... (*A part, en sortant.*) Quel beau parti pour Frédéric ! C'est trop beau... ils ne voudront jamais s'allier à de petits bourgeois comme nous !... (*Haut.*) Docteur... j'ai bien l'honneur... (*Il ouvre la porte du fond, et on aperçoit le chasseur qui le reconduit. — Faisant des politesses au chasseur.*) Merci !... ne vous donnez pas la peine... (*La porte se referme.*)

SCÈNE IX.

LE MONSIEUR, MALINGEAR.

MALINGEAR. A nous deux !... Nous savons que vous souffrez depuis longtemps d'une affection...

LE MONSIEUR. Oh ! ça va mieux maintenant... (*Lui présentant un papier.*) Voici ma petite facture pour un meuble de salon...

MALINGEAR. Quoi !... un meuble de salon ?

LE MONSIEUR. Je suis votre tapissier.

MALINGEAR. Comment !

LE MONSIEUR. C'est madame qui m'a prié de prendre le n° 17... C'est très-malin ce que vous faites là.

MALINGEAR (*protestant*). Je vous assure que c'est à mon insu.

LE MONSIEUR. Il n'y a pas de mal... Est-ce que chaque état n'a pas ses petites ficelles?[22] Moi-même...

MALINGEAR. Monsieur... je vous prie de croire. (*A part.*) Ma femme me compromet.

LE MONSIEUR. Voici mon mémoire, se montant à la somme de quatre mille francs...

MALINGEAR. Permettez que j'examine.., Oh! oh! un fauteuil, cent cinquante francs!...

LE MONSIEUR. C'est tout au juste.

MALINGEAR. Et les chaises quatre-vingts!... C'est exorbitant!

LE MONSIEUR. Comment! vous allez me marchander... après le service que je viens de vous rendre!

MALINGEAR. Quel service?

LE MONSIEUR. Eh bien, le n° 17! Je suis votre petit dix-sept!

MALINGEAR (*impatienté*). Allons! c'est bien!... Acquittez votre mémoire. (*Il prend une plume sur le bureau et la lui donne.*)

LE MONSIEUR. Tout de suite! (*Il signe sur le guéridon.*)

MALINGEAR (*lui remettant des billets de banque*). Voici votre argent.

LE MONSIEUR. Merci! (*Tout en comptant ses billets.*) Dites donc, docteur, une autre fois, si vous avez besoin de quelqu'un... Je vous recommande mon frère... un paresseux...

MALINGEAR. Pourquoi faire?

LE MONSIEUR. Il a un habit... il sera très-modéré.

MALINGEAR. En voilà assez!... Vous êtes payé... je ne vous retiens pas.

LE MONSIEUR (*sortant, à part*). C'est égal, c'est un vieux malin! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE X.

MALINGEAR, MADAME MALINGEAR, *puis* EMMELINE.

MALINGEAR (*seul*). Vraiment, madame Malingear me fait jouer un rôle ridicule...

MADAME MALINGEAR (*entrant*). Eh bien, as-tu payé le tapissier?

MALINGEAR. Oui... le numéro 17.

MADAME MALINGEAR. C'est une bonne idée que j'ai eue là...

MALINGEAR. Je vous en fais mon compliment!... Vous me faites passer pour un charlatan aux yeux de cet homme.

MADAME MALINGEAR. Oh! un tapissier!

MALINGEAR. C'est comme ce grand escogriffe[23] en livrée...

MADAME MALINGEAR. Comment, tu ne l'as pas reconnu?

MALINGEAR. Non.

MADAME MALINGEAR. C'est le chasseur du premier.

MALINGEAR (*s'oubliant*). Il est superbe! (*Changeant du ton.*) Mais tu vas me rendre la fable de la maison! Il bavardera, c'est inévitable!

MADAME MALINGEAR. Il fallait bien quelqu'un pour porter la lettre de la duchesse...

MALINGEAR. Çà, pour la lettre de la duchesse, je ne dis rien: c'est gentil, c'est bien trouvé... surtout la fin, le *post-scriptum*...

MADAME MALINGEAR. "Méchant docteur..."

MALINGEAR. "Vous ne voulez donc pas être..."

MADAME MALINGEAR. "De l'Académie..." Quelle figure faisait M. Ratinois?

MALINGEAR. Il est resté épaté[24].. Tu ne sais pas... il a regardé ma chaîne.

MADAME MALINGEAR. Ah! je te dis qu'ils sont sortis éblouis... charmés... tous les deux.

MALINGEAR. Tu crois?

MADAME MALINGEAR. Et demain... pas plus tard que demain... nous entendrons parler d'eux.

MALINGEAR (*apercevant sa fille qui entre*). Chut! Emmeline!

EMMELINE. Maman, il n'y a plus de sucre râpé.

MADAME MALINGEAR. Voilà la clef de l'office.

MALINGEAR (*à Emmeline, qui se dispose à sortir*). Eh bien, tu ne m'embrasse pas?... (*L'embrassant.*) Chère petite!... Ton père vient de se donner bien du mal pour toi!

EMMELINE. Quoi donc?

MALINGEAR. On ne peut pas le dire... ne le répète pas... c'est un secret.

EMMELINE. Sois tranquille. (*A part.*) Il s'agit de mon mariage. (*Haut.*) Oh! je ne te le demande pas! Approche donc... il y a à ta redingote un bouton qui ne tient pas.

MALINGEAR. Veux-tu me le recoudre?

EMMELINE. Volontiers... J'ai justement de la soie noire. (*Malingear ôte sa redingote et la remet à Emmeline, qui s'asseoit pour recoudre le bouton.*)

MALINGEAR (*à part*). Est-elle gentille! Eh bien... si j'étais madame Ratinois... (*Montrant sa fille qui coud.*) C'est comme cela que je l'aimerais!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SOPHIE, *puis* ALEXANDRINE.

SOPHIE (*entrant avec un panier sous le bras*). Me v'là![25]. J'arrive du marché...

MADAME MALINGEAR. Vous y avez mis le temps!

SOPHIE. Madame veut-elle compter?

MADAME MALINGEAR. Oui... Donnez-moi votre livre.

SOPHIE. Le v'là, madame. (*Elle donne le livre à sa maîtresse et pose à terre son panier d'où l'on voit sortir un chou.*)

MADAME MALINGEAR (*se mettant au bureau et comptant*). "Du 15. — Lait, deux sous; un lapin, cinquante sous..." (*Parlé.*) C'est horriblement cher!

SOPHIE. Madame, il y a une maladie sur les lapins.

MALINGEAR (*un journal à la main*). Une maladie?...

SOPHIE. Oui, monsieur.

MALINGEAR. Je n'en ai rien su.

MADAME MALINGEAR (*continuant*). "La bretelle à monsieur, cinq sous." (*Parlé.*) Comment, la bretelle?

SOPHIE. La boucle qui *s'avait*[26] cassé.

MALINGEAR (*à part*). Que dirait la duchesse de Montefiascone, si elle assistait à ce tableau de famille?...

MADAME MALINGEAR (*continuant*). "Du 16.—Un chou, dix-huit sous..." (*Se récriant.*) Dix-huit sous!

SOPHIE. Il est frisé, madame.

ALEXANDRINE (*entrant vivement*). Madame... c'est une visite!

TOUTE LA FAMILLE (*se levant*). Une visite!

ALEXANDRINE. M. et madame Ratinois.

MADAME MALINGEAR. Eux?

MALINGEAR. Déjà?

EMMELINE (*à part*). Quel bonheur!

MADAME MALINGEAR (*à Alexandrine*). Faites entrer! (*Alexandrine sort.—A Sophie, lui remettant son livre.*) Vite, filez!... (*Sophie sort par la droite.*)

MALINGEAR. Ma redingote! (*Il la remet vivement.*)

MADAME MALINGEAR (*à Emmeline*). Toi, mets-toi au piano... la tête en arrière, et fais des roulades!...

MADAME MALINGEAR. Ah! mon Dieu! et le panier?... (*Elle le prend, parcourt la scène pour le cacher; elle finit par le fourrer sous la table en laissant retomber le tapis. Emmeline fait des roulades. M. et madame Ratinois paraissent au fond.*)

SCÈNE XII.

MALINGEAR, MADAME MALINGEAR, EMMELINE, RATINOIS, MADAME RATINOIS.

(*Madame Ratinois est en grande toilette. M. Ratinois porte un habit, une cravate blanche et des gants blancs.*)

MADAME RATINOIS. Madame!...

RATINOIS. Docteur!...

MADAME MALINGEAR (*à madame Ratinois*). Quelle

heureuse surprise! Êtes-vous enfin décidée à prendre l'appartement?

RATINOIS. Non, nous ne venons pas positivement pour ça... (*A part.*) Dieu! que je suis ému!

MALINGEAR (*à Ratinois*). Votre indisposition se serait-elle aggravée?

RATINOIS. Merci, ça ne va pas mal!

MADAME RATINOIS. Nous venons pour autre chose...

M. ET MADAME MALINGEAR (*feignant l'étonnement.*) Pour autre chose?...

EMMELINE (*à part*). Le père a une cravate blanche... c'est pour la demande!... (*On s'assied; Emmeline reste debout près du piano*).

RATINOIS (*très-ému*). Nous avons une communication à vous faire... une de ces communications... (*A sa femme.*) Parle, toi!

MADAME RATINOIS. Intime et confidentielle...

EMMELINE. Maman, mon professeur de dessin est là qui m'attend!

MADAME MALINGEAR. Va, mon enfant.

MALINGEAR (*à part*). Est-elle intelligente?

EMMELINE (*saluant*). Madame!... monsieur!...

M. ET MADAME RATINOIS. Mademoiselle!... (*Emmeline sort.*)

MALINGEAR. Nous voilà seuls!

MADAME RATINOIS (*bas à son mari*). Parle!... courage!...

RATINOIS (*bas*). C'est inutile... ils ne voudront pas.

MADAME MALINGEAR. Nous vous écoutons.

RATINOIS (*très-ému*). Monsieur et madame... je suis père... j'ai un fils unique... Frédéric...

MALINGEAR. Nous le connaissons.

MADAME MALINGEAR. Un charmant jeune homme!... qui veut bien quelquefois honorer nos salons de sa visite...

RATINOIS (*bas, à sa femme*). Nos salons!... Tu vois, ils ont plusieurs salons... ils ne voudront jamais!

MADAME RATINOIS (*à son mari*). Mais va donc!...

RATINOIS. Ce jeune homme, qui est avocat, n'a pu voir votre demoiselle... votre honorable demoiselle... sans songer à une alliance... qui l'honorerait... en nous hono-

rant... s'il pouvait entrer dans votre honorable famille... que tout le monde honore.

MADAME MALINGEAR (*jouant l'étonnement*). Comment!...

MALINGEAR. (*de même*). Est-il possible!...

RATINOIS (*bas, à sa femme*). La!... tu vois?... Allons-nous-en!

MALINGEAR. Monsieur, je vous avoue qu'une pareille demande... faite à l'improviste... nous surprend un peu!

RATINOIS (*de même*). Allons-nous-en!

MALINGEAR. Un mariage est une chose délicate... et nous vous demandons la permission de nous consulter... de réfléchir.

MADAME RATINOIS. Comment donc!... c'est tout naturel!

MADAME MALINGEAR. Dans quelques jours nous vous ferons connaître notre réponse! (*On se lève.*)

RATINOIS (*à part*). Ils ne refusent pas! (*Haut.*) Ah! madame!... Ah! docteur!... Ah! ma femme!...

MADAME MALINGEAR (*bas, à son mari*). Eh bien, la poudre aux yeux?...

MALINGEAR (*de même*). C'est admirable! Je suis converti! (*Très-haut, à sa femme*). Chère bonne... priez la femme de chambre de dire au domestique de dire au cocher d'atteler *Brillante* et *Mirza*... Je dîne chez la duchesse!

M. ET MADAME RATINOIS (*avec admiration*). Chez la duchesse!...

MALINGEAR (*à part*). V'lan! dans les yeux![27]..

ACTE DEUXIÈME.

Un salon chez RATINOIS : cheminée et table à gauche, fenêtre et guéridon à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, RATINOIS, MADAME RATINOIS.

RATINOIS (*debout*). Voulez-vous que je vous donne mon opinion? C'est un mariage flambé!

FRÉDÉRIC (*assis à la table, écrivant*). Allons donc! Qu'est-ce que vous dites là?

RATINOIS (*à Frédéric*). Ne te trouble pas... continue à faire mes quittances... C'est un travail qui demande du sang-froid.

MADAME RATINOIS (*assise à droite, et tricotant*). J'ai bien peur que ton père n'ait raison!

RATINOIS. Voilà aujourd'hui quinze jours que nous avons fait la démarche... et nous n'avons pas de réponse.

FRÉDÉRIC. Qu'est-ce que cela prouve?

RATINOIS. Ça prouve que ces gens-là sont trop élevés pour nous, il y a là-dedans un train de maison...

FRÉDÉRIC. Mais je n'ai pas remarqué...

RATINOIS. Je crois bien... un amoureux! Tu n'as vu que la petite... Mais, moi, j'ai vu le chasseur : un homme de sept à huit pieds!

FRÉDÉRIC. Ah! par exemple!...

RATINOIS. Sept à huit pieds!... Rien n'échappe à l'œil clairvoyant d'un père.

MADAME RATINOIS. Et la demoiselle prend des leçons de Duprez!...

RATINOIS. Elle en a le moyen!... Quand on possède un papa qui reçoit quatre mille francs d'un coup... je les ai comptés... et qui les met tranquillement dans sa poche comme si c'était son étui à lunettes.

FRÉDÉRIC. Ce n'est pas une raison...

RATINOIS. Mais sais-tu ce que c'est que cet homme-là!... dont tu brigues la fille?...

FRÉDÉRIC. C'est un médecin.

RATINOIS. Oui, un médecin... qui n'aurait qu'un mot à dire pour être de l'Académie des sciences... S'il voulait dire un mot... crac! il en serait. Et sa chaîne... As-tu remarqué sa chaîne?...

FRÉDÉRIC. Non.

RATINOIS. Il n'a rien remarqué!... Et tu veux qu'un pareil personage aille s'allier avec le fils d'un ancien confiseur?...

MADAME RATINOIS (*se levant*). Quelle rage avez-vous de dire toujours que vous avez été confiseur?...

RATINOIS. Je n'en rougis pas... Je n'en parle à personne... mais je n'en rougis pas.

MADAME RATINOIS. Mon pauvre enfant! je crois qu'il ne faut plus songer à ce mariage.

FRÉDÉRIC. Mais on n'a pas refusé, maman... Vous interprétez le silence...

RATINOIS. Le silence des grands est la leçon des petits! (*Changeant de ton.*) N'oublie pas les portes et fenêtres.

FRÉDÉRIC. Quand je suis allé rendre ma visite, le lendemain de la demande, M. Malingear a été très-aimable; il m'a donné des conseils pour ma carrière... Il m'a engagé à plaider les expropriations.[28]

RATINOIS. Bonne branche... très-bonne branche!

MADAME RATINOIS. Et madame Malingear t'a dit: "C'est étonnant! madame votre mère ne va donc jamais aux Italiens?... Je ne l'ai pas encore aperçue."

RATINOIS. Dès le jour même, je suis allé louer une loge pour la saison... Et c'est salé,[29] dans ce théâtre-là!

MADAME RATINOIS. C'est un sacrifice momentané. (*Elle se rassied.*)

RATINOIS. Je l'ai compris... Quand on a l'ambition d'entrer dans une pareille famille, il faut faire les choses dignement. Aussi, lorsque tu m'as fait observer qu'on ne pouvait aller aux Italiens à pied... je me suis empressé de prendre une voiture au mois... Ce qui est encore très-salé!

MADAME RATINOIS. Puisque c'est l'usage.

RATINOIS (*s'asseyant*). Je ne dis rien; il faut faire les choses dignement... Seulement, s'il m'avait été permis de choisir le théâtre... je n'aurais pas choisi celui-là!

MADAME RATINOIS. Pourquoi?

RATINOIS. Ils donnent toujours la même pièce... Voilà quatre fois que nous y allons... quatre fois *Rigoletto!* D'abord, c'est en italien... on n'y comprend rien!

MADAME RATINOIS. Toi!

RATINOIS. Toi non plus! Tu as beau crier: Brava! brava! pour te faire remarquer, je te défie de me raconter la pièce.

MADAME RATINOIS. J'applaudis la musique.

RATINOIS. Laisse-moi donc tranquille... Tu clignes de l'œil au second acte.

MADAME RATINOIS (*vivement*). Je ferme les yeux, mais je ne dors pas; c'est du recueillement.

RATINOIS. Allons donc, c'est du ronflement!

FRÉDÉRIC. Mais, mon père, nous avons le plaisir de voir M. et madame Malingear... avec leur demoiselle.

RATINOIS. Oui! nous les saluons de notre loge; ils nous saluent de la leur... et voilà! Ça peut durer une infinité de Rigoletto comme ça! Par exemple, il y a une chose contre laquelle je proteste formellement!

MADAME RATINOIS. Quoi donc?

RATINOIS (*se levant*). Pour faire croire aux Malingear que nous avons des relations, tu me forces à distribuer des salutations à un tas de gens que je n'ai jamais vus.

MADAME RATINOIS (*se levant*). Puisqu'ils te les rendent!

RATINOIS. Pas tous!... pas tous! L'autre jour, je suis tombé sur un ministre plénipotentiaire... Je lui ai fait, comme ça, de la main...

MADAME RATINOIS. Eh bien?

RATINOIS. Eh bien, il m'a lorgné avec une certaine raideur... C'est très-désagréable!

FRÉDÉRIC (*se levant et remettant des papier*). Papa, voici tes quittances.

RATINOIS (*les mettant dans sa poche*). Merci, mon enfant.

MADAME RATINOIS (*à Frédéric, qui prend son chapeau*). Tu sors?

FRÉDÉRIC. Oui; une course à faire.

RATINOIS. Dis donc, prends la voiture... Elle est au mois... il faut l'utiliser...

FRÉDÉRIC. Si vous ne vous en servez pas?...

RATINOIS. Moi? Jamais! Ils sont là deux grands coquins de chevaux qui piaffent toute la journée... ils dépavent la cour.

FRÉDÉRIC. A tantôt! (*A part.*) Emmeline était au bois hier[20].. elle y sera peut-être aujourd'hui. (*Il sort.*)

MADAME RATINOIS. Je vais écrire à ma couturière.

RATINOIS. Pourquoi faire?

MADAME RATINOIS. Eh bien, pour lui commander des robes. (*Elle sort par la gauche.*)

SCÈNE II.

RATINOIS, *puis* ROBERT.

RATINOIS (*seul*). Oui, des robes, pour les Italiens! avec des corsages... *rigoletto*... C'est encore très-salé ça! Nous ferons nos petits comptes à la fin du mois!

ROBERT (*entrant par le fond. Il porte des boucles d'oreilles*). Bonjour, Ratinois!

RATINOIS. Tiens! c'est l'oncle Robert! (*Ils se donnent la main.*)

ROBERT. Tout le monde va bien?

RATINOIS. Oui. Frédéric vient de sortir.

ROBERT. Et ma nièce?

RATINOIS. Elle est là. Je vais la prévenir.

ROBERT. Non, ne la dérange pas... Je passais dans le quartier; je n'ai qu'un instant... il faut que je sois à Bercy à trois heures... j'attends un bateau de charbon.

RATINOIS. Toujours en affaires! Vous ne vous reposerez donc jamais?

ROBERT. Le plus tard possible... Vois-tu, Ratinois, quand on est venu à Paris avec douze sous dans sa poche... et qu'on a commencé sur le port... car j'ai commencé sur le port.

RATINOIS. Je sais... je sais... (*A part.*) C'est drôle! depuis que je vais dans un certain monde, je le trouve commun, l'oncle Robert!

ROBERT. Eh bien, je n'en suis pas plus fier pour ça.

RATINOIS. Parbleu ! (*A part.*) Ses boucles d'oreilles sont odieuses !

ROBERT. Parce que je me dis : l'homme vaut ce qu'il vaut !

RATINOIS. Dites donc ! ça ne vous gêne pas ?...

ROBERT. Quoi donc ?

RATINOIS (*montrant les boucles d'oreilles*). Eh bien, ces machines-là.

ROBERT. Non ; je porte ça de naissance... Tu ne les trouves pas jolies ?...

RATINOIS. Je ne dis pas ça ; mais, dans le cas où ça vous aurait gêné... vous auriez pu les ôter.

ROBERT (*naïvement*). Je te remercie... ça ne me gêne pas.

RATINOIS. Il y tient !

ROBERT. Je te disais donc que l'homme vaut ce qu'il vaut... Toi, tu as été confiseur...

RATINOIS. Chut !

ROBERT. Moi, je suis marchand de bois...

RATINOIS. Chut !

ROBERT. Quoi ?

RATINOIS. Il est inutile de dire que j'ai été confiseur ! et de crier que vous êtes marchand de bois !

ROBERT. Je ne rougis pas de ma profession... trouves-en une plus belle !

RATINOIS. Magnifique ! Elle est magnifique !...

ROBERT. Eh bien, alors ?

RATINOIS. Mais tout le monde ne peut pas suivre cette... belle carrière...

ROBERT. Non, certes.

RATINOIS. Eh bien, quand vous criez : "Je suis marchand de bois !" C'est comme si vous disiez aux autres : "Imbéciles ! vous ne l'êtes pas, vous... et moi, je le suis !..." C'est de la gloriole !

ROBERT. Ah ! si c'est ça, je me tais !... (*Tirant sa montre.*) Deux heures et demie ! Bonjour ! vous me reverrez tantôt !

RATINOIS (*étonné*). Ah !

ROBERT. C'est aujourd'hui la fête de ta femme... 22 avril.

RATINOIS. C'est, ma foi, vrai ! je l'avais oublié !...

ROBERT. En revenant, je passerai par le quai aux fleurs, et j'achèterai un oranger...

RATINOIS. Oui, votre petite surprise de tous les ans !

ROBERT. C'est encore ce qu'il y a de mieux.

RATINOIS. Vous dînerez avec nous... nous n'avons personne !

ROBERT. Ça va !... Mais pas de cérémonies.

RATINOIS. Soyez tranquille ! Ce n'est pas pour vous que nous ferions des façons. Ainsi, à six heures ?

ROBERT. C'est convenu. Ah çà ! et Frédéric... vous ne voulez donc pas le marier, ce garçon-là ?

RATINOIS. Il y a peut-être quelque chose en train.

ROBERT. Ah ! quelque chose de bien ?

RATINOIS. Oh ! un parti inespéré !

ROBERT. Un marchand de bois ?

RATINOIS. Pas tout à fait ! Malheureusement, ça ne marche pas... ça traîne.

ROBERT. Il faut chauffer ça ! Veux-tu que j'aille voir la famille ?

RATINOIS (*effrayé*). Non, merci ! (*A part.*) S'il se rencontrait avec la duchesse !...

ROBERT. Tu sais ce que je t'ai dit : "Je n'ai pas d'enfants, je suis riche ; le jour du mariage, je ferai un cadeau, un beau cadeau !"

RATINOIS. Ce brave oncle Robert !

ROBERT. Adieu ! à tantôt !... Surtout ne parle pas de ma surprise... l'oranger ?

RATINOIS. Ne craignez rien ! (*Robert sort.*)

SCENE III.

RATINOIS, *puis* JOSÉPHINE, *puis* MADAME RATINOIS.

RATINOIS (*seul*). Quel excellent homme ! Il adore Frédéric ; il est capable de lui donner douze couverts d'argent. Pauvre garçon ! son mariage ne se fera pas... nous avons visé trop haut, c'est dommage !

JOSÉPHINE (*entrant*). Il y a là un monsieur et une dame qui demandent monsieur.

RATINOIS. Ont-ils dit leur nom ?

JOSÉPHINE. M. et madame Malingear.

RATINOIS (*sautant*). Eux ?... Ah ! sapristi ! ah ! saprédié ![32]. Où est ma femme ?... (*A Joséphine.*) Attendez ! on n'entre pas ! (*Appelant.*) Constance ! Constance !

MADAME RATINOIS (*entrant vivement*). Ah ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

RATINOIS. Ils sont là !

MADAME RATINOIS. Qui ça ?

RATINOIS. Le père et la mère... Que faire ?

MADAME RATINOIS. Il faut les recevoir... ils viennent rendre réponse.

RATINOIS. Eux-mêmes !... Tu crois ?

MADAME RATINOIS. Parbleu ! (*A Joséphine.*) Faites entrer ! Ah ! mon Dieu ! et les housses !

RATINOIS. Oui, les housses !... ôtons les housses ! (*A Joséphine.*) Attendez !... on n'entre pas !... aidez-nous !... (*Tous trois se mettent à ôter les housses.*) Quel événement ! quelle journée !

MADAME RATINOIS. Allons, de l'aplomb, du courage ! et surtout ne me tutoie pas !

RATINOIS. Pourquoi ?

MADAME RATINOIS. Pour faire comme eux ! (*A Joséphine, qui a jeté les housses dans un cabinet voisin.*) Faites entrer ! (*Joséphine sort.*)

RATINOIS (*à sa femme*). Mets-toi au piano, fais des roulades !... (*Apercevant une chaise, au fond, garnie de sa housse.*) Ah ! nous en avons oublié une ! (*Il y court vivement. — On entre.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. ET MADAME MALINGEAR.

MADAME RATINOIS (*à madame Malingear*). Ah ! chère madame, que je suis heureuse de vous voir !

MALINGEAR. Nous avons bien des reproches à nous faire... Nous vous devions une visite.

MADAME MALINGEAR. Mais le docteur est si occupé... si occupé!...

MADAME RATINOIS. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir... (*Ils s'asseoient.*)

MALINGEAR. Est-ce que nous n'aurons pas le plaisir de voir M. Ratinois?... (*Ratinois qui est resté au fond, cherchant à dissimuler sa housse, a fini par la fourrer dans un coffre à bois.*)

RATINOIS. Me voilà!... j'arrive! (*Malingear se lève.*) J'étais dans mon cabinet de travail. (*Saluant.*) Docteur!... Chère madame, oserai-je vous demander des nouvelles de votre précieuse santé?...

MADAME MALINGEAR. Cela va... sauf les migraines.

MADAME RATINOIS. C'est comme moi... je suis perdue de migraines.

RATINOIS. Moi aussi, perdu de migraines! (*Il s'assoit, ainsi que Malingear.*)

MADAME MALINGEAR. Vous verra-t-on aux Italiens, demain?

MADAME RATINOIS. Oh! certainement! bien certainement!

RATINOIS. Qu'est-ce qu'on donne?...

MALINGEAR. *Rigoletto!*

RATINOIS. Ah! tant mieux! Ah! tant mieux!

MADAME MALINGEAR. C'est une musique dont on ne se lasse jamais!

RATINOIS. Oh! que c'est bien vrai!

MADAME RATINOIS. Il y a surtout le finale!...

TOUS. Ah! charmant! charmant!

MADAME MALINGEAR. Et l'andante?...

RATINOIS. Ah! c'est radieux! radieux! radieux!...

MALINGEAR (*à part*). C'est un fanatique, le beau-père! Moi, je suis comme ma femme, je n'entends rien à la musique. (*Moment de silence.*)

MADAME MALINGEAR (*à son mari*). Mon ami, nous abusons des moments de M. et madame Ratinois!

MADAME RATINOIS. Par exemple!...

RATINOIS. Je n'ai rien à faire... je suis retiré du commerce!

MALINGEAR. Ah! vous étiez dans le commerce?

RATINOIS. Oui.

MADAME MALINGEAR. Quelle partie?

RATINOIS (*embarrassé*). Mais... j'étais...

MADAME RATINOIS (*vivement*). Raffineur... Mon mari était raffineur.

MALINGEAR. Ah! c'est de la haute industrie!

RATINOIS (*à part*). Confiseur... raffineur... c'est toujours dans le sucre!...

MADAME MALINGEAR (*à part*). Les raffineurs sont tous millionnaires! (*Nouveau silence.*) Docteur, vous oubliez que nous devons une réponse...

MALINGEAR (*se levant*). C'est juste! (*Se posant.*) Madame... et vous, monsieur, vous avez eu la bonté de nous adresser, il y a quinze jours, une demande qui nous flatte autant qu'elle nous honore!...

M. ET MADAME RATINOIS (*s'inclinant*). Docteur... Madame!...

MALINGEAR. Les renseignements que nous avons dû prendre, tant sur M. votre fils que sur la famille à laquelle il a l'honneur d'appartenir... ces renseignements qui n'avaient et ne pouvaient avoir aucun caractère inquisitorial, soyez-en persuadés... ces renseignements, dis-je, nous ont amenés à penser qu'il y avait lieu de prendre en considération sérieuse... les ouvertures flatteuses que vous avez bien voulu nous faire! (*Il se rassied.*)

RATINOIS (*se levant et très-ému*). Docteur, je crois être le fidèle interprète des sentiments de madame Ratinois... et des miens propres... et de ceux de mon fils Frédéric... avocat... en vous disant, avec une émotion... que vous comprendrez... car c'est celle d'un père... et vous êtes mère, madame... en vous disant: Docteur, recevez en ce jour les bénédictions... et la gratitude affectueuse d'une famille... qui... que... je dirai plus! d'une famille qui... (*Avec effusion.*) Enfin, voulez-vous dîner avec nous? (*On se lève.*)

MADAME MALINGEAR (*surprise*). Hein?...

MALINGEAR. Comment!... aujourd'hui?...

MADAME RATINOIS. Oh! ce serait charmant!

MADAME MALINGEAR. Un autre jour... plus tard!...

RATINOIS. Un tel honneur... serait du bonheur!...

MADAME RATINOIS. Nous serions en famille!

RATINOIS. Voyons, docteur?...

MADAME RATINOIS. Madame?...

MALINGEAR. Allons, nous ne voulons pas vous refuser; mais, à une condition...

RATINOIS. Laquelle?...

MALINGEAR. C'est que vous ne ferez aucune espèce de cérémonie.

RATINOIS. C'est convenu.

MADAME RATINOIS. Notre ordinaire... rien que notre ordinaire! (*Elle sonne.*) Vous permettez?... (*Bas, à Joséphine qui entre.*) Allez me chercher tout de suite le gérant de M. Chevet,[33] au Palais-Royal.

JOSÉPHINE (*étonnée*). Comment?...

MADAME RATINOIS. Vite! vite! (*Joséphine sort.*)

MADAME MALINGEAR (*à madame Ratinois*). Il est bien entendu que nous ne ferons pas de toilette.

MADAME RATINOIS. Nous resterons comme nous sommes.

MALINGEAR. Maintenant, je vous demanderai quelques minutes d'entretien, mon cher Ratinois!

RATINOIS. Je suis tout à vous! (*A part.*) Il m'a appelé Ratinois! Si nous pouvions nous tutoyer un jour!

MALINGEAR. Nous avons à causer de nos petits arrangements.

RATINOIS (*à part*). De la dot! (*Haut.*) J'espère que nous n'aurons pas de difficulté. Si vous voulez passer dans mon cabinet?...

MALINGEAR. Après vous, Ratinois.

RATINOIS. Par exemple!... (*Il le fait entrer. A part.*) Ratinois!... Je n'ose pas encore l'appeler Malingear!... (*Il sort à gauche.*)

SCÈNE V.

MADAME RATINOIS, MADAME MALINGEAR.

MADAME RATINOIS. Oh! que Frédéric va être heureux!

MADAME MALINGEAR. Entre nous, je crois qu'il ne déplaît pas à ma fille.

MADAME RATINOIS. Chère enfant! Je vous promets de l'aimer comme une mère!

MADAME MALINGEAR. Voulez-vous que nous causions un peu de leur petite installation ?...

MADAME RATINOIS. Oh ! bien volontiers.

MADAME MALINGEAR. Dès demain, nous leur chercherons un appartement.

MADAME RATINOIS. Un entre-sol ?[24]

MADAME MALINGEAR. Oh ! c'est bien bas, un entre-sol... Un second.

MADAME RATINOIS. C'est bien haut, un second.

MADAME MALINGEAR. Alors, un premier ?... C'est une affaire de cinq à six mille francs. (*Elles s'asseyent.*)

MADAME RATINOIS. Mettons six mille francs.

MADAME MALINGEAR (*prenant une carte dans un petit portefeuille*). Attendez, je vais écrire sur cette carte... (*Écrivant.*) Loyer : six mille francs.

MADAME RATINOIS. Toilette... C'est important !

MADAME MALINGEAR. Il est bien difficile, à une femme qui voit un certain monde, de s'en tirer à moins de quatre à cinq mille francs... C'est ce que je dépense.

MADAME RATINOIS. Moi aussi... Mettons six mille francs.

MADAME MALINGEAR (*écrivant*). Toilette, six mille francs. (*A part.*) A la bonne heure, elle ne lésine pas !

MADAME RATINOIS (*à part*). Moi qui n'ai dépensé que neuf cents francs l'année dernière, et Ratinois m'a grondée.

MADAME MALINGEAR. Voiture... Pensez-vous qu'ils puissent se donner une voiture ?...

MADAME RATINOIS. Dame ! (*A part.*) Ça dépendra de la dot.

MADAME MALINGEAR. Il est tout à fait désagréable, pour une jeune femme, de piétiner dans la boue... surtout avec les robes qu'on fait aujourd'hui.

MADAME RATINOIS. Oh ! c'est impossible !... Il y a bien les voitures de place.

MADAME MALINGEAR. Les fiacres ! Oh ! ne me parlez pas de ces vilaines boîtes !

MADAME RATINOIS (*vivement*). Je n'en parle pas.

MADAME MALINGEAR. C'est noir... c'est étroit !...

MADAME RATINOIS. Et sale ! On ne m'y ferait monter pour rien au monde ! (*A part.*) Je vais toujours à pied.

MADAME MALINGEAR. Je pense qu'un petit coupé...
MADAME RATINOIS. Avec deux petits chevaux...
MADAME MALINGEAR. Et un petit cocher...
MADAME RATINOIS. Mettons six mille francs.
MADAME MALINGEAR (*écrivant*). Coupé, six mille... (*A part.*) Ces raffineurs, ça marche sur l'or! (*Haut.*) Frais de maison, table...
MADAME RATINOIS. Mettons six mille francs.
MADAME MALINGEAR. C'est assez... (*Additionnant.*) Six, douze, dix-huit, vingt-quatre. Total, vingt-quatre mille francs... Cela me paraît bien. (*Elle laisse la carte sur la table.*)
MADAME RATINOIS. Ce n'est pas trop. (*A part.*) Ils doivent donner une dot formidable. (*Elles se lèvent.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RATINOIS, MALINGEAR.

MALINGEAR (*sortant de la gauche, suivi de Ratinois*). C'est convenu, Ratinois, vous avez ma parole.
RATINOIS. Et vous la mienne, Malingear! (*A part.*) Je me suis risqué!. .
MALINGEAR (*aux dames*). Nous sommes complétement d'accord...
RATINOIS. Complétement, Malingear.
MADAME MALINGEAR (*bas à son mari*). Combien?...
MALINGEAR (*bas*). Cent mille.
MADAME MALINGEAR (*à part, étonnée*). Pas plus?...
MADAME RATINOIS (*bas*). Combien?...
RATINOIS (*bas*). Cent mille.
MADAME RATINOIS (*à part*). Que ça?
MADAME MALINGEAR (*bas à son mari*). Sortons, j'ai à te parler.
MALINGEAR. Nous vous demandons la permission de nous retirer... Quelques clients à voir!
RATINOIS. La duchesse?...
MADAME RATINOIS. Nous vous attendrons à six heures! (*A madame Malingear.*) Et, surtout, pas de toilette!

MADAME MALINGEAR. Oh! c'est bien convenu. (*Saluant.*) Madame...

RATINOIS. Adieu, Malingear! (*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE VII.

RATINOIS, MADAME RATINOIS, *puis* JOSÉPHINE.

RATINOIS. Ah! voilà une bonne affaire conclue.

MADAME RATINOIS. Cent mille francs! Ce n'est pas sérieux!

RATINOIS (*étonné*). Quoi donc?...

MADAME RATINOIS. C'est d'une mesquinerie!... Cent mille francs!

RATINOIS. Mais je ne donne pas plus, moi.

MADAME RATINOIS. Quelle différence! Notre fils a une profession... il est avocat!

RATINOIS. Mais il ne plaide jamais.

MADAME RATINOIS. Il ne plaide pas, parce qu'il n'a pas de causes!

RATINOIS. C'est juste. (*Par réflexion.*) Mais s'il n'a pas de causes... c'est comme s'il n'était pas avocat.

MADAME RATINOIS. Cela viendra; l'avenir est à lui!... Je ne comprends pas que tu aies accepté ce chiffre!

RATINOIS. Un jeune ménage qui a dix mille francs de rente... c'est pourtant gentil.

MADAME RATINOIS. C'est la misère!

RATINOIS. Ah! par exemple!

MADAME RATINOIS (*lui donnant la carte restée sur la table*). Tiens, vois plutôt.

RATINOIS. Qu'est-ce que c'est que ça?

MADAME RATINOIS. Le budget des enfants, que madame Malingear a jeté sur cette carte pendant que vous étiez là!

RATINOIS (*lisant*). Loyer, six mille francs... toilette... coupé... vingt-quatre mille francs!

MADAME RATINOIS. Et nous avons oublié les enfants!

RATINOIS. Qu'est-ce que cela prouve?... Ce budget, on peut le réduire.

MADAME RATINOIS. Oh! si mademoiselle Malingear était une jeune fille simple, élevée dans des principes d'ordre, d'économie... comme nous... une petite bourgeoise, enfin, tout irait pour le mieux... Mais une demoiselle qui prend des leçons de Duprez, qui peint des tableaux à l'huile... et ne saurait seulement pas recoudre un bouton à son mari...

RATINOIS. Il est vrai qu'en fait de couture...

MADAME RATINOIS. Elle fait des roulades... Elle a été toute sa vie bercée dans la soie et la dentelle... Il lui faut un appartement au premier, une voiture, un cocher... Je ne trouve pas cela mal, mais alors on apporte une dot... une dot sérieuse!

RATINOIS. Voyons, ne t'emporte pas! Frédéric aime la petite... et si on lui parle de rompre ce mariage...

MADAME RATINOIS. Il n'est pas question de rompre! Les Malingear sont riches... très-riches... des gens qui ont un chasseur!

RATINOIS. Ça, je l'ai vu; sept à huit pieds!

MADAME RATINOIS. Eh bien, qu'ils donnent plus! Il faut que tu reparles au père... Il va venir?

RATINOIS. Oui... Comme ça, il faut que je reparle...

MADAME RATINOIS. Quoi! tu as l'air de ne pas comprendre...

RATINOIS. Si... si!... mais c'est difficile à dire à un monsieur: "Les cent mille francs que je donne, moi, suffisent!... mais les vôtres ne suffisent pas!" C'est très-difficile.

MADAME RATINOIS. Bah! il est vaniteux, il faut le piquer... le prendre par l'amour-propre... Offre toi-même de donner quelque chose de plus... ça le mettra sur la voie...

RATINOIS. C'est que nous ne pouvons pas aller bien loin... avec dix-sept mille francs de rente.

MADAME RATINOIS. On propose un cadeau... une misère...

RATINOIS. Douze couverts d'argent! (*A part.*) ceux de l'oncle Robert.

JOSÉPHINE (*entrant*). Madame, c'est le maître d'hôtel de M. Chevet que vous avez fait demander...

MADAME RATINOIS. Qu'il entre! (*Joséphine sort.*)

RATINOIS. Constance, je n'ai pas besoin de te recommander de faire les choses dignement?

MADAME RATINOIS. Sois tranquille.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MAÎTRE D'HÔTEL, *puis* FRÉDÉRIC.

LE MAÎTRE D'HÔTEL (*entrant et saluant. Il est en habit*). Madame...

MADAME RATINOIS. Monsieur, nous avons un dîner.

RATINOIS (*assis*). Un grand dîner...

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Combien de personnes?..

MADAME RATINOIS. Nous sommes... six.

RATINOIS. Mais vous ferez comme pour douze... Nous recevons un personnage... le docteur Malingear... dont vous avez sans doute entendu parler?

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Non, monsieur.

RATINOIS. Ah! après ça, il ne traite que les gens comme il faut.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Voici ce que je proposerai à madame: deux potages... bisques et potage à la reine.

RATINOIS. Y a-t-il des truffes?...

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Non, monsieur... Il n'y a pas de potage aux truffes.

RATINOIS. C'est dommage!

MADAME RATINOIS. Après?...

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Relevé[35]...

FRÉDÉRIC (*entrant*). Me voilà!

RATINOIS ET MADAME RATINOIS. Frédéric!

RATINOIS (*se levant*). Tu ne sais pas?... Ils sont venus.

FRÉDÉRIC. Qui?

RATINOIS. Les Malingear.

FRÉDÉRIC. Ah bah!

MADAME RATINOIS. Tu plais à la demoiselle.

RATINOIS. Au père, à la mère; tout est arrangé.

FRÉDÉRIC. Est-il possible?

MADAME RATINOIS (*ouvrant ses bras*). Ah! mon enfant! (*Ils s'embrassent.*)

RATINOIS (*ouvrant ses bras*). Et moi?...

FRÉDÉRIC. Mon père! (*Ils s'embrassent.*)

LE MAÎTRE D'HÔTEL (*ne sachant quelle contenance faire et à part*). Je les gêne! (*Il remonte et va regarder un tableau.*)

RATINOIS. Je les ai invités à dîner pour ce soir.

FRÉDÉRIC. Ah! quelle bonne idée!

MADAME RATINOIS. Et nous sommes en train de commander le menu...

RATINOIS. Voici le maître d'hôtel! Eh bien, où est-il donc? (*L'appelant.*) Hé! monsieur?...

LE MAÎTRE D'HÔTEL (*descendant*). Pardon!...

RATINOIS (*à Frédéric*). Nous étions au relevé... tu vas nous aider.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Relevé... La carpe du Rhin à la Chambord, flanquée de truffes.

RATINOIS. Très-bien!...

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Avec des crevéttes en boucles d'oreilles.

RATINOIS (*tout à coup*). Ah! sapristi!...

FRÉDÉRIC ET MADAME RATINOIS. Quoi donc?...

RATINOIS. J'ai invité l'oncle Robert!... Les boucles d'oreilles m'y font penser.

MADAME RATINOIS. Lui? C'est impossible!

FRÉDÉRIC. Pourquoi?...

MADAME RATINOIS. Nous ne pouvons pas le faire asseoir à la même table que les Malingear!

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Je les gêne! (*Il remonte au tableau.*)

FRÉDÉRIC. Mais c'est mon oncle, un si brave homme!

RATINOIS. Oui; mais il n'est pas de notre monde... D'abord, il a une manière de manger... il met son couteau dans sa bouche.

MADAME RATINOIS. Et il prend dans le plat avec sa fourchette.

RATINOIS. Et il verse du vin dans son bouillon!... Ça peut être bon pour l'estomac; mais c'est horrible à l'œil nu.

FRÉDÉRIC. Ce n'est pas une raison.

RATINOIS. Voyons, mon ami, raisonnons! Ce n'est pas au moment où nous faisons le sacrifice d'un magnifique dîner, que nous allons le déparer?... Car enfin, quelle

figure veux-tu que fasse l'oncle Robert en face d'une carpe du Rhin à la Chambord? Il aura l'air d'un plat de choux! Veux-tu servir un plat de choux?...

MADAME RATINOIS. Nous l'inviterons pour demain.

RATINOIS. A manger les restes...c'est convenu. Continuons...Après la carpe?...(*Cherchant le maître d'hôtel.*) Eh bien, où est-il donc? (*L'appelant.*) Hé! monsieur?...Il s'en va toujours!

LE MAÎTRE D'HÔTEL (*revenant*). Pardon!...

RATINOIS. Après la carpe?...

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Entrée: filet de bœuf braisé aux pois nouveaux...

RATINOIS. Avec des truffes?

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Si vous le désirez.

RATINOIS. Parbleu!...

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Rôti: faisan doré de la Chine... aux truffes.

RATINOIS. Très-bien! (*A Frédéric.*) Vois-tu l'oncle Robert en présence d'un faisan doré de la Chine?...Il serait gêné, cet homme!

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Pour entremets, je voulais vous offrir des truffes à la Lucullus en surprise...mais vous avez déjà beaucoup de truffes.

RATINOIS. Ça ne fait rien, ça ne fait rien!...

MADAME RATINOIS. Servez les truffes à la Lucullus... Ah! j'ai dîné dernièrement dans une maison où l'on changeait de couteau et de fourchette à chaque plat.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Cela se fait partout, maintenant.

MADAME RATINOIS. C'est que je n'ai que vingt-quatre couverts...

RATINOIS. Eh bien, vous ne me changerez pas le mien.

FRÉDÉRIC. Ni le mien.

MADAME RATINOIS. Ni le mien.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. On lavera au fur et à mesure.

RATINOIS. C'est juste. (*A part.*) Il est intelligent!...(*Haut.*) Voyons le dessert, maintenant...

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Pour milieu, je vous proposerai une pièce de pâtisserie montée.

RATINOIS. Quelque chose de très-haut!

LE MAÎTRE D'HÔTEL. C'est une tour de Nankin en buisson d'ananas, surmontée d'un Chinois filé en sucre.

MADAME RATINOIS. Oh! cela doit être charmant!...

RATINOIS. Qu'est-ce que vous vendez ça?

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Soixante-quatre francs.

RATINOIS. Ah! permettez!... les sucreries, ça me connaît... en ma qualité d'ancien...

MADAME RATINOIS (*vivement*). C'est bien!... Nous verrons... nous réfléchirons.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Quand madame voudra, c'est tout prêt. Quelle marque préférez-vous pour le champagne?... du moët ou de la veuve?

MADAME RATINOIS. De la veuve?

RATINOIS. Quelle veuve?...

FRÉDÉRIC. La veuve Cliquot... C'est le meilleur.

RATINOIS. Et qu'est-ce que vous vendez ça?

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Douze francs... le moët n'est que de six.

RATINOIS. Alors, nous verrons... nous réfléchirons.

MADAME RATINOIS. Faites-nous le dîner pour six heures précises.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Madame peut être tranquille. (*Fausse sortie.*)

RATINOIS (*le rappelant*). Ah! monsieur le maître d'hôtel!

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Monsieur?...

RATINOIS. Il y a un plat auquel je tiens essentiellement... mais je ne sais pas son nom. On le sert tout à la fin... c'est de l'eau chaude avec de la menthe qu'on boit...

LE MAÎTRE D'HÔTEL. Ce sont des bols.

FRÉDÉRIC. Ça ne se boit pas!

RATINOIS (*étonné*). Tiens!... moi, j'ai bu!...

LE MAÎTRE D'HÔTEL (*sortant, à part*). En voilà des épiciers![36]... (*Il disparaît.*)

RATINOIS. Allons, je crois que nous aurons un joli petit dîner... On en parlera!...

MADAME RATINOIS. Nous avons oublié le plus important.

RATINOIS. Quoi donc?

MADAME RATINOIS. Les Malingear ont un chasseur, il faut absolument que nous montrions une livrée.

RATINOIS. C'est vrai.

FRÉDÉRIC. A quoi bon?

RATINOIS. Il faut faire les choses dignement.

MADAME RATINOIS (*à part*). Le locataire du premier... un créole... est parti pour la campagne et a laissé ses domestiques... si je pouvais... (*Haut.*) Viens, Frédéric, j'ai besoin de toi... des commissions à te donner.

FRÉDÉRIC. Je te suis, maman. (*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE IX.

RATINOIS, *puis* ROBERT.

RATINOIS. Une livrée!... Nous n'avons que Joséphine!

ROBERT (*entrant*). Me voilà!

RATINOIS. L'oncle Robert!

ROBERT. Je suis en avance, mais je t'apporte un appétit!...

RATINOIS (*à part*). Ça tombe bien!... Il faudrait trouver un moyen de le désinviter en douceur.

ROBERT. En passant, je suis entré chez Lesage, et j'ai acheté un pâté... Je l'ai remis à Joséphine.

RATINOIS. Ah! ce brave oncle Robert, qui a pensé à acheter...

ROBERT. Veau et cœur de jambon.

RATINOIS. Ah! mon Dieu! mais j'y pense...

ROBERT. Quoi?...

RATINOIS. Répondez-moi franchement, je crois que je vous ai invité à dîner?

ROBERT. Certainement.

RATINOIS. Là! j'en étais sûr!

ROBERT. Eh bien?...

RATINOIS. Eh bien, c'est impossible, nous dînons en ville! Ma femme vient de me le rappeler.

ROBERT. Ah! c'est ennuyeux!

RATINOIS. C'est chez les Blanchard. Pas moyen de refuser... ils ont reçu du gibier.

ROBERT. Je comprends ça.

RATINOIS. Ainsi, vous n'êtes pas fâché?...

ROBERT. Allons donc, entre nous!... Et mon pâté?..

RATINOIS. Nous le mangerons demain ; nous comptons sur vous...

ROBERT. C'est convenu ! Adieu ! amusez-vous bien !

RATINOIS. A demain !

ROBERT (*revenant*). Une idée !... J'ai quelque chose à dire aux Blanchard... il se peut que j'aille ce soir prendre le café avec vous.

RATINOIS (*à part*). Aïe !

ROBERT. A ce soir ! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE X.

RATINOIS, *puis* FRÉDÉRIC, *puis* UN DOMESTIQUE.

RATINOIS. Me voilà bien ! Il ne nous trouvera pas chez les Blanchard, ça va faire une histoire !

FRÉDÉRIC (*entrant, chargé de livres avec un stéréoscope*). Voici nos acquisitions.

RATINOIS. Qu'est-ce que tu as acheté ?...

FRÉDÉRIC. C'est un album de photographie... Maman m'a dit de le placer sur la table, en évidence... on croira que ce sont nos connaissances.

RATINOIS. C'est une bonne idée !... (*Feuilletant l'album.*) Lord Palmerston !... Le comte Gorstchakoff... Horace Vernet... Léotard...

FRÉDÉRIC (*lui montrant une petite boîte*). Ceci est pour toi.

RATINOIS. Qu'est-ce que c'est ?... une chaîne ?

FRÉDÉRIC. Pour attacher ta montre.

RATINOIS. Je la crois plus grosse que celle de Malingear ! (*Il attache sa montre après.*) C'est magnifique ! Ça fera un effet superbe !

FRÉDÉRIC. Elle est en imitation... il ne faut pas le dire.

RATINOIS (*indigné*). Du faux !... (*Par réflexion.*) Après ça, quand le faux a l'air vrai... ce n'est plus du faux ! (*Un grand domestique en livrée entre par le fond avec deux lampes allumées. — A Frédéric.*) Qu'est-ce que c'est que celui-là ? le connais-tu ?...

FRÉDÉRIC. Non !

RATINOIS (*au domestique qui pose les lampes sur la cheminée*). Mon ami, d'où sortez-vous?...

LE DOMESTIQUE. Je suis le domestique du premier.

RATINOIS. Ah! très-bien! (*A Frédéric.*) C'est un emprunt!... Il est superbe! (*Regardant le domestique qui sort.*) Mais moins grand que celui de Malingear. (*On entend un bruit de voiture.*)

FRÉDÉRIC (*courant à la fenêtre*). Une voiture! Ce sont eux!

RATINOIS. Et ma femme qui n'est pas là!... (*Appelant.*) Constance! Constance!...

SCENE XI.

LES MÊMES, MALINGEAR, MADAME MALINGEAR *en grande toilette, robe dorée*, EMMELINE, *puis* MADAME RATINOIS.

(*La porte du fond s'ouvre et un petit nègre en livrée annonce.*)

LE NÈGRE. Monsieur... madame et mademoiselle Malingear.

RATINOIS (*à part*). Un nègre, à présent!... Comme les femmes entendent la mise en scène![37] (*Allant au-devant des Malingear.*) Monsieur... madame... mademoiselle!...

FRÉDÉRIC (*saluant*). Mademoiselle Emmeline!...

MADAME MALINGEAR (*bas à son mari*). Ils ont un nègre! Avez-vous remarqué?...

MALINGEAR. Oui! Ces raffineurs, ça ne se refuse rien!...

RATINOIS (*à madame Malingear*). Oh! chère madame... ce n'est pas bien!...

MADAME MALINGEAR. Quoi donc?

RATINOIS. On était convenu de ne pas faire de toilette, et vous en avez une éblouissante!... Mon petit dîner va pâlir!

MADAME MALINGEAR. Oh! tout cela est très-simple.

RATINOIS. Ma femme n'en fera pas, elle... et je suis sûr qu'elle vous grondera!... La voici! (*Apercevant la toilette de sa femme, composée de couleurs variées et très-voyantes. A part.*) Ah! saprelotte!... un arc-en-ciel!

MADAME RATINOIS. Chère bonne madame... que vous êtes aimable!

MADAME MALINGEAR. Il nous tardait d'être près de vous. (*A part.*) Trois rangs de volants... C'est de la trahison!... (*Haut.*) L'admirable toilette!

MADAME RATINOIS. Elle n'approche pas de la vôtre... (*A part.*) Une robe en or... c'est de la mauvaise foi!

FRÉDÉRIC. Maman, veux-tu que nous passions au salon?

MADAME RATINOIS. Certainement. (*Il sort avec Emmeline.*)

MADAME MALINGEAR (*bas à son mari*). Retenez M. Ratinois, et parlez-lui de la dot.

MALINGEAR (*bas*). Oui.

MADAME RATINOIS (*bas, à son mari*). Reste avec le beau-père, et parle-lui de la dot.

RATINOIS (*bas*). Sois tranquille.

MADAME RATINOIS (*indiquant la porte du salon*). Madame!... (*Elles sortent par la droite.*)

SCÈNE XII.

RATINOIS, MALINGEAR.

RATINOIS (*à part*). Nous voilà seul... Ce n'est pas commode à attaquer cette affaire-là!...

MALINGEAR (*à part*). Comment diantre aborder la chose!...

RATINOIS (*s'approchant*). Mon cher Malingear, c'est bien aimable à vous d'avoir accepté notre petit dîner!

MALINGEAR. Vous y avez mis une insistance si affectueuse!...

RATINOIS. Oh! c'est que je vous aime, moi!

MALINGEAR. Moi aussi, allez!

RATINOIS (*lui serrant la main*). Ce bon Malingear!

MALINGEAR (*de même*). Excellent Ratinois!

RATINOIS (*à part*). Tout ça, c'est du sentiment... ça nous éloigne! (*Haut.*) Tantôt, nous avons causé de la dot un peu superficiellement... (*Ils s'asseyent près de la table à gauche.*)

MALINGEAR (*à part*). Il y vient de lui-même!...

(*Haut.*) En effet, très-superficiellement... Vous avez parlé de cent mille francs.

RATINOIS. Oh! c'est un chiffre que j'ai jeté... comme ça, en l'air... mais ça ne vous lie pas.

MALINGEAR. Je disais aussi... un gros raffineur...

RATINOIS. Et vous, un médecin illustre... qui reçoit quatre mille francs d'un coup!...

MALINGEAR. Oh! moi?...

RATINOIS. Je les ai comptés... Tenez, je suis disposé à faire un sacrifice... je donnerai l'argenterie!

MALINGEAR (*étonné*). Ah!

RATINOIS. Et vous?...

MALINGEAR. Moi?... J'offre la garniture de cheminée du salon.

RATINOIS (*étonné*). Ah! (*A part.*) Il faut lui mettre les points sur les *i*! (*Haut.*) Malingear, il faut nous dire une chose... c'est que tout a augmenté.

MALINGEAR. C'est vrai. Et tel qui était à son aise autrefois avec dix mille francs de rente, se trouve aujourd'hui fort gêné.

RATINOIS. Voilà! Et nous ne voulons pas que nos enfants soient gênés?

MALINGEAR. Certainement, nous ne le voulons pas.

RATINOIS. Voyez-vous votre fille, votre fille chérie, obligée de regarder à s'acheter une robe ou un cachemire?

MALINGEAR. Et votre fils... votre fils unique, réduit à vivre d'expédients?

RATINOIS. Oh! ne parlons pas de mon fils... un homme se tire toujours d'affaires... Mais elle... la pauvre enfant!... qui est votre joie, votre amour... car vous l'aimez bien votre fille?

MALINGEAR. Presque autant que vous aimez Frédéric.

RATINOIS. Oui... Ne parlons pas de Frédéric... parlons d'Emmeline... Il faut lui faire, à cette enfant, une existence de soie et d'or.

MALINGEAR (*pénétré*). Oh! merci pour elle!

RATINOIS. D'où je conclus qu'il y a lieu d'augmenter la dot.

MALINGEAR. C'est tout à fait mon sentiment.

RATINOIS. Eh bien... fixez vous-même... J'accepte d'avance.

MALINGEAR (*à part*). Ah! très-bien!... Parlez-moi

des commerçants. (*Haut.*) Je pense qu'en donnant cent cinquante mille francs...

RATINOIS. Ah! Malingear... ce n'est pas assez!

MALINGEAR. Alors, mettons deux cent mille.

RATINOIS (*se levant*). C'est convenu! Moi je donne l'argenterie, et vous deux cent mille...

MALINGEAR (*se levant*). Comment!... C'est vous qui les donnez.

RATINOIS. Moi? Par exemple!

MALINGEAR. Pourquoi moi et pas vous?...

RATINOIS. Parce que, dans votre position... un homme qui a voiture, loge aux Italiens et un chasseur!...

MALINGEAR. Mais vous avez aussi une voiture, une loge aux Italiens, et un nègre... ce qui est plus cher!

RATINOIS. Moi, moi!... Ce n'est pas la même chose!

MALINGEAR. Pourquoi?... A moins que vous n'affichiez un luxe au-dessus de votre position?...

RATINOIS. Du tout! Elle est superbe, ma position!... Elle est magnifique, ma position!

MALINGEAR. Eh bien, il est de toute justice que nous donnions autant l'un que l'autre... Chacun deux cent mille francs... (*A part.*) J'ai vingt-deux mille livres de rente, il m'en restera douze.

RATINOIS (*à part*). Saprelotte! j'ai dix-sept mille livres de rente, il ne m'en restera que sept! C'est impossible!

MALINGEAR. Vous hésitez... pour une misérable question d'argent?

RATINOIS. Je n'hésite pas! Cent mille francs de plus ou de moins... qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse? J'offre trois cent mille francs! Voilà comme j'hésite!

MALINGEAR (*étonné*). Hein!... trois cents?...

RATINOIS (*à part*). Je vais le pousser jusqu'à ce qu'il recule... et, alors, je romps!... (*Haut.*) Vous reculez?...

MALINGEAR. Du tout, je réfléchis... (*A part.*) Trois cent mille francs, c'est impossible!... Il n'y a qu'un moyen; c'est d'élever la dot jusqu'à ce qu'il dise non... Alors, tout sera rompu... (*Haut.*) Je propose quatre cent mille.

RATINOIS. Ce n'est pas assez... Cinq cent mille!...

MALINGEAR. Ce n'est pas assez... Six cent mille!...

RATINOIS. Ce n'est pas assez...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ROBERT.

ROBERT (*paraissant avec un oranger*). Quoi! six cent mille francs!...

RATINOIS (*à part*). L'oncle Robert! J'allais lâcher le million!... Je l'aurais lâché... (*Haut.*) M. Malingear, le futur beau-père.

MALINGEAR. Nous causions de la dot.

ROBERT (*posant son oranger*). Comment!... Et vous donnez six cent mille francs?... (*Le saluant.*) Ah! monsieur, permettez-moi de vous féliciter.

MALINGEAR. Mais M. Ratinois en donne autant!...

ROBERT. Comment, toi?...

RATINOIS (*embarrassé*). Naturellement.

ROBERT (*à Ratinois*). Mon compliment! Je ne te savais pas aussi riche que cela!

RATINOIS. Aussi riche! aussi riche! Certainement, je suis à mon aise... mais quand on se trouve en face de gens... millionnaires... qui ont des exigences...

MALINGEAR. Ah! permettez, monsieur... je n'ai rien exigé... C'est vous, au contraire, qui...

RATINOIS. Moi?... J'ai proposé l'argenterie, et, là-dessus, vous êtes parti...

MALINGEAR. Comment! je suis parti?... J'ai dit que je donnerais la garniture de cheminée du salon... et vous m'avez répondu: "Ah!" froidement.

RATINOIS. J'ai répondu ah!... c'était mon droit; mais pas froidement.

MALINGEAR. Ah! permettez, monsieur...

RATINOIS. Permettez, vous-même...

ROBERT. Enfin, vous êtes d'accord?...

RATINOIS. Nous sommes d'accord... si on veut!... Mais je n'ai pas répondu froidement.

MALINGEAR. Je vous demande pardon!

RATINOIS. Non, monsieur!

MALINGEAR. Si, monsieur!

RATINOIS. Tenez, voulez-vous que je vous dise ma façon de penser?

MALINGEAR. Vous me ferez plaisir.

RATINOIS. Eh bien, vous cherchez un biais pour rompre ce mariage.

MALINGEAR. Comment, un biais?...

RATINOIS. Un biais! je maintiens le mot. Mais moi, qui suis un honnête homme...

MALINGEAR. Pas plus que moi!

RATINOIS. C'est possible! Mais comme je ne veux pas de biais, moi, je vous dis tout net...

TOUS DEUX (*ensemble*). Rompons!

ROBERT. Voyons, messieurs, pas d'emportement!

RATINOIS. Je ne m'emporte pas! (*A part, avec satisfaction.*) Ça y est![38] c'est rompu!

MALINGEAR (*à part, avec satisfaction*). C'est une affaire terminée!

ROBERT. Diantre! vous allez vite en affaires! Une rupture! (*A Ratinois.*) Heureusement que ton fils n'aimait pas mademoiselle Malingear, n'est-ce pas?

RATINOIS. Il ne l'aimait pas!... il ne l'aimait pas!... c'est-à-dire si... il en était fou! Mais, qu'est-ce que cela fait?

ROBERT (*à Malingear*). Et mademoiselle Emmeline n'était que médiocrement éprise de Frédéric?

MALINGEAR. Médiocrement... c'est-à-dire... elle paraissait avoir un certain penchant pour lui... je ne le cache pas... mais...

ROBERT. Mais, qu'est-ce que cela fait, n'est-ce pas?

MALINGEAR. Je n'ai pas dit cela, permettez...

ROBERT (*éclatant*). Non, je ne permets pas!... Vous êtes des vaniteux, des orgueilleux!...

MALINGEAR. Monsieur!...

RATINOIS. Mon oncle!

ROBERT. Ah! voilà un quart d'heure que je me retiens... il faut que ça parte!... Vous cherchez, depuis quinze jours, à vous éblouir, à vous mentir, à vous tromper...

TOUS DEUX. Comment?...

ROBERT. Oui, à vous tromper, en vous promettant des dots que vous ne pouvez pas donner. Est-ce vrai?... En vous pavanant dans une existence, dans un luxe qui n'est pas le vôtre!

RATINOIS. Mais...

ROBERT. Il n'y a pas de mais!... J'ai fait causer tes domestiques! Quand je veux savoir, je cause avec les domestiques... c'est mon système!

RATINOIS. Qu'ont-ils pu vous dire?

ROBERT. D'abord, j'ai rencontré un nègre dans la cuisine... Un nègre qui traîne dans une cuisine... c'est malpropre! Et puis monsieur a pris une voiture au mois, une loge aux Italiens! Ratinois aux Italiens!

RATINOIS. Mais il me semble que c'est un théâtre...

ROBERT. Qui t'ennuie!

RATINOIS. Ah!

ROBERT. Je te dis que ça t'ennuie... et ta femme aussi!... (*Montrant Malingear.*) Et monsieur aussi!

RATINOIS. Eh bien, oui! la! c'est vrai!

MALINGEAR. J'avoue que l'opéra italien...

ROBERT. Alors, pourquoi louez-vous des loges?...

MALINGEAR. C'est ma femme...

RATINOIS. Ce sont ces dames...

ROBERT. Pour faire de l'embarras, du genre, du fla fla![39] Aujourd'hui, c'est la mode; on se jette de la poudre aux yeux, on fait la roue... on se gonfle... comme des ballons... Et quand on est tout bouffi de vanité... plutôt que d'en convenir... plutôt que de se dire: Nous sommes deux braves gens bien simples... deux bourgeois... on préfère sacrifier l'avenir, le bonheur de ses enfants... Ils s'aiment... mais on répond... Qu'est-ce que cela fait?... Et voilà des pères!... Bonsoir! (*Il veut sortir.*)

RATINOIS (*le retenant vivement*). Mon oncle Robert, restez!... (*Ému.*) Mon oncle Robert... vous avez des boucles d'oreilles... vous n'avez pas d'esprit, vous n'avez pas d'instruction... (*Se frappant le cœur.*) Mais vous avez de ça!

MALINGEAR. Oh! oui.

RATINOIS (*très-ému*). Vous m'avez remué... vous m'avez bouleversé!... Vous m'avez prouvé que je n'étais qu'un père à jeter par la fenêtre, (*montrant Malingear*) et monsieur aussi... Mais ce n'est pas ma faute... c'est la faute de ma femme; elle me le payera!... (*S'attendrissant.*) Et je vous jure que si jamais... au grand jamais... vous me voyez broncher dans le chemin qui... que... qui... (*Tout à coup.*) Enfin, voulez-vous dîner avec nous?...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MADAME MALINGEAR, MADAME RATINOIS, EMMELINE, FRÉDÉRIC, *puis* LE MAÎTRE D'HÔTEL.

MADAME RATINOIS. Eh bien, messieurs, vous nous laissez seules?...

RATINOIS. Ah! voilà ma femme! Approchez, madame.

MALINGEAR (*à sa femme sévèrement*). Approchez, madame.

MADAME RATINOIS. Quoi?...

MADAME MALINGEAR. Qu'y a-t-il?...

RATINOIS (*à sa femme*). Mère coupable... et bouffie de vanité!... Mais c'est la mode aujourd'hui!

MALINGEAR. On fait la roue!

RATINOIS. On se gonfle comme des ballons!

MALINGEAR. Et l'on ne craint pas de sacrifier l'avenir, le bonheur de ses enfants!

RATINOIS. Car ils s'aiment... Mais on répond: Qu'est-ce que cela fait? Et voilà des mères! Bonsoir.

MADAME MALINGEAR. Ah ça! qu'est-ce que vous avez?...

MADAME RATINOIS. Explique-moi...

RATINOIS (*avec véhémence*). Prends ton tricot!... Car elle tricote tous mes bas de laine, monsieur! (*Il passe devant sa femme.*)

MALINGEAR (*de même*). Mais ma femme aussi, monsieur!

MADAME RATINOIS. Comment! vous, madame?

RATINOIS. Mais oui!... A bas les masques!... Ratinois, ancien confiseur... pas raffineur!

M. ET MADAME MALINGEAR. Comment?...

MADAME RATINOIS. Mais, mon ami...

RATINOIS. Laisse-moi tranquille! *Au Pilon d'argent*... elle tenait le comptoir... Donne cent mille francs de dot à son fils!

MALINGEAR. A mon tour! Malingear, docteur sans clientèle!

MADAME RATINOIS. Comment?

RATINOIS. Mais la duchesse?...

MALINGEAR. Je n'ai soigné qu'un cocher cette année, et gratis... Donne cent mille francs de dot à sa fille!

ROBERT. A mon tour!... Robert, marchand de bois, venu à Paris avec douze sous dans sa poche, donne cent mille francs de dot à son neveu!

FRÉDÉRIC. Ah! mon oncle!

EMMELINE. Mon bon oncle!

RATINOIS. Il a de ça!

LE MAÎTRE D'HÔTEL (*entrant*). Le dîner est servi!

ROBERT. Allons, à table!

RATINOIS. Un instant!

TOUS. Quoi donc?...

RATINOIS. C'est que j'ai commandé un dîner insensé... j'en suis honteux!... Six plats de truffes!...

TOUS (*avec reproches*). Oh! Ratinois!...

MALINGEAR. Un père de famille!...

RATINOIS. On pourrait peut-être les faire reprendre à M. Chevet?

TOUS. Oh! non!

ROBERT. Je m'y oppose!

RATINOIS. Allons, mangeons-les!... ce sera notre châtiment! A table! La main aux dames!... (*On offre le bras aux dames, et l'on passe dans la salle à manger.*)

FIN.

Printed by John Wilson & Son, Boston.

NOTES.

1. *La Poudre aux Yeux.* — "Jeter de la poudre aux yeux." To throw dust in the eyes, to dazzle people, is a common proverbial expression, which owes its origin to the Latin *pulverem oculis offundere.* See QUITARD, *Dict. des Proverbes.*

ACT I.

2. *Il a fait du vent . . . avantageux.* — It has been so windy the whole week, that it (i.e., fish) must be unreasonably dear . . . But see that the fillet be good and large.

3. *Petits pois.* — Green pease.

4. *Chou farci.* — Stuffed cabbage.

5. *Je me lance.* — I'm making a start.

6. *Toucher.* — This verb, applied to money, signifies *to receive.* *Toucher sa note* may therefore be translated, "To have his bill settled."

7. *Trancher dans le vif.* — To take a decided stand; to go to the heart of the matter. Perhaps better rendered by the familiar English phrase, "Not to mince matters."

8. *Tapoter notre piano.* — To thrum upon our piano.

9. *Je m'en doutais.* — I suspected as much.

10. *Je ne vous en veux pas.* — *En vouloir à* is often idiomatically used in French in a manner that renders an exact English rendering very difficult. Here Malingear means, I can readily excuse you for it.

11. *Palais;* i.e., *palais de justice.* — The court. So called from the fact that the Parliament of Paris held its sittings in what was formerly the palace of the first race of French kings. The term was afterwards extended to other courts in France. Hence the expressions, *Gens de palais*, members of the bar; *terme de palais*, law term.

12. *Bâtonnier.* — This word signifies one who has in his custody the staff (*bâton*) of a corporation. It is generally applied now to the head of the French bar, the chairman of the board of discipline, the representative of the whole order. See CHERUEL, *Dict. Historique des Institutions, mœurs et coutumes de la France.*

13. *Duprez.* — Celebrated French singer, born in 1806. He was professor at the *Conservatoire* from 1842 to 1850. His daughter is one of the celebrities of the opera.

14. *Qu'est-ce que tu chantes là?* — *Chanter* is often familiarly used for "talk nonsense." Malingear, who hears for the first time that Duprez is his daughter's music-teacher, says to his wife, "What nonsense are you talking there?" She, intent upon dazzling her visitor, replies, taking *chanter* in its literal sense, "A piece from 'The Jewess'" (opera by Halévy).

15. *Lambinet.*—A French landscape painter, born 1808.

16. *Tu sais bien.*—M. Malingear, forgetting the injunction of his wife in the preceding scene, "Surtout ne me tutoie pas devant cette dame," here says *tu;* correcting himself, he then says *vous;* which afterwards calls from Emmeline the exclamation, "Vous! . . . est-ce que papa et maman sont fâchés?" . . .

17. *Et patati! et patata!* . . .—Onomatopœia, used only in the most familiar style, to imitate the gallop of a horse. Here it renders the idea, "What a rate my wife is going at!"

18. *Ruolz.*—A French chemist, born in 1810, whose name is inseparably connected with the electro-galvanic process of gilding metals.

19. *Dix louis dans ce plat,* &c.—The previous and subsequent management of Madame Malingear, in regard to the numbers of admission given to patients when they are numerous, explains itself. She now does what may need some explanation to those unacquainted with French customs. The fees of celebrated physicians are generally known, and those who come to consult them do not ask what they owe, nor do they present money directly, but deposit, as they leave the apartment, what custom prescribes, or what their generosity may prompt them to give, upon some article of furniture. At the end of the next scene, we shall see Ratinois go through this ridiculous mode of proceeding,—a fashion more ancient than reasonable.

20. *Je me porte comme le pont Neuf.*—I am as well as I can be. The *pont Neuf* is found in a great number of familiar proverbial expressions. This ancient bridge has lost its former quaint physiognomy during the present century; especially since 1852. "Se porter comme le pont Neuf" was said in allusion to the great solidity of the structure.

21. *Comme ci, comme ça.*—Only so so.

22. *Ficelles.*—Literally packthread, string; used familiarly for wire, as in the English expression, "Wire-pulling."

23. *Escogriffe.*—Noodle.

24. *Il est resté épaté.*—He was struck dumb. *Epater,* from *patte,* literally means to break the feet. It also means to flatten; but, used in this sense, it has probably a different origin. See SCHELER, *Dict. Etymologique de la Langue française.*

25. *V'là,* for *voilà,* as *ça* is for *cela.*

26. *S'avait cassé,* for *s'était cassée;* pronominal verbs being conjugated with *être,* not with *avoir.*

27. *V'lan.*—Onomatopœia; something like *bang!*

ACT II.

28. *Expropriations.*—*i.e.,* "Expropriations pour cause d'utilité publique." The taking possession of private property by government for public purposes. At no time have *expropriations* been so frequent as since 1852. The opening of new streets, new *boulevards,* by the government of Napoleon III., has rendered this an every-day word with Parisians, and a prolific source of income to lawyers, who have the talent of getting the largest indemnification awarded by the experts.

29. *Salé.*—Literally, salted; sometimes bitter, keen. Here it means dear, high-priced. Compare the phrase, "Ce marchand sale bien ce qu'il vend;" that tradesman lays it on pretty thick.

30. *Au bois.*—*i.e.,* "Au bois de Boulogne." This promenade is to Paris what the Central Park is to New York.

31. *Quai aux fleurs.* — Flower-market. Formerly called the *Marché au quai Desaix;* now held on the sidewalk of the *Pont Notre Dame* and of the *Quai Napoléon.*

32. *Ah! saprédié.* — This expression, as well as *sapristi, parbleu, corbleu,* and many others, are merely softened forms of what were formerly oaths. They have now no such force, and may be rendered by any English expletive or exclamation that seems to render the feelings of the speaker. For their etymology, see SCHELER, *Dict. Etymologique de la Langue française.*

33. *Chevet.* — A well-known caterer.

34. *Entre-sol.* — In large houses, the *entre-sol* is a low story above the ground floor, which is called *rez-de-chaussée.* Above the *entre-sol* is the *premier;* then the *second,* &c. So that, it will be seen, the numbering of stories in a house does not correspond with that in use in the United States.

35. *Relevé.* — The remove. As to the various cookery terms, such as *crevettes en boucles d'oreilles,* &c., they may be left untranslated, as they are even in English cookery books.

36. *Epiciers.* — This word is often used contemptuously, chiefly by artists or those not engaged in trade, to designate all petty tradesmen. It conveys an idea of narrow-mindedness and ignorance, and loses altogether its real meaning of grocer.

37. *Mise en scène.* — Literally, stage-management; figuratively, arrangement, effect.

38. *Ça y est.* — That's it; or, it's done, it's all over.

39. *Pour faire de l'embarras, du genre, du fla fla.* — To look big, stylish, and put on airs. *Fla fla* is another onomatopœia; several of which we have already met in this play. They are common in all comedies.

NOV 14 1913